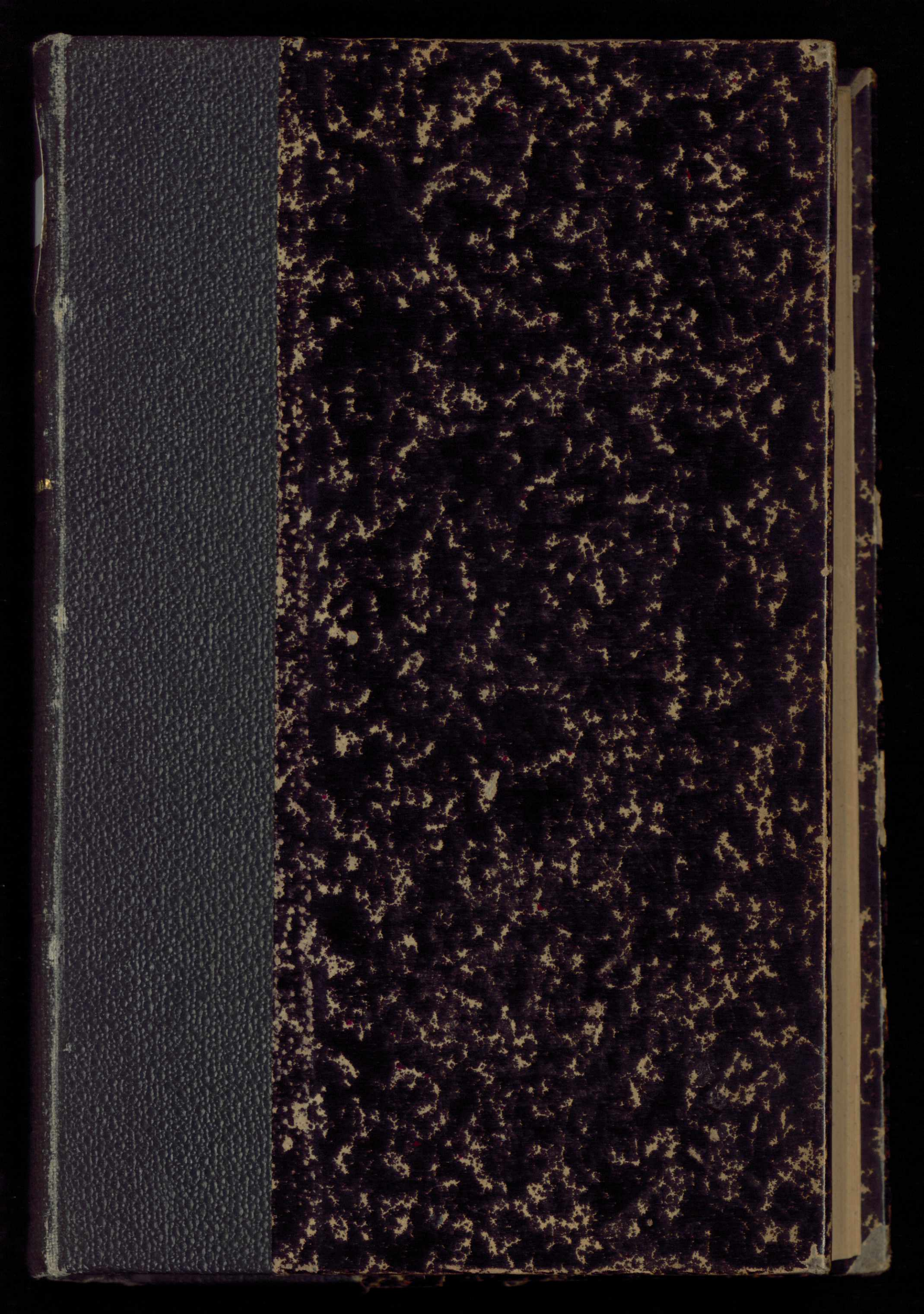
A. BÉNÉZECH

LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES ET LA QUESTION DE L'AU-DELÀ







# Les Phénomènes psychiques et la Question de l'Au-delà





## DU MÊME AUTEUR

---

**Le Matérialisme et la religion dans la démocratie** (*Épuisé*).

**Causeries morales et religieuses.** 1re sér. (*épuisée*)

— — 2e — —
— — 3e — —
— — 4e — —
— — 5e — —
— — 6e — —
— — 7e — —
— — 8e — —
— — 9e — —
— — 10e — —
— — 11e — —
— — 12e — —
— — 13e — —
— — 14e — —

**Vues sur une religion libérale** . . . . **0f 75**

**La Lutte contre le cléricalisme.** Librairie Fischbacher, un vol. in-12 de 324 pages . **3f 50**

*Pour paraître :*

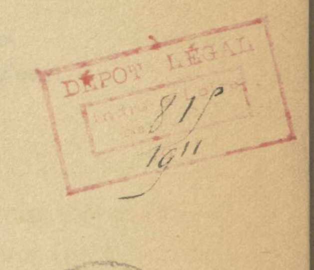
**Le mal, la plainte et l'au-delà.**

**La Libre-pensée dans la religion.**

ALFRED BÉNEZECH

# Les Phénomènes Psychiques et la Question de l'Au-delà




PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
SOCIÉTÉ ANONYME
33, RUE DE SEINE, 33

1912

A mes petits-fils

Albert, René, Rémy VOLFARD et Pierre BÉNEZECH

je dédie ce livre
où il est parlé des Invisibles
et qui semble en partie venu d'eux.

LES

# PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

# ET LA QUESTION DE L'AU-DELA

## AVANT-PROPOS

### L'AUTEUR A SON LIVRE

Petit livre longtemps choyé, j'éprouve, au moment où vous allez prendre la clef des champs, le besoin de m'excuser de vous avoir donné le jour.

Je devrais sans doute vous retenir, mais le moyen? Vous voilà tout formé, désireux dans votre juvénile impatience de vous pousser un peu à travers le monde, entraîné par des illusions qui vous accompagnent dès le berceau et pourraient, épuisées de fatigue, vous abandonner en chemin. Pour vous

mettre ainsi sur pied, que de soins n'a-t-il pas fallu vous prodiguer !

Ce n'est pas que, malgré tant de sollicitude, vous soyez un beau personnage. Hélas! il en est des livres comme des hommes; ils ne sont pas tous également favorisés par la nature. Les uns ont en partage la vigueur, la prestance, le succès ; d'autres, malingres et contrefaits, languissent sous la poussière, dans un coin de librairie, en attendant le pilon, pour devenir utiles d'une autre manière, faute de mieux. La modestie, qui est la parure des forts, sied admirablement aux faibles, car elle leur assure au moins un mérite et attire jusqu'à un certain point l'indulgence.

Cependant, quelle que soit votre difformité, vous avez une vertu que les braves gens apprécient, la sincérité. Si on vous refuse le talent, nul ne suspectera justement votre caractère, et cela n'est pas à dédaigner, quoi qu'en pensent les habiles qui ont toujours peur de passer pour des naïfs.

Est-ce une raison, parce qu'on est honnête, de se jeter dans la mêlée? A combien de tribulations ne s'expose-t-on pas en bravant les jugements du public! Je n'y songe

guère sans frémir. Vous aurez affaire à des juges compétents, par conséquent redoutables. Ils sont toutefois moins terribles que ceux qui, inexpugnables dans leur ignorance, se prononcent comme d'habitude avec décision. Quelle averse de quolibets, en supposant qu'ils daignent abaisser leurs regards sur vous! Les uns, libres penseurs savamment affranchis de toutes les superstitions, ils le croient du moins, vous traiteront de benêt, sans souci de la courtoisie; les autres, dévots montant la garde autour du sanctuaire avec des sourcils froncés, vous lanceront de loin l'excommunication. Le mieux serait pour vous de passer complètement inaperçu. Pourtant ne pas sortir du tout de l'obscurité, quelle humiliation !

Je me suis représenté ces malheurs. Avec un peu de philosophie, on parvient à s'en consoler. Je vous laisse donc partir, très inquiet et pas trop repentant, parce que vous êtes porteur d'une bonne idée, ce qu'il serait téméraire d'affirmer de tous vos détracteurs. Quel est votre but ? Exposer des faits extrêmement curieux de la réalité desquels on a une certitude basée sur l'expérience et, à propos d'eux, agiter la question de l'au-delà qui

devrait nous intéresser au suprême degré, si l'humanité était moins sous l'empire de la sottise.

Ordinairement on regarde son portrait avec complaisance, même lorsque l'original laisse trop à désirer. Trompé par l'amour-propre, on transforme ses défauts en qualités excellentes. Voici votre image que je m'efforce d'esquisser en quelques traits.

Afin de délimiter votre terrain, vous commencez par tracer un tableau très sommaire des « phénomènes psychiques » ; après quoi, vous caractérisez « l'hostilité des savants » qui, aujourd'hui comme toujours, accueillent avec méfiance les nouveautés, jusqu'à ce qu'ils soient obligés de capituler devant les faits. Cela ne manquera pas d'arriver lorsque « les groupes d'études » se multiplieront pour travailler méthodiquement. Vous êtes né d'un groupe d'autant plus digne de confiance que ses membres, exclusivement désireux de s'instruire, n'avaient aucun intérêt à tromper; aussi pouvez-vous exposer leurs « expériences », poursuivies pendant plus de six années, au cours desquelles vous avez surtout rassemblé les éléments d'une « psychologie de la table parlante », sujet bizarre

dont on sourira moins, quand on connaîtra vos raisons. Discrètement, vous indiquez « quelques vues sur l'au-delà » d'après des communications médianimiques, pour apporter une contribution à l'édifice qui sera construit plus tard avec des matériaux venus de partout. Mais la grande affaire, après avoir constaté des phénomènes, est d'aller « à la recherche d'une explication » ; ce que vous faites, il faut en convenir, avec prudence, vous prononçant en faveur de l'hypothèse spirite, à la fois contraint par les faits et incliné par des considérations fort légitimes sur « les probabilités morales de la survie ». Enfin, vous couronnez votre œuvre par des réflexions sur « la valeur du spiritisme ». Voilà, si je ne m'abuse, votre silhouette assez reconnaissable.

Quel que soit votre sort, plusieurs, je me plais à le supposer, reconnaîtront que vous n'êtes pas tout à fait dénué d'esprit critique. Affirmatif, même agressif sur l'authenticité des phénomènes, vous êtes modéré en ce qui concerne leur explication, quoique vos sympathies, j'y reviens à dessein sans fausse honte, soient pour l'hypothèse spirite.

Elle n'est pas tellement déraisonnable,

malgré son apparence étrange ! Si votre voisin, vénérable de la loge maçonnique, très honnête d'ailleurs, se moque de vous, d'accord avec le sacristain, raillez-les un peu : cela fera compensation. Seulement vous aurez le bon esprit de mettre dans votre défense un grain de cette charité qu'on doit à son prochain, surtout quand il erre inconsciemment. C'est un bonheur d'avoir acquis une vérité : pourquoi en gâter la jouissance par de l'amertume ? Ayez donc de la mansuétude légèrement mélangée d'insouciance ; vous parviendrez peut-être, en inspirant quelque bienveillance pour votre personne, à attirer l'attention sur vos idées.

Qui sait ? d'aucuns seront amenés à dire que, parmi les pharisiens se posant orgueilleusement comme des parangons de la foi, beaucoup affirment la réalité de l'au-delà avec moins de candeur que vous. Il n'est pas impossible que vous fassiez du bien à quelques-uns. Vous nous en avez fait à nous-même. N'y eût-il dans le vaste monde qu'un hésitant réconforté par votre certitude, vous n'auriez pas à vous plaindre. Le sage, pour éviter d'être déçu, refrène prudemment son ambition. Mais, dans le cas où cette satisfaction

de la conquête d'une âme nous serait refusée, il nous resterait le souvenir des belles heures passées ensemble, sur des sommets dorés par le soleil levant, devant un horizon immense.

Cela dit, je vous livre à votre destin, suppliant les lecteurs, s'il s'en trouve, de ne vous juger qu'après avoir cherché à vous comprendre. Rappelons-leur très humblement ce mot d'un ancien : « Frappe, mais écoute ».

# CHAPITRE PREMIER

## LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

### I

On rencontre, ailleurs que dans les lieux de pèlerinage, des gens racontant des choses très extraordinaires dont ils auraient été témoins. Il y a certainement parmi eux des simples d'esprit, d'autant plus empressés à admettre l'authenticité d'un fait qu'il est moins croyable, comme si leur imagination, avide de merveilleux, répugnait à toutes les raisons qui militent contre lui. Quiconque essaie, même avec des ménagements, de les retenir sur la pente de la crédulité, leur produit l'impression d'un sceptique sans idéal qui s'introduit avec malignité dans leur âme pour y porter le trouble. L'illusion les rend

parfois si heureux qu'on éprouve presque du remords à les détromper. Il en est d'autres, au contraire, dont on ne peut contester l'intelligence, le savoir et le bon sens. Ils ne manifestent pas la moindre exaltation ; on remarque tout au plus sur leur visage une espèce d'embarras occasionné par la crainte du ridicule, quand ils s'adressent à des ignorants obstinés dans leurs préventions ; cependant la fermeté de leur ton indique une certitude basée, non sur des raisonnements, mais sur des constatations.

De quoi s'agit-il ? Ce sont des bruits dont il est impossible de découvrir la provenance, des objets se mouvant sans qu'on les touche, des événements aperçus en rêves avec des détails vérifiés plus tard, des apparitions de personnes que l'on sait vivantes au loin et qui se montrent à vous au moment où elles meurent, des agonisants dont la physionomie s'éclaire tout à coup d'un sourire d'extase, parce qu'ils ont, sur le seuil de l'éternité, la révélation de beautés inconnues à la terre.

Il se mêlerait ainsi à la multitude des sensations provoquées par les faits ordinaires d'autres sensations nées de phénomènes extrêmement rares.

Ce merveilleux, qui surgit avec intermittence, sans qu'on ait encore découvert les conditions de sa production, si facilement agréé par les uns, si résolument rejeté par d'autres, a trouvé des partisans à toutes les époques. Les écrivains de la Grèce et de Rome en parlent, la Bible le préconise, la légende de la vie des saints en est imprégnée. Le paganisme et le Christianisme, séparés par des incompatibilités de doctrine et de tempérament, en sont également épris, ce qui leur donne, en dépit de leurs dissemblances, un air de parenté.

On dirait, à en juger par leur universalité, que les faits réputés surnaturels poussent tout naturellement sur le sol de l'humanité, où ils s'épanouissent en une vigoureuse végétation de contes, de poèmes et de cultes.

Les orthodoxes de toutes les religions attribuent à ces phénomènes un caractère miraculeux, un prodige, quel qu'il soit, émanant, selon eux, d'une volonté particulière de la Providence, et quelquefois de Satan lui-même, en dehors de l'Église infaillible. Qu'est-ce qu'un miracle ? Prenons, dans un milieu où règne une grande exaltation, à Lourdes par exemple, un homme convaincu

de la réalité d'une guérison survenue à la suite des prières de la foule. Il est évident que, dans sa pensée, la maladie, si elle avait suivi son cours, aurait abouti à un autre dénouement, ou l'aggravation d'une infirmité, ou la mort. Il a fallu que la Providence, directement ou par l'intermédiaire de la Vierge, intervînt pour enrayer le mal. La guérison n'est un miracle que si elle a sa cause dans une action de Dieu secourant le malheureux qui l'invoque.

Comment le suppliant peut-il affirmer avec certitude, même quand la guérison est des plus extraordinaires, qu'il s'est produit réellement un miracle ? Il n'a pas des lois de la nature une connaissance assez approfondie pour être en droit d'affirmer que leur fonctionnement n'aurait pas amené ce résultat par l'influence du moral sur le physique. On signale en hypnotisme des phénomènes, comme les stigmates provoqués par la suggestion, que des mystiques mal informés prennent aisément pour du surnaturel.

Tout est-il si invariablement déterminé qu'il n'y ait aucune place pour de libres interventions de la Providence ? Nous n'avons pas à nous occuper de cette question sur la-

quelle discutent avec passion les théologiens. Ce qui nous importe pour le moment, c'est de savoir s'il y a du merveilleux, distinct du miracle, provenant de forces naturelles encore très peu connues et dont il est loisible aux hommes religieux de chercher la cause dans la volonté générale du Créateur. Il existe une science, datant de cinquante ans à peine, qui enregistre chaque jour, sans les expliquer, des phénomènes tels que, suivant une déclaration du professeur Charles Richet, dans les *Annales des Sciences psychiques* de novembre 1905, « il y a là quelque chose de profondément mystérieux qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et sur la vie ».

Ces phénomènes ne se produisent que lorsque certaines personnes sont présentes. Nous sommes tous, à des degrés différents et généralement sans nous en douter, des machines vivantes d'où rayonnent des fluides, subtils et d'autant plus puissants, capables de provoquer, dans des cas exceptionnels, des manifestations stupéfiantes. Au monde très borné dont nous avons la perception s'ajoute la sphère de l'invisible qui nous enveloppe à notre insu, tenant en réserve une quantité

innombrable d'énergies que nous distinguerions nettement, lorsqu'elles agissent, si nos sens étaient moins grossiers. Peu à peu, au cours des siècles, dans la lente évolution de notre espèce, des hommes de génie découvrent, souvent par hasard, quelques-unes de ces forces et en font les applications les plus inattendues. On s'imagine alors naïvement que le progrès a presque atteint ses dernières limites, tandis que la science nous prépare des surprises encore plus grandes.

On a donné aux phénomènes dont nous nous occupons le nom de psychiques parce qu'ils paraissent dominés par une intelligence. Ils portent la marque d'un but poursuivi avec intention, par conséquent d'une personnalité. Quelle personnalité? Là est le problème hautement intéressant, à la solution duquel s'efforcent des savants de plus en plus nombreux.

## II

Cette personnalité, quelle qu'elle soit, emploie, pour nous signifier sa présence, divers procédés, parmi lesquels celui de la *table*

*parlante* est le plus commun. Mais comment une table peut-elle parler ?

On dispose, pour exprimer sa pensée, de moyens variés. Il y a, indépendamment du langage écrit ou parlé, avec un vocabulaire plus ou moins riche, les jeux de la physionomie et les gestes complétant l'éloquence des mots, sans compter d'autres expédients. Supposez qu'une personne ayant perdu l'usage de la parole est séparée de vous par une cloison; elle aurait, pour vous manifester sa présence, la ressource de frapper des coups. Ceux-ci, souvent répétés, finiraient par vous produire l'impression qu'ils émanent d'un voisin désireux d'attirer l'attention. Intrigué, vous vous mettriez, vous aussi, à frapper et, dès ce moment, il s'établirait entre vous une communication. Mais comment, de ce langage on ne peut plus rudimentaire, arriveriez-vous à échanger des idées avec autant de précision que dans un tête-à-tête ? Le moyen est simple; il faut le découvrir. Des siècles pourraient s'écouler sans qu'on songeât à transformer, par une convention, ces coups en un langage susceptible de traduire les nuances les plus délicates de la pensée. Il vous vient subitement une idée. Frappez

deux coups, criez-vous. Immédiatement deux coups retentissent. Frappez-en trois, cinq, sept : vous obtenez les nombres demandés. Voilà la preuve que, derrière ce mur, se trouve une personne comprenant le français. Alors une inspiration éclate, comme un jet de lumière, dans votre cerveau. Frappez des coups, dites-vous à l'inconnu; je prononcerai en même temps les lettres de l'alphabet; je noterai la lettre à laquelle vous vous arrêterez; puis nous recommencerons, jusqu'à ce que les lettres ainsi obtenues constituent une phrase. Y consentez-vous? Si oui, répondez par un coup; si non, par deux. On frappe un coup et la conversation s'engage. Elle ne va pas vite. Si les mots se composaient en général des premières lettres de l'alphabet, l'épellation serait relativement prompte; quand il y en entre beaucoup des dernières, c'est autre chose. Pour obtenir l'équivalent d'une demi-page, il faut bien une heure, même en usant d'abréviations. Lorsqu'un mot vous paraît suffisamment désigné par deux ou trois lettres, vous le prononcez et, si vous ne vous êtes pas trompé, l'interlocuteur frappe un coup en signe d'assentiment; dans le cas contraire, il en frappe deux et l'épellation

continue qui rectifie votre erreur. On peut, par ce moyen, avec beaucoup de patience, composer des volumes ayant pour auteur le mur parlant.

Asseyons-nous maintenant plusieurs devant une table, les mains sur le plateau. Elle s'anime et, chose bizarre, il n'est pas impossible que le médium soit votre propre personne. Vous posez des questions, elle répond de la même manière que le mur par des coups, en frappant avec l'un de ses pieds. Il ne s'agit pas ici d'un raisonnement toujours sujet à discussion ; c'est un fait dont la réalité s'impose. On ne s'entend pas sur son explication ; aucun de ceux qui se sont livrés à des expériences ne le conteste. Inutile de chercher à convaincre les négateurs d'autant plus obstinés qu'ils n'ont pas envie de s'éclairer. Quand on a acquis une vérité, on aimerait, sans avoir un tempérament d'apôtre, de la partager avec ses semblables, ce qui est un moyen d'augmenter sa foi. On s'étonne de leurs résistances, en oubliant l'époque, peut-être peu éloignée, où l'on faisait comme eux. Soyons donc indulgents pour les réfractaires. Nous aurons plus de chances de les gagner à nos croyances, si nous ne paraissons pas

trop nous étonner de leurs doutes. Quoi qu'il en soit, on cause avec la table, absolument dans les mêmes conditions qu'avec le mur supposé. Voilà déjà un phénomène intéressant, qui vous impressionne même fortement les premières fois, à moins qu'on n'appartienne à la catégorie trop nombreuse des gens que rien ne surprend, peut-être parce qu'ils manquent de perspicacité.

Le phénomène de la *table parlante* se produit en pleine lumière; il faudrait, pour en nier l'authenticité, douter du témoignage de ses sens. Pour d'autres phénomènes, l'obscurité est le plus souvent nécessaire. Pourquoi? On l'ignore. Il est cependant on ne peut plus facile de se précautionner contre les supercheries, car, dans un groupe de personnes opérant fréquemment, on discerne vite celles, s'il s'en trouve, qui, pour un motif quelconque, seraient tentées de tricher. Il est à peu près impossible au mystificateur désormais suspect de reprendre ses manigances, dans un milieu de gens de bonne foi qui le réprouvent. Quant aux professionnels recevant une rétribution pour un nombre de séances limité, il convient de se méfier toujours d'eux. Ils sont portés, lorsque leur pou-

voir s'épuise, à y suppléer par des habiletés de prestidigitateur.

Quelquefois les coups, au lieu d'être frappés par la table, retentissent avec plus ou moins de vigueur dans l'intérieur du bois resté immobile, ou partent d'un meuble, du mur, du parquet, sans le contact des mains, et forment, à l'épellation, des mots dont la signification n'était pas pressentie par les assistants. Tantôt ces coups, appelés *raps*, se succèdent rapidement, pendant qu'on récite l'alphabet, pour s'arrêter à propos ; tantôt on prononce lentement les lettres et les coups désignent au passage celles dont les mots devront se composer. Les faits se produisent exactement comme s'il y avait là un invisible auquel on pose des questions pour en obtenir des réponses, quoique ce dialogue vous mette dans une situation ridicule aux yeux des inexpérimentés. La nature nous offre le spectacle de tant de bizarreries que le penseur en vient à ne plus s'étonner de rien, tout en s'émerveillant de bien des choses auxquelles le vulgaire ne s'arrête pas.

Ces communications ont l'inconvénient, quoique brèves, de prendre beaucoup de temps ; par l'*incorporation*, elles deviennent

très rapides. Le médium entre en trance. Pendant cette espèce de sommeil, il est censé quitter son corps pour céder la place à des Esprits qui utilisent ses organes. Quelquefois les traits de son visage prennent, en se modifiant, la ressemblance de personnes défuntes que l'on reconnaît ; son intonation change, ainsi que sa façon de s'exprimer, et on cite des cas où il parle des langues qu'il n'a jamais apprises, où il raconte des choses ignorées de tous les assistants comme de lui-même et dont l'exactitude se vérifie.

On n'est guère moins surpris par l'*écriture automatique*. Le médium prend un crayon, il pose sa main sur une feuille de papier et il attend qu'elle se meuve passivement. Le crayon, semblant d'abord possédé par une force qui s'essaie avec peine, trace lentement des traits de toute petite dimension; puis, il esquisse à grande allure des zigzags; enfin de cette élaboration, qui occupe parfois une longue série de séances, sort une écriture si agile qu'on la dirait lancée à toute vitesse à la suite d'une pensée, sans que le moindre travail de réflexion en ralentisse par moments l'élan. Cet automatisme, curieux tant qu'il sert à n'exprimer que des idées ordinaires,

devient prodigieux lorsque le message révèle des faits inconnus ou qu'il émane d'illettrés et même de nourrissons. Ici le fantastique atteint un degré d'invraisemblance qui justifie l'incrédulité de ceux dont l'esprit n'est point préparé par des lectures ou des expériences.

Il augmente encore avec *l'écriture directe* qui s'effectue on ne sait comment, sur la face interne de deux ardoises superposées et ficelées ou sur une feuille blanche que personne ne touche. Il arrive que cette écriture a des analogies avec celle de morts bien connus. Il en existe bon nombre d'exemples, parmi lesquels ceux du docteur Gibier avec le médium Slade et du professeur Moutonnier avec les sœurs Bangs de Chicago sont des plus remarquables. Ici, la personnalité, quelle qu'elle soit, donne les plus grands signes d'intelligence, en traçant des caractères qui expriment des idées. Ce phénomène merveilleux a lieu ordinairement dans l'obscurité; dans certains cas pourtant, il y a assez de lumière pour qu'on puisse constater avec certitude qu'il ne se commet aucune supercherie.

Quelquefois, la personnalité ne se manifeste que par des phénomènes physiques, par exemple la *lévitation* avec ou sans contact. On

met les mains sur la table et celle-ci, au bout d'un temps plus ou moins long, se soulève, comme si elle était poussée de bas en haut, pour retomber ensuite brusquement ou avec douceur, après avoir passé entre des meubles qu'on ne voit pas du tout, sans en heurter aucun. Il arrive aussi, mais plus rarement, que des objets se déplacent d'eux-mêmes, un guéridon, une sonnette, un instrument de musique, n'importe quoi, parfois dans une lumière permettant de suivre leurs évolutions et avec des déviations qui semblent dirigées par une intelligence. De là le terme de « projectiles mystiques » adopté par certains auteurs.

Le merveilleux, déjà fortement accusé, s'accentue davantage, si c'est possible, lorsque les objets ainsi déplacés parviennent dans un appartement dont toutes les ouvertures sont closes, en sorte que, pour effectuer leur trajet, ils ont dû se dématérialiser au lieu de départ et se rematérialiser à celui de l'arrivée. Il existe de ces *apports* des témoignages, comme celui de William Crookes, trop importants pour qu'il soit permis de les rejeter d'emblée.

Il en est de même des *moulages*. On place

sous une table, toujours dans l'obscurité, deux seaux, l'un rempli d'eau froide, l'autre d'eau bouillante où on a versé de la paraffine. Bientôt on entend un bruit, comme ferait un objet plongé alternativement dans les seaux. L'opération terminée, on éclaire et, dans l'eau froide, on voit un moule de paraffine. On verse du plâtre dans la cavité ; on brise ensuite le moule et on a une main admirablement formée, sans la moindre trace de soudure aux courbes, ce qui indique que le moule était tout d'une pièce. Il a donc fallu qu'une main invisible, momentanément matérialisée, se plongeât d'abord dans la paraffine en fusion pour se couvrir d'une première couche, puis qu'elle se plongeât dans l'eau froide pour que la paraffine se solidifiât et que l'opération se renouvelât plusieurs fois, jusqu'à ce que le moule, formé de plusieurs couches, fût d'une épaisseur suffisamment résistante ; après quoi, le membre se dématérialisait, en laissant à l'intérieur son empreinte. Si ce membre eût appartenu à l'un des assistants, il ne serait pas sorti du moule sans le briser, car le passage de la main n'aurait pu s'effectuer par l'ouverture trop étroite du poignet. Dans d'autres circonstances, on obtient sur de la

terre glaise des empreintes de visage avec cette particularité d'un caractère supra-normal que les yeux sont ouverts.

Le merveilleux arrive en quelque sorte à son apogée dans le phénomène des *matérialisations* qu'il ne faut pas confondre avec celui des *dédoublements*, bien que l'un et l'autre paraissent devoir être ramenés à une commune origine. Nous abordons avec eux une région particulièrement émouvante où le croyant est davantage poursuivi par la raillerie, parce que les phénomènes y dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus invraisemblable dans des histoires de revenants.

M. de Rochas, par sa découverte de l'extériorisation de la sensibilité, a ouvert à la science un champ d'exploration, de même que Galvani, en constatant les mouvements de cadavres de grenouilles suspendus à son balcon, a été le promoteur de cette science de l'électricité dont nul, à son époque, ne pressentait les développements. Il a observé que, dans l'hypnose, la sensibilité n'existe plus à la surface du corps, mais qu'elle est projetée à une certaine distance. Vous pincez fortement la peau du sujet, il n'éprouve aucune

impression; vous pincez l'air à quelques centimètres, il fait un mouvement, comme si la faculté de sentir agissait dans le vide. On peut même localiser cette sensibilité dans un objet quelconque, un verre d'eau par exemple, et, si vous enfoncez votre doigt dans l'eau, le sujet ressentira un contre-coup. Il se détacherait donc du corps quelque chose, trop subtil pour être vu, qui serait le siège de la sensibilité. Nous sommes plongés dans un océan de réalités dont nous n'avons aucun soupçon.

Cette extériorisation suit toute une gradation relative à l'organisation des sujets depuis l'impression reçue dans le voisinage de l'épiderme jusqu'aux apparitions des fantômes des vivants. Ce je ne sais quoi, qui rayonne invisible, peut, dans des conditions encore inconnues, se projeter au loin, emporter avec lui la faculté de percevoir des sensations, laisser des marques de sa présence, se montrer, pendant que le corps est en léthargie. Ainsi s'expliquerait le phénomène de *bilocation* dont il est cité des exemples dans la littérature profane ou sacrée, en particulier ceux de plusieurs saints, Antoine de Padoue, François-Xavier, Alphonse de Liguori, Marie

d'Agreda qu'on peut rapprocher de celui rapporté par Tacite dans le quatre-vingt deuxième chapitre du quatrième livre de ses *Histoires*. L'auteur latin, après avoir parlé de plusieurs prodiges qui se produisirent pendant le séjour de Vespasien à Alexandrie, ajoute : « Ces prodiges redoublèrent dans Vespasien le désir d'aller visiter la demeure de Sérapis, pour le consulter au sujet de l'empire. Il fait éloigner tout le monde du temple ; à peine entré, comme le dieu occupait toutes ses pensées, il aperçoit derrière lui un des principaux Égyptiens, nommé Basilide, qu'il savait retenu au lit, malade, à plusieurs journées de chemin d'Alexandrie. Il s'informe aux prêtres si, ce jour-là, Basilide n'est point venu au temple ; il s'informe aux passants si on ne l'a point vu dans la ville ; enfin, ayant dépêché des cavaliers, il s'assure que, dans ce moment-là même, Basilide en était à quatre-vingts milles. Alors il ne douta plus que cette vision ne fût céleste... »

Ces apparitions matérialisées des vivants rendraient plausibles les apparitions matérialisées des morts. Parfois, au cours d'une séance où l'on a eu des mouvements sans

contact et des empreintes, on sent sur une partie de son corps la pression d'une main ou l'on reçoit des coups, sans être à la portée d'une personne capable de les produire; parfois aussi la main devient visible, comme dans les expériences faites avec Eusapia Paladino.

La surprise arrive à son comble quand la matérialisation est complète. Tantôt ce sont des nébulosités qui, d'abord vagues, se condensent, s'allongent et s'évanouissent; tantôt ce sont de véritables êtres humains qui permettent qu'on les touche, parlent, écrivent sous vos yeux, vous laissent le moule de leur main en paraffine et disparaissent mystérieusement, après avoir été photographiés à la lumière du magnésium, car ces apparitions ne peuvent se produire que dans une demi-obscurité. En général, le médium est endormi; très rarement, il assiste éveillé à toutes les évolutions du phénomène; on a même constaté, par un système de pesage, qu'il perd une partie de son poids égale au poids du fantôme, pour la recouvrer ensuite, dès que la manifestation a cessé. M. Aksakoff, dans un livre qui est un chef-d'œuvre d'enquête menée avec d'extrêmes précautions,

a établi que Mme d'Espérance, un des plus puissants médiums qui aient jamais existé, s'était, dans une séance mémorable, dématérialisée depuis la ceinture jusqu'aux pieds, ce qu'elle avait remarqué avec épouvante.

## III

Nous avons voulu, par ces indications très rapides, esquisser à grands traits un tableau de cette nouvelle science, en négligeant volontairement une multitude de détails, pour donner une vue d'ensemble à ceux qui n'en connaissent guère que le nom et, en même temps, pour préparer le récit de nos propres expériences.

Le psychisme s'enrichit constamment de faits parmi lesquels il convient d'opérer avec discernement un triage, parce que beaucoup sont admis sans un contrôle suffisant ; cependant la critique en laisse actuellement subsister un assez grand nombre, et de tous les genres, pour qu'on puisse désormais s'aventurer sur ce terrain, sous la conduite de savants de premier ordre, sans être paralysé par la peur de s'égarer.

Ce n'est pas l'un des signes les moins étranges de notre époque réputée si positive où l'homme de science a détrôné l'homme d'Église. Nous assistons à l'écroulement de dogmes où s'abrita l'âme de nos ancêtres pieusement fascinés par des légendes et, pendant que ce travail de désorganisation s'accélère, à la joie des libres-penseurs et au milieu des lamentations des traditionalistes, nous voyons s'accentuer un mouvement de retour vers le merveilleux qu'on jugeait définitivement abandonné. Mais ce merveilleux, nous le répétons, n'est pas le miracle de jadis, puisqu'il s'offre à nous comme le résultat de forces de la nature que nous ne connaissons pas.

Il existe déjà, pour en témoigner, toute une littérature, mélangée sans doute, néanmoins remarquable par l'importance de ses productions. On y trouve, comme en politique et en religion, trop d'ouvrages se distinguant par leur insignifiance. Ceux qui s'en tiendraient, pour apprécier le psychisme, à ces spécimens justement discrédités feraient preuve ou d'ignorance ou de mauvaise foi et leur jugement ne compterait pas. A ceux au contraire qui désirent s'instruire, que de

livres captivants ne peut-on pas désigner, des livres écrits en français, en anglais, en allemand, en espagnol, en italien, et en outre de nombreux périodiques dont quelques-uns se recommandent par une très belle tenue. Il faut négliger le fretin et considérer ce qui a de la valeur, comme on fait dans un musée où les connaisseurs s'attardent aux tableaux des maîtres. On pourrait les distribuer sur plusieurs rayons de sa bibliothèque, classés en diverses catégories, les savants, les vulgarisateurs, les apôtres, les philosophes, au milieu desquels brillent de magnifiques talents.

Il est désormais permis d'entrer dans cette étude d'un pas résolu, non avec la mine d'un curieux intimidé par le qu'en dira-t-on qui, sur le seuil, la tête basse, jette des regards obliques à droite et à gauche pour bien s'assurer que personne ne le voit. Le lieu est des mieux fréquentés. Si on y coudoie, comme dans toutes les agglomérations, une majorité de lourdauds, on y rencontre une élite derrière laquelle on s'abrite volontiers, quand les moqueurs vous attaquent. Assurément les petits parlent quelquefois avec emphase de ces grands, comme s'ils prenaient un peu de

leur taille. Ce travers, partout répandu, est assez excusable chez des gens ayant le courage de se prononcer pour des nouveautés, alors que la couardise en retient tant d'autres dans la routine. Chaque parti, le matérialisme entre autres, n'a-t-il pas ses idoles que les sectaires encensent pour se donner de l'importance ? On éprouve un plaisir mélangé de fierté à fraterniser dans une même pensée avec des hommes illustres en physique, en chimie, en mathématiques, en médecine, en philosophie. Ils sont, comme nous tous, sujets à l'erreur ; il semble néanmoins que la responsabilité d'une opinion est moins lourde, quand on la porte en si noble compagnie. Le ridicule tant redouté devrait rejaillir principalement sur les timorés qui, par haine du progrès ou par paresse, se font de leurs préventions une supériorité, quelquefois avec beaucoup d'esprit, tout en confinant à la sottise.

## CHAPITRE II

### L'HOSTILITÉ DES SAVANTS

#### I

Les savants qui adhèrent résolument au psychisme sont encore une petite minorité; d'autres, dont le nombre va en augmentant, n'aspirent qu'à voir pour croire et par conséquent se réservent; la plupart ont de la méfiance ou, pis encore, du dédain.

Quelle est la raison de cette hostilité qui étonne, puisque, parmi les croyants, certains ont une notoriété égale à celle des négateurs les plus renommés? S'il s'agissait uniquement de théories, on pourrait dire que les esprits, étant diversement constitués, envisagent les choses de points de vue différents; mais il est question de faits tombant sous le

contrôle des sens. L'un est réputé avoir le génie de l'observation, il nie; l'autre n'a pas le cerveau moins bien équilibré, il affirme. Celui-ci, dont on n'oserait pas suspecter la bonne foi, n'est-il qu'un halluciné ou un mystifié? C'est sans doute l'opinion de celui-là.

Un halluciné est, d'après le dictionnaire, un homme qui croit avoir des sensations répondant à des réalités, alors qu'il n'y a pas des réalités provoquant ces sensations. On cite des cas de gens très distingués qui ont eu des hallucinations de tous les sens à la fois, sans en être dupes néanmoins. Ils voyaient une personne, ils l'entendaient, ils la croyaient vivante seulement dans leur imagination et pourtant leur impression était si intense qu'ils ne pouvaient pas marquer une différence entre cette personne illusoire et une personne réelle. Mais, parmi les hallucinés, il en est, surtout dans les asiles d'aliénés, qui ne doutent pas, en ces circonstances, de la véracité du témoignage de leurs sens. On peut donc être victime d'une hallucination individuelle.

Cependant lorsque le même phénomène est, simultanément ou successivement, cons-

taté par plusieurs personnes saines d'esprit, le problème se complique. Il est moins facile de croire à l'erreur d'un groupe d'individus s'accordant sur l'affirmation d'un fait. Il semble que la sensation de chacun trouve une confirmation dans celle de tous les autres. Néanmoins il y a des exemples d'hallucinations collectives.

Mais que penser de ces phénomènes, quand ils sont racontés par des témoins dignes de foi qui n'ont ni vécu dans le même temps, ni séjourné dans le même lieu ? Ne serions-nous pas en présence d'une loi de la nature agissant rarement pour produire ce que, par ignorance, on appelle des miracles ? Cela peut paraître probable, dira-t-on; où est la certitude ?

Il n'existe aucun moyen de la produire absolue, indiscutable, accompagnée de l'évidence contraignante, dans n'importe quel domaine. Vous tenez un livre : comment prouverez-vous, d'une manière irréfutable, que vos sens ne vous trompent pas ? Je le touche, objecterez-vous. A merveille, vous répliquera le sceptique ; mais qui sait si vous n'êtes pas victime d'une hallucination, puisque le propre de celle-ci est précisément de

nous donner l'illusion de la réalité ? Au lieu de démontrer péremptoirement, vous répondez par un acte de foi et comme votre sensation est confirmée par tous ceux de vos semblables qui paraissent normalement constitués, il est probable, rien de plus, qu'elle correspond à une réalité.

Puisque notre sceptique à outrance y tient obstinément, cédons-lui la certitude et retenons la probabilité. Il serait pourtant possible de lui prouver, avec une probabilité très voisine de la certitude, que toutes les sensations ne sont pas des hallucinations. Demandez-lui s'il est bien sûr, quand on lui paie des coupons dans une banque, de palper de la monnaie. Que quelqu'un essaie de la lui dérober, il poussera un cri de la réalité duquel il ne doutera pas, quel que soit son amour de la logique. Il y a des cas où le raisonnement ne fournit que la probabilité et où le bon sens impose la certitude. En se prononçant avec décision pour le bon sens, on est peut-être un mauvais raisonneur ; on a du moins l'air d'être raisonnable.

Ceux d'entre les savants qui affirment l'authenticité des phénomènes psychiques pour les avoir constatés sont, autant que leurs

contradicteurs, au courant des hallucinations. Ils se sont prémunis contre les pièges de leur imagination et contre les mystifications des prestidigitateurs, multipliant et variant les expériences, avec une ingéniosité et des méfiances par lesquelles ils voulaient sauvegarder leur réputation et prévenir les objections des adversaires. Ils ont même photographié les phénomènes, ce qui réduit à néant l'hypothèse de l'hallucination, mais laisse subsister celle de la supercherie, jusqu'à ce que, la preuve étant fréquemment répétée, il devienne impossible de refuser son assentiment.

En attendant, la discussion se poursuit entre des novateurs clairsemés et des opposants formant une masse compacte parmi lesquels on distingue, de part et d'autre, des hommes de haute distinction. Les faits sont ou ne sont pas. S'ils sont, d'où vient que des savants les nient? S'ils ne sont pas, d'où vient que quelques-uns les affirment? Ici se pose la question de la compétence des incrédules.

## II

A notre époque où le respect, dit-on, s'en va, le savant hérite du prestige que le prêtre perd de plus en plus. Jadis, lorsqu'un évêque passait à pied dans les rues de sa ville, même sans être revêtu de ses ornements sacerdotaux, c'était un événement dont on parlait aux réunions de la veillée. Les enfants accouraient pour baiser son anneau, les femmes se mettaient à genoux pour recevoir la bénédiction, les hommes se découvraient respectueusement. On osait à peine lever les yeux sur lui, tant il éblouissait par l'auréole de surnaturel se dégageant de toute sa personne. Qu'est-il maintenant pour nos jeunes gens sortis de l'école laïque? Un personnage de quelque importance, nullement au-dessus de l'humanité, qui prêche, en politique et en religion, des idées moyenâgeuses. On ne se retourne guère pour le regarder. Le savant, au contraire, est monté au pinacle, parce qu'il s'occupe de faits positifs et non de choses de l'autre monde. Disons cependant par parenthèse que des industriels qui, grâce à ses découvertes, gagnent des millions et

font beaucoup de dépenses viennent avant lui dans la considération de la multitude. Son autorité est d'autant plus grande qu'il a plus de grades. Si, en outre du parchemin et de l'hermine, il est membre d'une ou plusieurs académies, non de la province mais de la capitale, on ne prononce son nom qu'avec des intonations graves. Il est sacré pontife.

Gardons-nous d'être irrévérencieux à son égard, car, même avec des habiletés d'arriviste, il ne serait pas parvenu à ce degré de l'échelle, s'il n'y avait été poussé par du mérite. Il est sorti de l'une des grandes écoles de l'État, après avoir subi des examens très difficiles dans des concours où il y a peu d'élus. Il ne lui a pas suffi pour conquérir, dans ces conditions, une chaire de professeur ou pour s'imposer par ses ouvrages à l'attention d'un public, d'être extrêmement laborieux; il lui a fallu une intelligence peu ordinaire. Il y a sans doute loin du talent au génie; mais si on ne fait pas progresser la science par des découvertes qui immortalisent votre nom, c'est avoir déjà une réelle valeur que d'être apte à pénétrer dans des régions inaccessibles au vulgaire.

Il serait pourtant excessif de faire de cet

homme de science un fétiche. Quelle que soit l'étendue de son esprit, il est obligé, aujourd'hui surtout, même dans une branche, de se spécialiser. Il ignore bien des choses sur lesquelles il peut lui arriver de se prononcer avec légèreté comme un écolier. Le peuple le croit capable, parce qu'il a un nom, de parler de tout avec compétence. Observez-le de près, sans vous laisser éblouir par l'éclat de ses titres, il ne résistera pas plus à cette épreuve que ne ferait le grand lama du Thibet.

Non seulement ses connaissances sont très bornées ; il est homme, c'est-à-dire qu'il a son caractère, ses préjugés, sa misère. Il n'est pas impossible qu'il soit un saint, absolument désintéressé, sans aucune espèce d'amour-propre, passionné pour la vérité et n'hésitant pas à reconnaître ses erreurs ; il est plus probable qu'il pèche par beaucoup d'égoïsme, car on peut allier une grande intelligence à une petite âme, et, avec une renommée de savant, se montrer routinier, désireux de ne pas compromettre son avancement, un habile à qui il déplaît d'être dérangé de son siège où il prend quelquefois des airs d'augure.

Nos académies abondent en personnages

de cette trempe, défenseurs vigilants de la science officielle, repoussant avec indignation l'accusation de lutter contre le progrès, le servant même par leurs travaux et se conduisant par moments comme si la limite à laquelle ils sont parvenus ne devait pas être dépassée. Aussi Eugène Nus a-t-il dédié son livre *Choses de l'autre monde* « aux mânes des savants brevetés, patentés, palmés, décorés et enterrés qui ont repoussé la rotation de la terre, les météorites, le galvanisme, la circulation du sang, la vaccine, l'ondulation de la lumière, le paratonnerre, le daguerréotype, la vapeur, l'hélice, les paquebots, les chemins de fer, l'éclairage au gaz, l'homeopathie, le magnétisme... et le reste... » Un savant, si savant qu'il soit, peut tomber dans le travers de condamner des idées très insuffisamment étudiées par lui, et il n'est pas étonnant que nos sorbonistes, fidèles à la tradition, répondent par des rebuffades au psychisme sollicitant, humblement mais avec dignité, une audience.

## III

Ce nouveau venu, il est juste d'en convenir pour excuser la morgue de ses juges, a des allures de révolutionnaire qui le font paraître ridicule, tant qu'il est inoffensif, et qui, si l'on est obligé de le prendre au sérieux, indisposent les conservateurs, tandis que par l'accoutumance d'autres le trouvent séduisant. On répugne généralement à admettre l'authenticité de faits qui ne rentrent pas dans le cercle des connaissances ordinaires, à moins que, malgré leur étrangeté, ils n'aient acquis droit de cité, étant naturalisés par la science; alors on ne conteste plus leurs titres et, le plus souvent sans examen, on se range à l'avis de tout le monde. Allez dire à des gens qui n'ont jamais entendu parler de télégraphie sans fil qu'une nouvelle partie d'ici arrive aux antipodes, portée par les ondes hertziennes, ils déclareront que cela est contraire au sens commun, jusqu'à ce qu'ils soient entraînés par un courant d'opinion.

Beaucoup de savants, quoiqu'ils vivent ordinairement sur des sommets, sont parfois atteints par les préjugés d'en bas comme le

vulgaire. Un des plus illustres représentants du psychisme nous parlait un jour d'un éminent docteur qu'il avait essayé de convaincre. « Venez donc assister, lui disait-il, à des séances d'Eusapia Palladino. — C'est inutile, lui fut-il répondu ; quand même je verrais, je ne croirais pas. » L'auteur de cette boutade a émis sur la matière des théories très contestées à cause de leur hardiesse. Il veut bien être audacieux sur certains sujets, mais, naïvement, il nie l'existence d'une région de la science qu'il refuse d'explorer, parce qu'elle ne cadre pas avec ses idées, comme s'il connaissait toutes les forces de la nature, tant il est vrai que les plus grands esprits ont leurs petitesses.

Un savant peut aussi n'être pas exempt de préjugés suggérés par la religion. Un grand nombre — faut-il dire la majorité? — subissent actuellement la fascination du matérialisme; d'autres sont restés, sinon esclaves du dogme, du moins respectueux de l'Église, ce qui les éloigne d'un merveilleux susceptible d'être exploité contre elle. Il existe des docteurs en théologie, tenus pour des oracles par les dévots et ramenés au niveau des faillibles par les mécréants, qui parlent de ces phéno-

mènes avec une pointe de gaieté, en se gaussant, ce sont leurs expressions, de la crédulité des incrédules. Cette opposition de mots, une trouvaille assez spirituelle pour qu'on ait le droit d'en assaisonner son propos, semble vouloir dire qu'ils sont eux-mêmes des croyants très difficiles. Ils admettent néanmoins sans aucune hésitation tous les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, et bien d'autres encore qui fourmillent dans les légendes du moyen âge. L'un d'eux nous citait une pauvre femme qui, récemment, dans une extase, a vu Jésus-Christ. Il en était ému. On ne saurait en effet concevoir un spectacle plus impressionnant que le visage de la seconde personne de la Trinité. En revanche, il ne manquait pas de railler le psychisme. Il s'émérillonnait, quand il en parlait, avec un sourire qui redressait malignement le coin de ses lèvres. Il ne figure pas, il est vrai, parmi les phénix de laboratoire : certains pourtant de ceux-ci lui ressemblent un peu.

## IV

Ces préventions, nées de l'ignorance dans des têtes bien organisées, acquièrent un surcroît de force par les fraudes des médiums dont on s'autorise pour nier indistinctement tous les phénomènes. Cette manière d'agir n'est pas scientifique.

Qu'est-ce qu'un médium? C'est un individu doué d'un pouvoir mystérieux grâce auquel se produisent des faits supranormaux qu'on attendrait en vain, s'il était absent. Sa faculté n'est pas sous la dépendance de sa volonté ; elle agit on ne sait comment, capricieuse et intermittente, de sorte qu'on n'est jamais sûr en séance d'obtenir quelque chose. Vous arrivez avec les meilleures dispositions, aucun résultat méritant d'être consigné ; la fois suivante, quoique découragé, vous avez d'étonnantes surprises.

Un médium, si remarquable qu'il soit, n'est pas nécessairement un parfait honnête homme. Il peut unir à une puissance réelle un caractère médiocre, la dissimulation devenue inconsciente par l'habitude, surtout quand il est rétribué. Plus avisé, il n'expose-

rait pas sa réputation dans des supercheries où il court le risque d'être tôt ou tard démasqué; mais il ressemble à ces cambrioleurs qui, ayant déjoué les recherches de la justice dans une première aventure, renouvellent leurs exploits avec l'espoir de n'être jamais pris. Ils s'arrangent pour les cas où leur faculté faiblit; ils demandent une obscurité tantôt complète, tantôt mitigée, et, dans l'intervalle, des chants à la faveur desquels ils préparent leurs effets, sans que le bruit de leurs manigances soit perçu, et leur habileté est souvent servie par l'émotion des assistants qui s'attendent à des incidents extraordinaires. Les médiums de profession méritent qu'on se méfie; les autres, ceux dont le pouvoir s'exerce dans des groupes d'amis désireux de s'instruire, offrent beaucoup plus de garanties, quoiqu'il y en ait qui, sans y avoir le moindre intérêt, ont parfois une tendance à tromper, pour jouir de l'étonnement de leurs dupes. Ce jeu, s'il réussit quelquefois, ne manque pas d'être percé à jour, lorsque les séances sont fréquentes. On arrive aisément à pénétrer, dans un cercle très restreint, le caractère des personnes avec lesquelles on opère. Dès que l'une d'elles devient suspecte,

elle échappe difficilement à la surveillance dont elle se sent poursuivie.

Dans la masse des faits signalés par les adeptes du psychisme, il convient de ne prendre en considération que ceux qui ont été contrôlés par des esprits judicieux. S'il y a de la naïveté à exalter immodérément les savants, il y aurait de la bêtise à les rabaisser, car le progrès se fait par eux, lentement peut-être mais sûrement. Sachant combien il est facile d'être trompé par les autres ou par soi-même, ils prennent, dans l'intérêt de la vérité et de leur réputation, toutes sortes de précautions où éclate leur ingéniosité, et on doit leur en être reconnaissant. Il ne faudrait pourtant pas, pour éviter d'être crédule, choir dans l'incrédulité systématique, et c'est le danger auquel s'exposent quelques-uns. Le vulgaire n'a pas le sentiment des nuances, il est tout d'une pièce, il se donne ou se refuse sans réserve, il passe inconsidérément de l'enthousiasme à l'animadversion, dès qu'il est refroidi par des tromperies. Le penseur n'ignore pas que, dans notre monde, le vrai et le faux s'offrent en un mélange où il est malaisé de les distinguer. Son mérite consiste à faire avec prudence ce discernement et,

de ce que Miller ou Bailey ont commis des fraudes, il se gardera de conclure précipitamment qu'il n'y a plus rien de croyable dans les manifestations de la médiumnité. Nous tenons d'un célèbre psychiste qu'Eusapia Palladino a constamment la tentation de frauder. Ils veulent des phénomènes, semble-t-elle dire; s'il n'en vient pas, je tâcherai de leur en servir quand même. Mais des expérimentateurs de haute renommée ne se laissent pas berner facilement. Avertis, ils redoublent de précaution, et, dans ces conditions, il est permis de leur accorder sa confiance, à moins qu'il ne soit plus intelligent, malgré l'abondance des preuves, de rester indéfiniment dans le doute. C'est cette dernière attitude qu'a prise notamment un grand professeur du Collège de France de qui nous avons recueilli, à propos d'Eusapia, cette déclaration : « Nous avons vu, mais nous ne pouvons pas affirmer. »

Ces médiums nuisent beaucoup, sans pouvoir toutefois lui fermer l'avenir, à une science pleine de promesses. Notons, pour être équitables, que les plus vives attaques contre leurs supercheries sont souvent parties de psychistes très convaincus qui n'ont pas hé-

sité, quoi qu'il leur en coûtât, à braver les moqueries de leurs adversaires, pour ne laisser planer aucun soupçon sur leur sincérité. Ils y ont sans doute peu de mérite, car la vérité se fait jour tôt ou tard, et plus on aurait mis de soin à la cacher, plus grande serait ensuite la confusion des mystifiés. Il est donc plus habile, en même temps que plus honnête, lorsqu'on a été trompé, d'en convenir délibérément. Pourquoi ne pas reconnaître aussi que ceux qui ont été déjà témoins de phénomènes supra-normaux ont quelquefois une tendance à s'en faire accroire plus facilement que ceux qui, n'en ayant jamais vu, ont le parti pris de n'en point constater ?

Quelle supériorité ceux-ci ont-ils sur ceux-là, si ce n'est de triompher sur un cas particulier, en s'aveuglant sur l'ensemble? En effet ces fraudes, que prouvent-elles contre le psychisme ? Vous avez peut-être dans votre cave, sans vous en douter, du vin de Champagne fabriqué à Cette ; est-ce une raison pour qu'il n'y en ait pas à Reims de très authentique ?

## V

L'hostilité des savants n'empêchera pas la vérité de faire son chemin.

Il y a cinquante ans environ, lorsque cette science, que certains appellent « la science de demain », était à ses débuts, les railleurs avaient beau jeu. Avec quelle pitié, quand ils voulaient bien abaisser un regard sur lui, ne parlaient-ils pas d'un pauvre hère sans position ! Maintenant ses affaires sont en voie de prospérité ; il a désormais pignon sur rue, il est reçu dans les meilleures sociétés; on le cite dans les journaux ; on lui consacre de gros volumes dont quelques-uns arrivent à un nombre respectable d'éditions et les adversaires voient dans ce succès un des signes fâcheux de notre temps, la renaissance de la magie.

Le public commence donc à s'intéresser à ces questions. A quel chiffre peut-on évaluer le nombre des psychistes dans toutes les parties du monde? Ceux qui parlent de plusieurs millions d'adhérents, vingt-cinq ou trente, n'ont aucune donnée précise, puisqu'il n'a pas été fait de recensement, et d'ailleurs, le vou-

lût-on, quels moyens aurait-on de se renseigner ? Bien des gens ont, en ces matières, des convictions qui, si on les invitait à se classer, refuseraient de répondre. Impossible d'établir, même approximativement, une statistique. Il est cependant légitime de supposer, par les périodiques et les livres publiés en diverses langues, qu'il existe, pour les acheter, une clientèle importante.

Néanmoins la valeur d'une idée ne se mesure pas à la quantité de ses partisans. Que d'erreurs ont fourni une magnifique carrière pour tomber, après des siècles de vogue, dans le discrédit ! On a, pour prédire avec certitude la victoire du psychisme, une autre preuve qu'un peu de succès en ce moment. Il se produit des faits merveilleux, cela est évident pour tous ceux qui se sont livrés à des expériences avec la patience nécessaire ; or ces faits dérivent de lois naturelles, de forces inconnues qui entrent rarement, on ne sait pourquoi, en activité ; mais, si elles ont agi en certaines circonstances, il est infiniment probable qu'elles agiront encore et assez souvent pour que les savants, de mieux en mieux renseignés, finissent par être convaincus de leur réalité ; donc, inévitablement, un jour viendra

où le psychisme prendra rang, comme l'hypnotisme, dans la science, après avoir éprouvé le sort de toutes les nouveautés. La logique de ce raisonnement nous semble irréfutable, parce que les faits sont toujours vainqueurs dans la bataille des idées. Les sentences des Académies ne peuvent rien contre eux, pas plus que les anathèmes des conciles.

Ces phénomènes sont diversement interprétés. A quelles conséquences mèneront-ils? Sera-ce à une nouvelle conception de la matière? Sera-ce à une démonstration expérimentale de la survie? Quoi qu'il advienne, nous sommes à l'orée d'une région où quelques explorateurs ont déjà fait de splendides découvertes. Bientôt le courant de l'opinion y conduira une multitude de gens que la crainte des railleurs eût retenus en d'autres temps. Il se formera alors des groupes d'études de plus en plus nombreux dans lesquels se révéleront des médiums dont les facultés restent sans emploi; les phénomènes se multiplieront et, dès ce moment, la cause sera gagnée.

# CHAPITRE III

## LES GROUPES D'ÉTUDES

### I

Impressionné par la renommée du psychisme, vous désirez vous instruire des faits et des motifs d'y croire. C'est facile ; il suffit, pour y parvenir, de le vouloir sérieusement. Procurez-vous des ouvrages traitant de cette matière. Après vous être engagé dans cette région, vous aurez le désir de vous y enfoncer davantage, tant vous serez intéressé.

Mais l'instruction par les livres ne vaut pas toujours celle qui vient de l'expérience. Connaît-on bien un pays, parce qu'on a lu une relation de voyage, fût-elle des plus pittoresques ? Il faut y avoir séjourné, et encore avec des goûts d'observateur et des renseigne-

ments d'érudit, car il y a des gens qui passent devant les plus beaux spectacles de l'art ou de la nature sans les distinguer ou n'en apercevant que des détails insignifiants. Le seul moyen d'apprécier convenablement le psychisme est de le pratiquer. S'il s'agissait de faits normaux, il serait possible de vous en donner approximativement une idée par des comparaisons ; pour ces choses si extraordinaires, rien ne remplace la vue. Il vous reste même dans l'esprit, lorsqu'on en a été témoin, une sorte de trouble, comme si l'imagination avait quelque peine à les retenir. Bien plus, en lisant des récits de phénomènes similaires, on est, quoiqu'on les ait déjà constatés, légèrement hésitant, et on comprend que tant de gens, sans être hostiles, suspendent leur jugement.

Expérimentez donc. Nul besoin d'organiser un laboratoire, avec des appareils compliqués, comme pour les études de physique. Ayez, pour commencer, un simple guéridon. On prend ce meuble de préférence à cause de sa commodité. On s'assied, on pose les mains sur le plateau, on attend qu'il se meuve. Plus tard, si vous êtes encouragé par des succès, vous installerez un cabinet pour les matéria-

lisations, une tringle supportant des rideaux dans un angle de la pièce où vous opérez. Vous imaginerez un moyen quelconque de régler la lumière pour les cas où il faudrait l'obscurité complète ou une faible clarté.

## II

Le difficile sera de constituer un groupe, environ sept ou huit personnes des deux sexes bien assorties par la conformité des goûts, susceptibles par conséquent de faire durer longtemps les expériences, sans avoir à craindre que des incompatibilités de caractère ou des préjugés de rang viennent à la traverse.

Il ne suffira pas qu'elles éprouvent du plaisir à se réunir ; elles devront être sérieuses, car, si elles n'avaient que le désir de se distraire, elles seraient promptement découragées. Les phénomènes n'arrivent pas nécessairement à la suite d'opérations qui les préparent. Nous marchons à tâtons dans l'inconnu, jamais sûrs, si bien disposés qu'on soit, de rien obtenir. Quand on sait qu'après avoir peiné dans un sens, on a des chances

d'aboutir, cet espoir adoucit les aspérités du chemin ; quand on s'en va à l'aventure, il est sage de s'attendre à toutes sortes de déceptions, pour n'être pas trop tenté de s'arrêter. Certains voudraient, dès le premier jour, avoir des faits remarquables, comme si la nature, afin de les amuser, devait se mettre obligeamment à leur disposition. L'ambition d'aller très vite en besogne leur fait abandonner bientôt la partie. Seuls, les persévérants doués d'une patience inlassable arrivent au succès. On ne parvient quelquefois à des résultats d'une réelle importance qu'après une série de séances de nulle valeur.

Il n'est pas nécessaire, pour réussir, de commencer par croire ; l'essentiel est de procéder avec la gravité d'un chercheur de vérité qui veut n'être dupe ni d'une foi aveugle ni d'un excès de méfiance. Il serait regrettable qu'il y eût dans votre groupe des railleurs prenant avec affectation une pose de sceptiques, pour n'être pas assimilés aux naïfs dont on se moque. Laissez les importants se pavaner sur le piédestal de leur suffisance et recherchez les modestes qui désirent apprendre toujours, parce qu'ils n'ont pas la prétention de tout savoir. Quant aux mystificateurs qui, pour

jouir de vos étonnements, provoqueraient par des trucs les manifestations, bannissez-les impitoyablement ou, s'ils ont un réel pouvoir, surveillez-les sans cesse.

Souhaitez pour vos collaborateurs, comme pour vous-même, l'indépendance du caractère. Vous serez tellement impressionné parfois que vous ne pourrez guère vous empêcher de parler de vos expériences. Vous aurez alors besoin de vous armer d'indifférence contre le qu'en dira-t-on. Le mieux serait peut-être de garder le silence ; cependant, fussiez-vous tous d'une discrétion absolue, vous n'éviterez pas, dans une petite localité où chacun vit sous la critique du voisin, qu'on soit informé de vos réunions, et, plus vous y apporterez de mystère, plus la curiosité sera en éveil. On jasera dans votre entourage. Les uns vous prendront pour un sorcier ; d'autres vous regarderont avec pitié, persuadés que vous avez une araignée dans le plafond.

Des dévotes, pieusement irritées contre un suppôt de Satan, aspergeront d'eau bénite le seuil de votre demeure. Quel malheur que M. X. sourie en entendant prononcer votre nom ou que Mme Y., avec des lèvres pincées, vous déchiquète dans des caquetages de sa-

lon ! Si vous ne vous sentez pas assez d'héroïsme pour supporter cette infortune, laissez les ingénus poussés par la vocation du martyre affronter la gueule du monstre. Si, au contraire, réfléchissant que le meilleur moyen de parer à certains inconvénients est de ne pas leur prêter trop d'attention, vous vous moquez des moqueurs, vous y gagnerez d'augmenter avec beaucoup d'agrément votre savoir.

Supposons que vous entrez dans un groupe, résolu d'y rester, quoi qu'il advienne, vous en serez le plus possible un membre assidu, une ou deux fois par semaine, pas davantage. On aurait une tendance, surtout au début, à multiplier les séances, parce qu'on est toujours dans l'attente de quelque surprise. Il importe d'éviter la fatigue qui devient un empêchement.

Il faudra consentir à ce que les opérations soient dirigées par un président chargé de maintenir l'ordre, d'arrêter les conversations prêtes à surgir, et, en particulier dans les expériences de la table parlante, de poser les questions qui lui viennent ou qui lui sont suggérées par des assistants. Sa tâche est plus malaisée qu'il ne semble. Elle exige du tact, de la fermeté, une sorte d'autorité, car on

peut avoir affaire avec des gens qui ne se plient pas volontiers à une discipline ou que travaille la démangeaison de parler, sans songer au trouble occasionné par leurs saillies. Il s'agit de ramener à la règle ces turbulents, avec des ménagements gradués selon les caractères, pour ne pas provoquer des froissements qui détruiraient une harmonie très utile. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est, lorsque la table entre en conversation, de susciter, par des questions bien appropriées, des réponses intéressantes. La table ne parle pas plus que votre porte-plume n'écrit. Une personnalité — laquelle? là est le problème — s'exprime par elle, et, de même que dans vos propos vous êtes plus ou moins en train, selon que les circonstances ou vos interlocuteurs excitent votre esprit ou l'alourdissent, les discours de la table se ressentent des aptitudes du président. Comme il y a souvent de l'imprévu, le questionneur est facilement interloqué ; il est exposé à tourner dans un même cercle d'idées vagues, quand il ne tombe pas dans des puérilités ; l'à-propos, la suite, la subtilité seraient nécessaires pour arriver à constituer un ensemble cohérent et instructif.

Il est bon de noter les moindres incidents, car tel détail de nulle valeur en apparence peut, dans ses rapports avec d'autres, avoir du prix, puisque tout a sa raison d'être. Un secrétaire est donc indispensable. Qu'il soit attentif, minutieux et clair. Plus tard, quand on étudie ces procès-verbaux qui, pris isolément, seraient de peu d'importance et qui, en masse, forment quelquefois un trésor, comme feraient des sous accumulés, on est étonné des réflexions qu'ils suggèrent.

Voilà votre groupe formé, semblable à un organisme dont toutes les parties sont disposées en vue d'un bon fonctionnement. Que va-t-il en sortir? Le résultat dépend de la puissance du médium.

## III

En aurons-nous un? C'est la question capitale. Nous le saurons bientôt, peut-être dès la première séance, car il est rare que, dans un groupe de sept à huit personnes, il ne s'en trouve pas une au moins qui possède la faculté médianimique.

Aucun signe sur son corps ne le distingue;

à l'œuvre seulement on le connaît. On voit assez promptement, dans les expériences de la table, de quel côté se dégage la force, et on constate alors, contrairement à certains préjugés, que, parmi les médiums, s'il y en a dont les nerfs sont excités, beaucoup les ont très calmes. Il existe chez eux divers tempéraments, comme parmi les détracteurs du psychisme qu'il serait étrange de se représenter tous physiquement sans défauts. S'ils souffrent d'une indisposition quelconque, leur faculté disparaît pour revenir avec la santé. Pourquoi ? Mystère ! Parviendra-t-on jamais, par une étude plus approfondie de la physiologie, à la discerner de prime abord ou à préparer les conditions qui en déterminent l'épanouissement ? Les plus ignorants parlent ordinairement comme s'ils étaient les mieux renseignés. Quelle manie de se prononcer avec décision sur des sujets dont on ne connaît pas le premier mot ! Si encore on consentait, le cas échéant, à se laisser instruire par les gens compétents ! Vous avez beau réfuter par des arguments décisifs les erreurs de ces obstinés, ils y reviennent avec entêtement, parce qu'il leur serait pénible d'abandonner une opinion dont leur amour-propre s'accommode.

On est souvent étonné de voir apparaître la médiumnité chez des personnes auxquelles on n'aurait pas du tout songé. Elle est susceptible de se développer. Tel médium, à ses débuts, attendait longtemps que la table se mît en mouvement, à qui il suffit, quand il est bien disposé, de placer ses mains sur elle pour que la conversation commence aussitôt. On ne se doute pas, sans avoir étudié la question, de la variété des phénomènes. Il serait nécessaire, pour les voir tous, de recourir à des médiums diversement doués, car il y en a peu qui soient capables de fournir la série complète. Il existe, en médiumnité comme en littérature, une sorte de hiérarchie.

Prenons les écrivains. Que de différence parmi eux ! Au plus bas degré de l'échelle, nous voyons des barbouilleurs de papier qu'on laisse dès les premières pages, parce qu'on n'a pas le goût, si ce n'est par esprit de pénitence, de séjourner dans un désert de sable, quand on peut à proximité dresser sa tente dans une oasis. Tout au haut brillent les génies, les uns portant au front l'auréole d'un seul chef-d'œuvre, d'autres plus féconds ayant conquis l'immortalité dans divers genres de prose et de poésie. Et, sur les degrés qui

vont de la base au sommet, quelle variété de talents, ceux-ci approchant presque des grands maîtres, ceux-là voisins des écrivassiers avec des lueurs de pensée et de style! Mêmes inégalités dans les rangs des médiums. Il y en a dont la force est si restreinte qu'elle se limite aux mouvements de la table parlante. D'autres ont plusieurs aptitudes, l'écriture automatique, l'écriture directe, les raps, les attouchements, la lévitation. Avec d'autres, on obtient des moulages, des apports, des incorporations, des matérialisations. Les noms de Home, Florence Cook, d'Espérance, Eusapia Palladino, Piper, étincellent comme des étoiles de première grandeur dans les fastes du psychisme.

## IV

Vous serez probablement obligé de vous contenter de moins; vous en verrez assez pour vous convaincre que tout est possible dans les récits les plus fantastiques des savants adonnés à ces études.

Nous connaissons un homme qui, parti de la négation, est arrivé à la croyance, ayant, à

défaut d'autre mérite, une sincérité dont nous pouvons nous porter garant. A l'époque déjà lointaine où il était complètement ignorant en cette matière, il parlait du psychisme avec dédain, prétendant qu'il ne valait même pas la peine de se déplacer tant soit peu pour s'assurer s'il y avait quelque chose de vrai. Il exprimait alors, dans des conversations et dans des articles, des jugements dont il regrette aujourd'hui la légèreté et l'injustice. Plus tard, impressionné par la lecture de certains ouvrages, celui de William Crookes notamment, *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, il ne se sentit pas le droit de traiter avec tant de hauteur une croyance dans laquelle des savants de premier ordre engageaient leur réputation. Il resta dans une réserve pleine de respect jusqu'au moment où, vaincu par l'évidence, il n'hésita plus à se prononcer. « Quand je n'avais encore rien lu ni vu, dit-il, je niais péremptoirement. Maintenant j'ai vu des choses extraordinaires que je déclarais fausses, parce que je les croyais impossibles. Je suis donc obligé de revenir sur ma première opinion. Mais je ne saurais, sans être aussi léger qu'autrefois, prétendre, avec les moyens dont je dispose, avoir appro-

fondi tous les secrets de la nature, et puisque des hommes, non moins recommandables par le caractère que par le savoir, me certifient des choses encore plus extraordinaires, je leur accorde ma confiance, bien que, pour affirmer avec force, je voulusse les voir de mes propres yeux. » Ce raisonnement vous paraît-il dénué de sens? Nous en assumons volontiers la responsabilité, sans aucun mérite d'ailleurs, puisqu'il y a désormais peu de courage à s'avouer psychiste.

On voudra bien nous permettre, puisque nous apportons une contribution, très modeste assurément, de dire dans quelles conditions nous avons, pendant plusieurs années, poursuivi méthodiquement nos expériences avec de médiocres ressources.

Si la valeur d'un témoignage dépendait exclusivement de l'intelligence du témoin, nous n'aurions pas le mauvais goût de recommander le nôtre. L'honnêteté ayant aussi son prix, il y a des cas où l'on peut, sans ridicule, se flatter de l'avoir respectée. On s'expose tout au plus à paraître naïf, ce qui est moins inquiétant que de passer pour trop habile.

Notre groupe se constitua à l'occasion d'un deuil. Tous les membres étaient des gens pro-

fondément sérieux, un peu initiés déjà par des lectures, désireux de s'éclairer par des faits, si sincères que la moindre supercherie eût rompu le lien par lequel ils se sentaient unis, et, comme le problème de la survie se posait, on eût cru se rendre coupable d'une profanation en apportant de la frivolité dans ces séances où des parents venaient avec leur affliction. Ils différaient d'ailleurs sur l'interprétation des phénomènes. Les uns, rebelles au spiritisme, s'en tenaient à l'hypothèse du subconscient, tandis que les autres, avec trop de précipitation peut-être, admettaient l'intervention des invisibles ; mais, quelles que fussent leurs préférences, ils s'accordaient sur les faits dont la plupart se manifestaient en pleine lumière et quelques-uns dans une obscurité ou complète ou légèrement atténuée, suivant les indications de la table. Pour ceux-ci la confiance réciproque ne permettait aucun doute ; pour ceux-là, il n'y avait qu'à ouvrir les yeux.

Ce groupe offrait donc, au point de vue moral, des garanties. Quand il s'agit de la recherche de la vérité, la bonne volonté ne suffit pas. On peut, avec les meilleures intentions, être dupe de soi-même et, d'ailleurs,

fût-on certain pour son propre compte, l'affirmation de l'honnête homme ne vaut pas, dans certaines circonstances, pour le public souvent trompé et justement méfiant, la constatation par le moyen d'instruments. Nos expériences n'étaient pas accompagnées de l'appareil scientifique ; néanmoins nous procédions avec des précautions et quelquefois, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage, les phénomènes se produisaient avec des particularités qui en établissaient l'authenticité. Et puis, dans la plupart des cas, comment aurions-nous pu les enregistrer autrement que nous ne l'avons fait? Ils arrivaient tout à fait inopinément, tombant sous le contrôle de nos sens avec une fréquence telle que la croyance était irrésistible.

Quoique nos expériences prissent uniformément la tournure de relations — réelles ou fictives, peu importe pour le moment — avec des êtres de l'au-delà, ce merveilleux, après nous avoir d'abord effarés, se rangeait, avec plus d'intérêt sans doute à cause de sa rareté, parmi tant d'autres choses non moins mystérieuses dont on ne s'étonne pas, parce qu'elles s'offrent constamment à notre vue. N'est-il pas stupéfiant, quand on y réfléchit, qu'un

peu de matière, après une gestation de neuf mois, pendant laquelle sa forme se précise à travers diverses phases, devienne un nourrisson qui, inférieur à certains animaux, sera plus tard un homme de génie se mesurant avec le problème de l'âme et de l'univers? C'est l'infirmité de notre intelligence qui fait le petit nombre de nos étonnements. Introduisez un chimpanzé dans le Salon carré du Louvre, tous ces chefs-d'œuvre devant lesquels s'extasie un connaisseur seront pour lui comme s'ils n'existaient pas. Une carotte laissée par mégarde sur le parquet l'intéressera bien autrement. Nous sommes de même entourés d'une multitude de réalités dont nous ne soupçonnons pas l'existence, parce que nos facultés sont misérablement bornées. Avec un sens de plus, les phénomènes psychiques, par lesquels nous sommes émerveillés, nous laisseraient indifférents.

Nous nous trouvons par eux sur la limite d'un monde nouveau qu'il n'est plus permis de négliger. De nombreux ouvriers sont à l'œuvre. Les uns, grands architectes, disposant de beaux matériaux, édifient des palais; d'autres, simples maçons avec de petites ressources, construisent des maisonnettes. La

nôtre n'est guère qu'une cabane ; on peut tout de même y faire une halte de quelques instants pour examiner une modeste collection de phénomènes dont plusieurs portent avec eux un enseignement qui mérite d'être recueilli.

Comme il serait fastidieux de transcrire nos procès-verbaux, quatre cents environ, nous nous bornons à classer les résultats que nous avons obtenus, pour en tirer ensuite des conclusions.

## CHAPITRE IV

### EXPÉRIENCES

#### I

Dans l'ensemble de nos expériences, les manifestations de la table parlante occupent la plus grande place. Une table qui parle, cela paraît tellement extravagant que la plupart des gens craindraient, en s'y arrêtant un instant, de prêter au ridicule. Le fait est pourtant aussi certain que l'existence de ce livre.

Nous recevions récemment la visite d'un monsieur qui, la veille encore, faisait des gorges chaudes de tout ce merveilleux dont il attribuait la production à des trucs. Le hasard fit qu'il se trouva dans un groupe de gens qui, un peu en riant pour ne pas avoir

l'air de donner dans un panneau, se livraient à l'expérience de la table. Et celle-ci parla bel et bien. Il était tout ahuri; il n'en revenait pas; je distinguai même dans son regard un léger effarement, comme il arrive quand on parle d'une chose qui vous a extrêmement surpris. C'est un intellectuel. Il me demanda une liste d'ouvrages, car il voulait connaître sur cette matière l'opinion d'auteurs en renom. Cet incident, je le dis ingénument, n'était pas pour me déplaire, puisque, dans le temps, j'avais été pris par lui en pitié. On a le droit de n'être pas insensible au plaisir de remonter dans l'estime d'un honnête homme sain d'esprit.

La table se comporte comme si des personnes agissaient en elle et, invariablement, dans nos séances, les personnes ont pris le nom de défunts qui étaient censés entrer en communication avec nous, soit pour nous renseigner sur la vie d'outre-tombe, soit pour nous fournir la preuve en quelque sorte palpable de leur présence. Elles nous disaient dans quel ordre nous devions procéder et parfois elles nous annonçaient des phénomènes, raps, lévitation, écriture directe, attouchements, au moment où ils allaient se pro-

duire, alors qu'aucun symptôme ne les faisait pressentir. C'était comme un drame minuscule à un ou plusieurs acteurs invisibles qui se déroulait, tantôt avec aisance, tantôt difficilement, sans qu'il nous fût possible de découvrir la cause de ces irrégularités, puisque, dans maintes circonstances, nous n'obtenions rien d'intéressant, quoique nous fussions dans les meilleures dispositions, tandis que, d'autres fois, découragés par une série d'insuccès, nous avions les résultats les plus inattendus. Dans notre première séance, le 22 janvier 1905, nous n'eûmes que trois mots : *Espère esprit demain*. Le lendemain, nous en eûmes seize. C'était peu en comparaison des communications qui, plus tard, durèrent des heures sans discontinuer.

Des sceptiques prétendront que ces réponses provenaient d'un mystificateur habile à mouvoir le guéridon par une pression des mains. Cette opération est possible, pourvu qu'on soit seul. Si trois ou quatre personnes sont à la même table, pesant sur le côté opposé, vous serez obligé, pour faire contre-poids, d'exercer une pression beaucoup plus forte qui, passant peut-être inaperçue dans une

première supercherie, ne manquera pas d'être remarquée dans une longue suite d'expériences. Comment expliquer d'ailleurs, par cette hypothèse de la fraude, les cas où la table, par la simple apposition des doigts du médium, développe une puissance de résistance telle qu'une personne vigoureuse, en s'appuyant sur elle avec énergie, parvient à peine à l'immobiliser? Il faut alors se rendre à l'évidence, à moins qu'on ne préfère douter du témoignage de ses sens, ce qui est quelquefois rationnel, mais non toujours raisonnable.

## II

Les frappements étaient accompagnés, de temps en temps, de raps, d'abord dans l'obscurité et, pour la première fois, le 3 décembre 1905, dans une vive lumière, exprimant, eux aussi, des idées. On sentait nettement, par les circonstances qui les encadraient, que des personnalités se servaient d'eux pour communiquer avec nous.

On eût dit que celles-ci voulaient, à certains moments, par la bizarrerie de leurs procédés, fixer davantage notre attention.

Des phrases, des mots ou des lettres nous étaient donnés en partie par des raps et le reste par des coups. Une fois, le 10 décembre, nous posâmes une question sur M. Maxwell qui préfère au mot « personnalité » le mot « personnification » par lequel, avec une prudence de savant, il réserve son jugement sur l'explication des phénomènes, ne prenant parti ni pour ni contre le spiritisme. La table répondit par des raps : *Il est plus con...*, puis par des coups : *vaincu qu'il ne veut en convenir*.

Ordinairement les raps ne se produisaient que lorsque les mains des médiums étaient posées sur la table, comme le 19 mai 1906 où ils nous annoncèrent l'écriture directe que nous obtînmes quelques instants après. Quelquefois cependant le contact des mains n'était pas indispensable. C'est ainsi, par exemple, que le 7 janvier 1906, pendant que le président lisait le procès-verbal, un rap parti de la table souligna, avec une vigueur où éclatait une intention, les mots « impression pénible » qui visaient certains incidents de la précédente séance.

Ce même soir, après que nous eûmes obtenu l'écriture directe et plusieurs lévitations, la

table, pivotant sur ses pieds, se dirigea, comme toujours sous les mains des médiums, vers une armoire à glace d'où partirent trois raps. Le président se met à réciter l'alphabet et des raps, retentissant dans l'intérieur de ce meuble que personne ne touche, désignent les lettres des mots : *Ne vous découragez pas*. Ensuite, par le même procédé, des raps venus, cette fois, des paravents qui forment le cabinet noir disent : *Merci d'avoir confiance*. Le 18 février, la séance fut encore plus impressionnante. Les médiums étaient, depuis quelques instants, dans le cabinet, lorsque les paravents se déplacent avec une telle vivacité qu'on éclaire pour voir s'il n'y a pas un désordre à réparer. On éteint de nouveau. Les médiums sentent comme un frôlement de toiles d'araignée sur leur visage. Des coups retentissent dans le mur. Le président demande si des phénomènes se préparent. Il récite l'alphabet et des raps donnent les mots : *Foi pacience* (sic). Ce n'est pas la première fois que l'orthographe est maltraitée pour économiser du temps ou de la peine, le *c* étant plus vite atteint que le *t*. Le fauteuil sur lequel est assis l'un des médiums, violemment tiré en arrière, fait un trou dans le

paravent qui remue comme s'il allait tomber. Le même médium sent nettement les doigts d'une main qui appuie sur son dos, le pousse en avant et l'oblige à rester courbé. Les rideaux s'écartent, en se projetant, de manière à laisser entrevoir vaguement les médiums. L'un des rideaux enveloppe X., pendant que Y. reste à découvert. Sur la demande du président, ils reprennent leur position normale. Alors ils se gonflent, avec un mouvement régulier et continu. Tout à coup, des raps partent du sol, au bas du paravent, du côté de X., très vigoureux avec beaucoup de précipitation. On se hâte d'épeler et on a ces mots : *Épingle apportée.* — A quel endroit? — *Rideau.* On éclaire et, toujours du côté de X., on trouve une épingle à cheveux piquée au rideau. Puis la table dit par coups : *La séance a assez duré.* Voilà donc des raps qui, dans la nuit légèrement atténuée par le feu de la cheminée, nous signalent un phénomène dont aucun des six assistants ne pouvait avoir la moindre connaissance. Pour expliquer cet ensemble de faits par la supercherie, il faudrait supposer que les médiums, deux personnes animées de l'esprit le plus sérieux, s'étaient entendus pour nous trom-

per, et dans quel but? Uniquement pour jouir, en prenant des airs de stupéfaction, de la crédulité des autres membres du groupe, et cela non seulement dans cette circonstance, mais pendant quatre-vingt-treize séances, car nous étions déjà parvenus à ce nombre. La connaissance que nous avions de nos dispositions réciproques ne nous permettait pas d'avoir le moindre soupçon sur l'authenticité des phénomènes. Quelle habileté dans la dissimulation n'eût-il pas fallu supposer chez les fraudeurs! Si l'on n'était pas obligé de compter avec les exigences d'ailleurs très légitimes de la critique, nous nous reprocherions d'être entré dans ces considérations. On peut quelquefois discuter sur l'honorabilité des gens, sans la mettre en doute.

La crainte d'être fastidieux nous empêche de signaler d'autres raps. Nous nous bornons à mentionner encore la séance du 8 avril 1906 dans laquelle les rideaux du cabinet se gonflèrent d'une manière plus visible. On les eût dit poussés par un courant d'air, quoique le cabinet fût adossé à l'encoignure d'un mur où il n'y avait ni porte ni fenêtre. M. N. les distinguait nettement de profil et Mme B., placée en face, les voyait se projeter de façon à

cacher par moments une lueur venant d'une fente du contrevent. Pendant ce travail dû à une force mystérieuse, on entendait dans le paravent des raps accompagnés d'une sorte de roulement. Enfin, des raps toujours partis du paravent dirent : *Assez*, malgré l'intérêt qui nous faisait vivement souhaiter une prolongation de cette séance très courte, comme si la personnalité, ou la personnification, épuisée par ces efforts ou appelée ailleurs, avait hâte de finir.

## III

Le phénomène de la lévitation se mêlait à celui des raps. Nous l'obtînmes pour la première fois, le 23 novembre 1905, au bout de onze mois. On éprouve une impression singulière. La table s'enlève sous vos mains poussée par en bas, et, chose plus étonnante, le 2 janvier 1906, elle nous annonça par des coups qu'elle allait se soulever, ce dont nous n'avions pas la moindre idée.

On sentait que la personne invisible qui agissait en elle se livrait, avec plus ou moins de succès, à un travail nécessitant ensuite du

repos. Le 30 novembre 1905, nous eûmes plusieurs lévitations qui s'effectuèrent assez péniblement. La table, à bout de forces, dit : *Je crois aboir* (sic) *fait, ce soir, tout ce que je pouvais.* Le 11 mars 1906, elle avait sauté, à plusieurs reprises, comme une grenouille, les quatre pieds quittant en même temps le sol. Après cette opération, qui s'était produite le 2 janvier de la même année et qui ne se renouvela plus, elle dit : *Je n'en puis plus.* Cela ne l'empêcha pas de se balancer, comme quelqu'un qui prend son élan, et d'aller, dans un suprême effort, se poser sur le paravent, toujours légèrement touchée par les médiums. Dans l'intervalle, Mme B. éprouvait, tout le long du bras droit, l'attouchement d'une main. Puis on se remet à la table qui dit : *Chers amis, vous êtes satisfaits ?* — Certainement, répond le président. — *Mais c'est assez pour les médiums ; cessez immédiatement.*

Ces lévitations, qui se reproduisaient jusqu'à sept, huit fois dans une même séance, avaient lieu dans l'obscurité réclamée par la table, sans doute parce que la lumière, pour des raisons encore inconnues, contrarie certains phénomènes, du moins lorsque les médiums

ont trop peu de puissance. Le 10 décembre 1905, la chambre étant éclairée par des reflets de lune, la table exigea qu'on fermât les contrevents. Cependant, le 26 novembre, peut-être parce que les conditions étaient meilleures, nous avions eu des lévitations, malgré une faible lumière venue de la rue par l'électricité. Ce même soir, et le 3 décembre, M. N., craquant une allumette, put voir en l'air la table qui, aussitôt, s'abattit brusquement sur le sol.

La table était soulevée, tantôt verticalement, tantôt de biais, quelquefois sur un trajet un peu long, à travers les meubles, sans en heurter aucun, dans l'obscurité la plus profonde, comme transportée par quelqu'un voyant très bien.

Le phénomène de la lévitation devient encore plus surprenant, quand personne ne touche la table. Le 18 mars 1906, elle remua légèrement plusieurs fois, pendant que le président lisait le procès-verbal de la précédente séance. Il en fut de même, les 15 et 19 mai. Dans cette dernière circonstance, immédiatement après la lecture, la table exécuta, sur demande, en pleine lumière, deux autres mouvements sans contact. On en de-

manda un troisième; il fut répondu *non* par deux raps dans la table, toujours sans contact.

Ces mouvements n'étaient que de très légères ébauches. C'est le 15 avril 1906 que nous vîmes le phénomène s'épanouir en quelque sorte dans toute sa splendeur. Déjà, pendant la lecture du procès-verbal, la table préludait par de petits mouvements. Dès que les médiums ont posé les mains sur elle, il est dit par coups : *Entrez au cabinet.* On éteint l'électricité, mais on laisse allumée la lanterne dont la lumière, fortement atténuée par un voile rouge, permet néanmoins de distinguer tous les objets. M. N., placé de manière à voir de profil le rideau, constate une série de gonflements variant d'intensité qu'on dirait produits par un courant d'air. M. B. appuie sa main contre le rideau et sent une résistance. Puis le rideau se projette et retombe à sa position normale. L'un des médiums éprouve l'impression d'un attouchement sur son bras gauche accompagné d'un fourmillement. On entend des raps. Le président demande, sur la proposition de M. N., si la table, placée près du rideau, pourrait se mouvoir sans qu'on la touche. Il est répondu

*oui* par un rap. Quatre membres du groupe sont à près d'un mètre de la table, pendant que les deux médiums occupent leur place dans le cabinet. La table se penche en avant de 30 centimètres environ, ensuite de 10. On lui dit de s'élever. Elle frappe des coups, en s'agitant des quatre pieds. On lui pose des questions, elle s'agite encore, attirée vers le cabinet, comme si elle essayait ses forces. Elle se jette contre M. B. Puis elle pivote sur elle-même, elle ne repose que sur un pied, elle reste un moment dans cette position. On demande s'il y a trop de lumière. Elle répond *oui* par un coup. On atténue par un second voile la clarté de la lanterne, mais on voit encore assez distinctement. La table se penche alors sur deux pieds. Le rideau se gonfle et déborde sur elle. Enfin, après quelques efforts, elle s'élève, dans la direction du cabinet, à une hauteur de 20 à 30 centimètres. Elle fait un second saut, un troisième. Dans une quatrième lévitation, elle va à 50 centimètres au moins du sol, très verticalement, avec brusquerie. Après quoi, elle reste immobile et des raps partis du paravent disent : *C'est assez*. — Les médiums doivent-ils sortir ? — *Oui* par un rap. — Nous vou-

drions continuer. — *Non* par deux raps très forts. On éclaire. On met les mains sur la table. Elle frappe des coups : *Jevous ai dit assez.* — Que faire alors? — *Cesser.* On devine, par le ton péremptoire des réponses et la nature des coups, la présence de Jean, une personnalité dont nous aurons à parler.

## IV

Nous avons hâte d'arriver à celui de nos phénomènes, l'écriture directe, qui nous impressionna le plus; mais auparavant nous devons mentionner celui de l'écriture automatique, quoiqu'il n'ait offert à peu près rien de supranormal.

Cette écriture avait surtout ceci de curieux que, toujours réclamée par la table, elle se mêlait intimement aux autres phénomènes. Dès qu'elle avait été prescrite, le médium, prenant un crayon, se mettait à écrire sans réfléchir, sans la moindre rature, avec une hâte qui ne lui permettait pas de bien former les lettres, de sorte qu'il était assez malaisé de lire les messages. On eût dit, à voir le mouvement de sa main et la tension des traits

de son visage, qu'une force indépendante de sa volonté l'emportait dans un courant où l'expression avait extrêmement de peine à suivre l'idée.

Ce n'est pas que le contenu des messages fût de nature, malgré la rapidité de la rédaction, à nous étonner. C'était clair, correct, vif, suivi, mais sans dépasser la mentalité d'un intellectuel ayant fait quelques lectures en occultisme. On pouvait en chercher la cause dans le subconscient qui, grâce à l'état d'entraînement, avait des facilités d'émerger. Cependant l'écriture automatique, dans quelques circonstances, nous annonça les phénomènes très extraordinaires qui devaient se produire au cours de la séance. Cette prédiction de faits supranormaux, sans être provoquée par le moindre indice, était elle-même un fait supranormal. Nous en trouvons la preuve dans un de nos procès-verbaux, celui du 7 décembre 1905, que nous reproduisons en partie.

« Dès que les mains sont posées sur la table, celle-ci se meut. Elle donne, par coups frappés, le nom de *Jean*, et dit de préparer des feuilles pour l'écriture directe. On éteint, comme d'habitude. Des raps se font entendre

dans la table; on épelle et on a cette phrase : *Henry n'y est pas*. — Jean, êtes-vous là? — *Oui* par un rap; *courage* par coups. Les médiums sentent sur leurs mains un courant d'air froid. Puis la table dit par raps : *Écrivez*.

« On allume. Le médium écrit : « Je ne puis vous donner aucun phénomène physique, si vous n'acceptez pas l'obscurité la plus absolue. Dans quelques séances peut-être pourrons-nous opérer avec un jour atténué, une lampe à phosphore entre autres. Pour le moment, vous détruisez vous-mêmes vos fluides. Vous avez bien vu que, pour les raps, il vous a fallu d'abord l'obscurité, puis qu'ils se sont produits dans la lumière. Pourquoi donc ne m'obéissez-vous pas aveuglément? Vous devez et vous pouvez avoir confiance en moi. Je ne veux que votre bien; mais vous entravez l'œuvre commune, en demandant trop tout de suite. Reprenez donc la séance, en demandant des raps dans les meubles, puis la lévitation, puis l'écriture directe. Vous aurez ces trois phénomènes, ce soir, à condition de vous passer de lumière. Votre ami, Jean. »

« A partir des mots « à condition de », la

main du médium, parvenue à la fin de la page, ne repose plus sur le papier. Seul le crayon, toujours tenu par les doigts, touche la feuille sur laquelle il court à toute vitesse.

« On fait l'obscurité totale, en éteignant la petite lampe qui, cachée dans l'angle d'un livre debout entr'ouvert, projetait une faible lumière, pour permettre au secrétaire de prendre des notes.

« Aussitôt, la table s'élève en poussant les mains des médiums aussi haut que le permet la taille de ceux-ci dressés sur la pointe de leurs pieds. On lui demande de redescendre doucement, ce qu'elle fait, au lieu de retomber avec brutalité, comme dans d'autres séances.

« Elle se dirige ensuite délibérément vers l'armoire dans l'intérieur de laquelle on entend des raps. De là, elle va se placer sur un meuble dans lequel retentissent encore des raps. Elle se soulève et puis elle dit : *Assez.*

« On éclaire. Elle ajoute par coups : *La séance a été assez longue. G..... va vous dire bonsoir. Après vous cesserez. Éteignez.*

« L'obscurité étant faite, elle dit : *Crayon, papier*. M. B. prend sur une chaise placée près de lui une feuille, sans pouvoir s'assu-

rer si c'est celle où vient d'être écrit le message et la dépose sur la table avec un bout de mine de plomb. Le papier et le crayon remuent. Quelques instants après, la table fait signe par un coup que c'est fini. On éclaire et, sur le milieu de la feuille couverte d'écriture automatique, on lit, tracé en travers, le mot : *Croyez*.

« On demande s'il est possible de recommencer l'expérience avec une feuille complètement blanche. La table répond *oui*. On éteint. La table se balance légèrement, sans frapper des coups, comme animée par une sorte de respiration. Cela dure un grand moment. Les médiums éprouvent l'impression de froid habituelle. Mme B., profondément émue, sent, à trois reprises, sur sa main gauche, l'attouchement de deux doigts. La table donne le signal d'allumer et, sur un coin de la feuille, on trouve écrit le mot : *Espérez*. Puis la table dit : *Assez*, *adieu*. »

Ainsi donc, tous les phénomènes promis par l'écriture automatique ont été donnés. Quand nous irons plus tard à la recherche d'une explication, les faits de ce genre seront examinés de plus près, à cause de leur haute importance.

## V

Cette écriture directe, que la main d'un invisible trace sur le papier, bien lisible et durable, nous fut annoncée plusieurs mois avant qu'elle ne se produisît. La table nous disait de prendre nos dispositions ; nous faisions l'obscurité qui nous était prescrite ; nous entendions un bruit de crayon courant sur l'ardoise ; il semblait que le phénomène allait sortir de ce travail. Pas du tout : la force mystérieuse nous déclarait qu'elle était impuissante. Le crayon, probablement, n'appuyait pas assez.

Mais quelle impression lorsque, pour la première fois, le 29 juillet 1905, au sixième mois et à notre vingt-huitième séance, nous vîmes, sur l'ardoise d'abord, sur la feuille ensuite, que nous savions l'une et l'autre absolument nettes, cette écriture venue de l'inconnu ! Une sorte de respect se mêlait à notre étonnement.

Nous en possédons vingt-trois spécimens se décomposant en soixante-deux mots auxquels s'ajoutent quelques gribouillages qui étaient peut-être de simples essais.

Nous faisions nos expériences dans des conditions qui, indépendamment de la confiance réciproque et on ne peut plus justifiée, leur donnaient à nos yeux la valeur d'une constatation scientifique. On était ordinairement quatre à une table si petite que les mains se touchaient et qu'il eût été impossible à l'un d'entre nous de faire un mouvement suspect, sans qu'il fût aussitôt perçu par ses voisins de droite et de gauche. Comment serait-on parvenu, même avec une habileté de prestidigitateur, à tracer dans l'obscurité cette écriture presque toujours très régulière, surtout lorsque les feuilles étaient dans une boîte que les médiums appuyaient contre la table en dessous avec l'une de leurs mains, tandis que l'autre reposait sur le plateau, les 23 mai et 19 juin 1906? Le 18 février de la même année, la table s'agitait, dans un mouvement de va-et-vient, comme si elle était haletante, au début avec lenteur, puis avec précipitation, pour s'arrêter d'une manière graduée, en signifiant par un coup que l'opération était terminée. Qui eût été capable d'écrire nettement le mot *croyez*, sans voir le moins du monde, sur une feuille ainsi remuée?

On objectera que le fraudeur était assez avisé pour s'y prendre autrement. Il préparait une feuille et trouvait le moyen de la glisser, à la faveur des ténèbres. Il eût fallu, dans ce cas, que la table elle-même devînt son complice, pendant une longue série de séances, avec une étonnante variété de ressources. Dans plusieurs circonstances, les 18 février, 18 mars, 1er avril, 23 mai, 23 et 30 juin 1906, elle nous dit formellement que l'écriture directe allait se produire. Le plus souvent, quand c'était fini et sans que nous en fussions informés par le moindre symptôme, elle nous le signifiait en frappant des coups. Le 17 décembre 1905, elle fut plus explicite; elle nous dit : *lisez*, et nous trouvâmes sur l'une des feuilles cette phrase : *Vous vous réunirez le 2 janvier*. D'autres fois, les 23 et 26 novembre 1905, elle nous avertissait qu'il n'y avait rien d'écrit, quoique nous eussions entendu un bruit de crayon qui nous remplissait d'espoir. Le 1er avril 1906, après un grand remuement du papier, nous demandons : Y a-t-il un message? — *Non* par deux raps. Il n'y avait en effet qu'une sorte de paraphe. Le 3 décembre 1905, on plaça dans le cadre d'une ardoise avec des

feuilles un morceau de crayon, dont le bois avait été très aminci. M. N. fit observer que ce n'était pas le bout de mine de plomb qui venait d'être désigné par l'écriture automatique. M. B. répliqua que le crayon ainsi préparé ferait aussi bien. A ce moment, nous entendîmes dans la table deux raps qui lui donnaient tort. Cette intervention fut très remarquée. Ensuite la table ajouta par coups : *Ne vous découragez pas, si nous ne réussissons pas*. On éteint. Les ardoises glissent l'une sur l'autre. Celle de dessus se soulève par moments, en reposant sur un de ses côtés, comme pour donner plus d'espace au crayon. Puis, la table dit : *Fini*. — Qu'y a-t-il? — *Un trait*. On éclaire. Il y avait un trait sur l'une des ardoises, à un coin. Est-il possible, poursuit-on, d'avoir de l'écriture sur une feuille? — *Oui*, est-il répondu par un coup. Après quelques minutes d'attente, la table dit : *Regardez*. On voit des lignes tracées en rond. Nouvelle expérience consentie par l'invisible. Agitation des feuilles accompagnée d'un souffle froid. La table frappe des coups; on épelle : *Fini*. — Qu'y a-t-il sur le papier? — *Mots*. On trouve, espacés sur toute la page, en grands caractères, l'un en haut, l'autre en

bas, les mots *foi*, *âmes*, et, au milieu, entre eux, une *croix*.

La table, dans ces divers cas, contrôlait elle-même le phénomène de l'écriture directe, en nous signalant des particularités qui s'y rapportaient et que nous ignorions absolument. Nous avions sujet d'être étonnés; nous le fûmes davantage, dans la séance du 29 juillet 1905, lorsque la table nous dit textuellement le mot tracé sur la feuille : *Jésus*. Le 18 mars 1906, les feuilles remuent avec vivacité. Le secrétaire, éloigné de 3 mètres environ, entend le bruit du crayon. Comme d'habitude, la table indique la fin par un coup. Qu'y a-t-il d'écrit? dit le président. — *Mon nom*. Le nom de *G*..... est sur la feuille. On éteint de nouveau. Après quelques instants : Qu'y a-t-il d'écrit? — *Adieu*. Nous voyons en effet ce mot, avec un petit paraphe au-dessous. Le 23 mai suivant, nous obtînmes cette phrase : *Je vous aime*, *Jean*, que la table, toujours dans l'obscurité où personne ne pouvait la lire, nous révéla. Si nous avions eu des doutes sur l'authenticité de ce phénomène, ces manifestations de la table les auraient entièrement dissipés.

Se trouvait-il parmi nous un mystificateur

imprimant des mouvements à la table pour lui faire dire ce qu'il voulait? Pour soutenir ce rôle, sans être jamais démasqué, pendant les cent dix-sept séances de ce groupe d'amis, depuis le 22 janvier 1905 jusqu'au 7 juillet 1906, il lui eût fallu, avec une persévérance rare, une habileté plus rare encore. Et quelle perversité! Les premiers mots que nous eûmes furent *Dieu* sur l'ardoise, *Jésus* sur le papier, à la même date. Notre roué, agissant dans la maison d'un pasteur, parmi des gens très sérieux avec qui il entretenait des rapports intimes, aurait commencé, pour inspirer de la confiance, par s'affubler du masque de la religion. Aussitôt après que le mot *Dieu* eut été écrit, la table dit par coups : *Êtes-vous contents ?* Un degré de plus dans la coquinerie. On s'insinuait davantage dans notre cœur, en paraissant tout dévoué à nous faire plaisir. A partir de ce moment, les 30 novembre, 3, 7, 10, 17 décembre 1905, 2, 7 janvier, 18 février, 15 mai, 23 et 30 juin 1906, dans une bonne moitié de ces séances, ce ne sont que les mots : *Croyez*, *espérez*, *ayez confiance*, *foi*. Le mot *croyez* revient six fois; le mot *foi*, sept. Le 17 décembre, ce fut : *Croirez-vous ?* avec un

beau point d'interrogation. Le 3 décembre, nous eûmes la surprise de voir la feuille, une feuille de papier écolier double, sur laquelle était écrit le message, marquée à un angle, en haut, à droite, sur les deux tiers de la longueur, par un pli, comme on en fait aux cartes de visite. Ce pli, pour être si net, avait nécessité une pression très forte. Que signifie ce pli ? demanda-t-on. *Preuve de plus*, fut-il répondu par la table. N'admirez-vous pas ce raffinement d'hypocrisie ? Le 10 décembre, nous étions traités de *Chers amis*, en caractères tracés sur une feuille de dessous, tandis que celle de dessus portait ces mots : *Croyez*, *soyez fidèles*, *Jean*. Comme tout cela est amadouant ! Mais nous étions parvenus au comble de l'habileté, ou du cynisme, le 18 mars, avec le mot *G.....*, et, le 19 mai, avec les initiales *G. B.* On était dans une maison en deuil. En donnant le nom du défunt, on avait plus de chances d'entrer dans les bonnes grâces des gens qu'on voulait mystifier. Le 30 novembre 1905, à la fin d'une séance où s'était produite, à deux reprises, l'écriture directe, le président posa cette question : Est-ce toi, G....., qui a écrit ? — *En doutes-tu ?* répondit la table. Cette écri-

ture n'était venue qu'après de nombreuses tentatives sans succès. Ces apparences de tâtonnements n'auraient été que les manigances d'un fraudeur cherchant à susciter dans nos esprits la croyance que nous communiquions avec un invisible devenu peu à peu assez expérimenté pour atteindre son but.

L'hypothèse de la supercherie se heurte à cette invraisemblance d'une ou deux personnes, dans un groupe de six, qui, pendant dix-huit mois, ont mené jusqu'au bout cette méchante plaisanterie, uniquement pour le plaisir de tromper, sans qu'il vînt le moindre soupçon aux autres, des amis que leur culture inclinait fortement à la critique.

Le phénomène de la table parlante se produisait en pleine lumière, tandis que celui de l'écriture directe se produisait dans l'obscurité. Cependant, le 23 juin 1906, on a pu, l'obscurité n'étant pas complète, suivre de très près l'expérience, voir les mains des médiums et constater avec certitude qu'elles ne bougeaient pas. Que peut-on souhaiter de plus pour fixer une conviction, à moins qu'on ne soit avec passion un dévot de l'incrédulité comme d'autres le sont de la croyance.

Nous affirmons résolument l'authenticité des phénomènes dont nous avons parlé et la non-existence du méprisable mystificateur qu'il nous a fallu supposer. Si, dans les conditions où nous avons opéré, on ne possède pas la plus forte probabilité, il convient de ne rien affirmer, pas même la réalité du monde extérieur. On se permet en métaphysique cette fantaisie, pour exercer son raisonnement sur les limites de la connaissance ; elle n'est pas de mise dans la vie ordinaire. Quelle origine doit-on assigner à ces faits ? On peut, pour en expliquer la provenance, recourir au subconscient et nous aurions affaire à de simples personnifications, ou à des esprits de l'au-delà et nous serions en rapport avec de véritables personnalités. Mais n'anticipons pas.

## VI

Le merveilleux qu'il nous a été donné de constater personnellement constitue, nous le redisons, un bagage des plus modestes, si on le rapproche des résultats obtenus avec des médiums illustres. Peut-être paraîtra-t-il un peu moins médiocre, quand nous reviendrons

à la table parlante. Avant de nous lancer dans cette entreprise, nous ferons une petite place à un autre genre de phénomènes que nous nous dispenserions de consigner, si les insuccès ne portaient pas quelquefois avec eux un enseignement comme les réussites.

De tous les phénomènes psychiques, celui des matérialisations est certainement le plus saisissant, de même qu'il est le plus rare. Voir un Esprit qui, sous vos yeux, prend un corps, marche, parle, permet qu'on le touche, se laisse photographier, puis disparaît par enchantement, c'est, en matière d'occultisme, l'idéal. Nous avons espéré, pendant quelque temps, l'atteindre, alléchés par des promesses de la table et par des signes avant-coureurs.

Le 29 juillet 1905, à la fin d'une séance assez mouvementée, le président posa cette question : Avez-vous encore la force de vous communiquer ? La table répondit : *Vite.* — Pourriez-vous nous toucher ?... On fait l'obscurité. On attend. Au bout de quelques instants, Mme B. manifeste par des cris une vive émotion. Elle a senti sur son épaule droite la pression d'une main. Le 26 novembre, après des raps et des lévitations, la table dit vivement par coups : — *G.* — Est-ce toi,

G.....? — *Oui, obscurité.* — Pourquoi? — *Vous me verrez peut-être.* — Que faut-il faire? — *Éteignez.* L'apparition n'a pas lieu, mais nous sentons nous-même, derrière l'épaule, à droite, un attouchement semblable à celui que produirait la poussée d'un bout de doigt; ensuite ce fut un léger frôlement dans tout le dos et enfin une seconde poussée du doigt sur le devant. Immédiatement après, la table de dire : *Je suis avec vous.* — Est-ce toi, G.....? — *Papa... Jean. Êtes-vous contents ?* Jean venait, sans être attendu, à la suite de G....., pour nous témoigner de la sympathie. Les 7, 10, 17 décembre 1905, 7 janvier, 18 février, 11 et 18 mars, 15 avril 1906, d'autres membres du groupe éprouvèrent des impressions semblables.

Au mois de septembre 1909, trois ans après, dans un groupe nouveau, la table déclara qu'il ne serait plus répondu à nos questions, parce qu'on voulait réserver ses forces pour des matérialisations. Nous obtenions, depuis quelque temps, de longues communications qui nous intéressaient beaucoup ; mais la perspective de manifestations plus importantes excitait notre curiosité, sans que nous nous fissions de grandes illusions. Le 8 oc-

tobre, nous eûmes le dialogue suivant : « ... *Soyez sûrs de mon bonheur et de mon affection. Je suis avec vous et si quelque chose pouvait troubler ma joie, ce serait votre chagrin ; moi je suis à votre égard comme les parents à l'égard d'un petit enfant. Je sais que vos larmes seront séchées, que nous serons réunis et ce qui pour vous est une espérance est pour moi une certitude prochaine. En attendant, j'espère que vous me verrez, ce qui sera une certitude, à moins que le doute se glisse dans votre cœur.* — Sur quoi bases-tu cette espérance ? — *J'ai réussi ; j'espère donc, malgré les difficultés, réussir encore.* — Quelles sont ces difficultés ? — *Vos yeux ne peuvent percevoir que des choses grossières. Je dois, pour être vu, m'envelopper de matières que mon corps actuel repousse, qui me répugnent. On ne fait cela que pour ceux qu'on aime. C'est très pénible.* — Fais-nous comprendre par une comparaison pourquoi c'est si pénible. — *Aurais-tu plaisir à t'enfoncer dans un bourbier très sale ?* — D'où vient que des esprits, Katie King par exemple, se sont matérialisés, sans y être poussés par une affection ? — *Sentiment de remplir un devoir... ou reste de grossièreté terrestre.* —

Te suffira-t-il, pour réussir, de vaincre ta répugnance ? — *Non.* — Il y a donc une autre difficulté ? — *Le travail des matières qu'il faut combiner et qui se désagrègent.* — Développe ton idée. — *Travail difficile mais facile à détruire ; image fugitive.*

Le 7 novembre, la table ne voulut d'abord répondre à aucune question. Il fallut que le médium entrât dans le cabinet, comme d'ailleurs à tous les essais de matérialisation, la lumière étant toujours éteinte. Aucun phénomène ne se produisant, on suspendit la séance. On se remit ensuite à la table qui dit : *Matérialisation réussira ; la première coûte ; plus tard cela ira seul ; courage.* Nous attendîmes en vain. Trois jours après, le 10, Mme B. et M. X. virent simultanément, à deux reprises, une vague nébulosité de forme irrégulière. *Vous verrez bientôt*, dit la table dans l'obscurité. Le 21, dès le début de la séance, la table frappe des coups : *Matérialisation, cabinet, chaîne, de suite.* Mme B. et M. X., toujours eux seulement, voient, à trois reprises, une sorte de nuage, d'abord rond, ensuite allongé, enfin plus étendu dans tous les sens et atténué. On allume. La table nous encourage. *J'y suis et vous me verrez...*

*Patience, arriverons*. Le 25, encore un nuage blanchâtre, de forme ronde, qui s'allonge. La table s'exprime ainsi : *G..... cherche à envelopper son corps radiant dans les vapeurs à lui fournies, il n'a guère réussi ; les allonger un peu, c'est peu ; nous l'aiderons ; courage*. Le 1er décembre, vue d'un brouillard lumineux très accentué, toujours rond et plus persistant. La table continue d'être rassurante : *Je reconnais qu'il faut de la patience, mais vous réussirez*. Le 8, de même : *Recommençons sans nous lasser... Pas de découragement*. Encore des nébulosités, mais assez insignifiantes. Le 15, pauvre résultat, et ces mots : *Regrets de ne pouvoir vous satisfaire ; mais devons ménager forces*. Le 22, les coups frappés amènent le nom d'un invisible mort depuis peu qui nous dit, avec une lenteur de personne exténuée, en style de dépêche pour s'épargner de la peine : *Faible encore, novice ; redonner courage en Dieu et certifier que je vis ; pouvez attendre d'autres preuves*. — Lesquelles ? — *Matérialisations*. — Elles n'arrivent pas vite. — *Pas facile*. — Mais il ne se fait aucun progrès. — *Hé bien, ayez la foi. Dois-je vous dire qu'il y a un livre inspiré par un Esprit supérieur à ceux qui vous ré-*

*pondent? Écoutez-le. La foi, vous ne la remplacerez pas. Vous doutez, même quand vous voyez. A présent, bonsoir... Cabinet.* Nous n'avions pas eu, depuis longtemps, une réponse de cette longueur. Elle nous était donnée par une autre personnalité, car les coups étaient devenus vifs et rapides. Le médium entre dans le cabinet et les mêmes voient des nébulosités peu accentuées. On prend du repos. A la reprise, la table se meut instantanément : *Êtes-vous contents? Réessayez. J'espère que les vapeurs seront plus denses.* Cette fois, les impressions sont plus fortes. Le médium sent des picotements comme produits par des étincelles électriques. A la fin de la séance, nouvelle communication de la table : *Ne vous découragez pas. Nous avons parlé pour faire plaisir. Il ne faut pas abuser. Bonsoir.*

Le 2 janvier 1910, insuccès complet et cet aveu : *Nous ne réussissons guère. Pourtant...* (ici, le nom d'un des membres du groupe qui, plusieurs jours auparavant, avait très nettement aperçu un fantôme dans sa chambre) *m'a très bien vu. Cela tenait plus à sa clairvoyance qu'à la perfection de ma matérialisation. Nous qui voyons toujours, nous jugeons*

*difficilement du degré où nous sommes visibles pour vous. Bonsoir.* Le 9 : *G..... Je voudrais vous encourager et vous intéresser : c'est difficile. Nous n'avons pas la science et le pouvoir que vous imaginez. La nature ne procède pas par bonds. Loin de moi l'idée de nier les avantages de notre situation eu égard à la vôtre, mais nous ne sommes ni omniscients ni tout-puissants. Les matérialisations auraient réussi, si notre bonne volonté et la vôtre avaient suffi.* Dès lors, les propos de la table, interrompus pendant deux mois, redevinrent abondants. Décidément, il n'y avait pas dans notre groupe les éléments nécessaires pour ce genre de phénomènes. Le 27 février, la table fit une dernière allusion à notre déconvenue : *Je suis impuissant à vous donner les preuves que vous auriez souhaitées. Je ne puis que dire : il est vrai que je suis là, je vous touche et je vous embrasse souvent ; mais mon corps quintessencié est comme une vapeur que vous traversez sans rien ressentir ; je suis là tout de même.*

Pour notre part, nous n'avons jamais aperçu ces nébulosités, la table ayant déclaré que nous étions aveugle sur ce point. Presque toujours, Mme B. et M. X. les voyaient si-

multanément, ce dont on pouvait juger aisément, puisqu'ils s'exclamaient au moment de leur apparition, avec l'indication de détails qui prouvaient la ressemblance de leurs impressions. S'il avait suffi d'une attente extrêmement vive pour provoquer le phénomène, nous l'eussions obtenu à chaque séance avec des redoublements d'intensité. Il paraissait bien indépendant de nos désirs et, lorsqu'il nous fut certifié qu'il fallait y renoncer, nous continuâmes de nous réunir avec moins d'entrain. Cependant l'intérêt fut ranimé par un certain nombre de résultats qui enrichirent notre documentation pour une psychologie de la table parlante.

# CHAPITRE V

## PSYCHOLOGIE DE LA TABLE PARLANTE

### I

La table, avons-nous dit, se meut sous la main immobile du médium ; elle frappe des coups et, ces coups désignant des lettres, un dialogue s'établit entre elle et les assistants.

Entendons-nous toutefois. Lorsque vous jouez un air sur votre piano, ce n'est pas le piano qui fait de la musique. Il en est de même pour la table : une personnalité se sert d'elle comme d'un instrument. Quelle est cette personnalité ? Serait-ce vous sans que vous vous en doutiez ? Est-ce quelqu'un bien distinct de vous, invisible et appartenant à un autre monde ? Là est le problème.

Quoi qu'il en soit, une chose est évidente

comme la lumière du jour pour tous ceux qui se sont livrés à des expériences : la table, à l'épellation de l'alphabet, donne des mots ; ces mots forment des phrases et ces phrases, parfaitement adaptées à des questions, expriment des suites d'idées souvent inattendues avec des mouvements parfois très significatifs, analogues aux gestes, aux intonations, aux variations de physionomie ou aux silences qui accompagnent nos propos.

Non seulement ces personnalités s'offrent à nous aussi vivantes que pourraient l'être des gens, connus ou inconnus, qui nous parleraient, derrière un mur, par des coups ; elles ont de la mémoire, restent identiques à elles-mêmes, sont facilement reconnaissables grâce à des traits de caractère, d'intelligence, de tempérament et de langage ; elles vont à leur but avec résolution et agissent comme quelqu'un qui pose nettement sa volonté en face de ses contradicteurs, inégalement disposées selon les circonstances, tantôt vives, tantôt alanguies, sans être tout à fait, du moins en apparence, sous la dépendance des assistants.

Nous n'exprimons pas, en ce moment, une théorie sujette à discussion , nous constatons

un fait dont ceux-là seuls contestent la réalité qui ne se sont jamais donné la peine de le vérifier. On peut donc en un sens esquisser une psychologie de la table et notre titre, malgré sa bizarrerie, se trouve justifié.

## II

Dans une même séance, il se présente ordinairement, de la manière la plus imprévue, diverses personnalités.

Elles refusent quelquefois de donner leur nom, comme l'une d'entre elles qui, le 28 avril 1909, s'annonça ainsi : *Je suis un inconnu.* — Soyez le bienvenu, lui répondit-on. Comment vous appelez-vous ? — *Instruire, voilà ma mission ; mon nom ne vous apprendrait rien.* Il était inutile d'insister. La personnalité, offusquée par notre obstination, aurait gardé le silence ou nous aurions risqué d'avoir une séance nulle, à moins qu'une autre ne survînt pour nous reprocher notre indiscrétion. D'autres fois, ce sont des noms tout à fait ignorés, probablement fantaisistes, avec des fragments de biographie auxquels personne ne songeait ; par exemple un Ulysse

Moritz né à Millau où il a encore des parents dans la rue Piquemil et mort, le 10 septembre 1896, à Gibraltar où il pratiquait l'usure. Il nous fut dit de lui, dans une séance ultérieure, qu'il était une invention d'un Esprit se plaisant à nous mystifier. Il n'est pas sans intérêt de relever ces particularités, quoiqu'elles paraissent insignifiantes, car chaque détail a sa raison d'être dans l'ensemble, en portant un enseignement qu'il s'agit de découvrir.

Parmi les noms connus, nous n'en avons eu que de défunts, les uns désirés avec émotion, d'autres oubliés ou antipathiques. Un soir, après des communications de visiteurs habituels, surgit à l'improviste un certain *Prosper*. Ce prénom fut suivi d'un nom de famille. L'un des assistants, tout étonné, s'exclama. C'était un ami de son grand'père, décédé depuis longtemps. *Ami de Jean, par conséquent le vôtre*, dit la table. *Je viens, me trouvant avec Jean qui m'a conduit ici, joindre mon témoignage à tant d'autres. La vie se continue ici dans des conditions physiques et morales bien supérieures à celles de la terre. Loin d'être encore des esprits de lumière, nous sommes pourtant à l'abri de la souffrance et*

*de bien des tentations auxquelles nous soumettait notre gênante enveloppe. Plus d'obstacle à nos progrès.* Ce Prosper n'est pas revenu.

Quelquefois la table fait des mouvements dénotant une sorte de tiraillements, comme si des forces contraires s'en disputaient la possession. On sentait, dans une circonstance, aux mots qui commençaient pour ne pas finir, que deux personnalités au moins prétendaient se communiquer en même temps, aucune ne voulant céder la place. Nous fûmes obligés d'interrompre la séance. Quand on se remit à la table, celle-ci dit immédiatement : *J'ai été en butte avec Bertin, personnage de peu de valeur. Il y a des Esprits qui troublent et il y en a avec lesquels vous seriez heureux de communiquer.* — Voudriez-vous continuer la conversation de tout à l'heure ? — *Ce n'était pas moi. Je vous dis que la séance est impossible ; ce n'est pas sérieux ; suspendez.* Il fallut abondonner la partie, parce que Bertin, toujours facétieux, se procurait le plaisir, il le déclarait lui-même, de nous être désagréable.

Généralement les Esprits ont entre eux des égards. Tel ne fait qu'une courte apparition

pour permettre à d'autres de causer avec des membres de leur famille. Le 26 juillet 1908, G..... termine brusquement une phrase par le mot *adieu*. Pourquoi nous quittes-tu si tôt? — *Il faut laisser les Esprits de vos amis venir auprès d'eux*. Nelly se présente : *G .... a été gracieux de nous céder la place ; nous l'avons acceptée pour ne pas le désobliger...*

Il arrive qu'une personnalité en contredit une autre. On pose à l'une d'entre elles cette question : Pourriez-vous nous donner quelques renseignements sur l'au-delà ? Elle répond : *On est heureux, quand on a été pieux sur la terre.* — En quoi consiste ce bonheur ? — *Voir Dieu.* — Qu'entendez-vous par là ?... La table change d'allure et dit : *G..... Piété pas indispensable, sincérité suffit.* — Est-ce une réfutation de l'opinion qui vient d'être exprimée ? — *Oui. Dieu regarde au cœur et à la conscience, il rit de nos grimaces.* — Ce terme nous surprend. — *Je vise les faux dévots, pas vous, chers amis ; on ne gagne pas le ciel par des pratiques.*

Parfois un Esprit intervient pour suppléer à l'inhabileté d'un autre ou pour compléter sa pensée. Une phrase venait mal ; il y avait des

incohérences, des lettres sans signification, des mots inachevés. G..... surgit : *Je vais vous dire ce que Henri a embrouillé : une de ses joies les plus vives est de communiquer avec les siens.* Le 23 mai 1909, le même s'annonce. Qu'augurez-vous de la séance de ce soir? — *Toujours bonne pour causer, pour vous dire que je vous aime, que je suis là.* — Quelles sont vos occupations actuellement? — *Études ressemblant à celles du monde dont celles-ci sont une continuation, mais cette continuation a lieu dans des conditions meilleures. Notre intelligence est plus vive, nos sens nous font voir et sentir une quantité de choses dont vous ne pouvez pas vous faire une idée et ces choses qui jouent un grand rôle dans l'univers vous échappent par leur subtilité. Plus une chose est subtile, plus elle est forte. Quel champ d'investigation ouvert à la science !...* La table, après quelques instants d'immobilité, frappe des coups différents : *Marc.* — Comment se fait-il que vous communiquez avec nous, ce soir? — *G..... vous a parlé d'études physiques. Je tiens à vous dire que le développement moral est aussi grand que l'autre. Dans ce monde, certaines limites ne peuvent être dépassées. Vous*

*n'expliquerez jamais le mal, la souffrance. Ici, tout commence à s'éclaircir. Je ne vois pas tout, mais ce que je vois me confirme dans mes idées de foi et de confiance en Dieu.*

## III

Ces personnalités si diverses ne sont pas à la discrétion des expérimentateurs. Elles viennent quand il leur plaît et s'en vont de même, répondent à l'appel qui leur est adressé ou, quoique fort désirées, ne se présentent pas du tout.

C'est le 22 janvier de l'année 1905 que nous eûmes notre première séance. Elle fut extrêmement courte. Nous n'obtînmes, après une longue attente, que trois mots. La nouveauté, le mystère, les perspectives nous firent trouver merveilleux ce résultat qui, plus tard, nous parut si pauvre. La table nous convoqua pour le lendemain. Le groupe s'étant constitué à l'occasion d'un deuil très récent, nous pensions tous qu'elle nous donnerait le nom du disparu vers lequel convergeaient nos pensées. Nous eûmes celui d'une tante morte

depuis plus de trente ans à laquelle personne ne songeait. La conversation s'engagea avec elle. Avez-vous vu G.....? — *Il vit.* — Le retrouverons-nous? — *Croyez.* — Pourrons-nous entrer en communication avec lui? — *Patience.* — Comment aurons-nous la certitude qu'il vit? — *Persévérez dans le spiritisme.* Pendant plusieurs séances, la tante, pour nous encourager, nous assura qu'elle voyait constamment le neveu, qu'il était heureux et ne tarderait pas à se manifester. Enfin, le 28 mars, dès le début, à la question : Y a-t-il ici un Esprit disposé à converser? la table répondit : *Oui, me voulez-vous?* — Qui êtes-vous? — *G.....* — Pourquoi n'étais-tu pas venu encore? — *Je voyageais.* — Quelles sont tes impressions? — *Tout est beau.* — Te retrouverons-nous? — *Oui, venez bientôt.*

Les personnalités prétendent avoir des occupations qui les appellent ailleurs. *Profitez de nous*, fut-il dit le 14 décembre 1905, *car nous ne reviendrons que dans quinze jours.* — Pourquoi? — *Nous serons dans une sphère plus élevée.* — G..... ne pourrait-il pas se présenter seul? — *Il sera avec nous.* — Qu'irez-vous faire dans cette sphère? — *Comprendrez-vous si je vous dis : une espèce de re-*

*traite?..* Une autre fois, la table frappait les coups avec la hâte d'une personne craignant de ne pas arriver à temps dans un endroit où elle était attendue : *Je suis pressé, je pars.*

Quelquefois les personnalités se font annoncer, pour être plus sûres de ne pas vous manquer. Le 7 février 1909, vers la fin d'une séance qui s'était péniblement traînée sans succès dans des essais de matérialisation, la table dit : *Vous attendrez la venue de G.....* On était sur le point de se retirer, un peu par découragement. Où est-il? demanda-t-on. — *Vous indiquerez un grain de sable au bord de la mer, je vous indiquerai de même un point dans l'infini.* — Que fait-il? — *Ne pouvez-vous comprendre que le changement est si grand qu'on ne peut expliquer? La vie spirituelle continue en se développant; la vie physique change absolument; vous verrez plus tard...* La table s'arrête quelques instants. Puis, ce sont des coups différents : *Bonsoir, maman, je suis à ta gauche. Bonsoir, papa; tu crois que je t'oublie; non, mais maman, plus faible, a besoin d'être soutenue. A elle d'abord les consolations; à tous deux mon affection filiale. La soirée n'a pas été réussie. Une autre fois, attendez les ordres du médium.*

Il peut se faire que les personnalités soient absentes, parce que la séance n'a pas lieu au jour convenu. Le 10 février 1907, on se mit à la table à huit heures vingt minutes. Ordinairement elle se mouvait presque tout de suite. Ce soir-là, on attendit en vain plus d'une demi-heure. Nous étions pourtant dans les meilleures dispositions. Désespérant de rien obtenir, nous renonçâmes à l'expérience. L'un des assistants émit l'idée que G..... n'était peut-être pas présent, parce qu'il ne nous savait pas réunis. Cette réflexion en suscita d'autres, de sorte que la pensée de tous se concentra sur lui. Comme il était encore de bonne heure, on ne voulut pas se quitter sans faire une nouvelle tentative. Dès que les mains furent posées sur la table, celle-ci se souleva avec une vivacité inaccoutumée, produisant l'impression de quelqu'un qui arrive précipitamment : *Je ne vous attendais pas aujourd'hui.* — Tu n'étais pas ici pendant la première partie de la séance ? — *Non.* — Où étais-tu ? — *Plus haut.* — Comment as-tu été informé ? — *Atteint par vos pensées.* — Nos pensées se propagent dans l'espace ? — *En radiations.* — Est-ce bien possible ?... La table ne bouge pas. Ma question est-elle oi-

seuse ? — *Oui.* — Que faisais-tu plus haut ?... La table reste immobile un moment ; puis, se penchant vers moi : *J... Vie intense.* Elle se penche de nouveau, me pousse fortement et continue : *Ici, vivre c'est se donner. Adieu.* Remarquons, en passant, ce *J* isolé. La personnalité s'est reprise, sans doute pour donner une autre forme à son idée. De même, le 26 février 1905, on demandait quel jour on pourrait se réunir, le dimanche suivant n'étant pas, pour un motif quelconque, disponible. La table donna d'abord la lettre *L* destinée probablement à désigner le lundi. Nous eûmes le mot *jeudi*. Souvent nous commençons une phrase et nous la laissons inachevée pour en prononcer une autre, parce que nous étions hésitants.

Les personnalités arrivent aussi quand on les évoque, pas toujours cependant, puisque nous avons vainement souhaité de communiquer avec des invisibles qui nous étaient très sympathiques, tandis que d'autres, inconnus, indifférents ou désagréables, survenaient. Le 18 mars 1908, le président dit à G..... : As-tu l'occasion de voir ton beau-frère? Pourquoi n'avons-nous jamais eu un mot de lui ?... La table qui, jusque-là, avait répondu tout de

suite par des coups nets et vifs resta, à notre grand étonnement, immobile pendant quelques minutes que l'attente fit paraître très longues. Subitement elle se meut. *Le voilà*, dit-elle. — Vous êtes là, Marc? — *Oui*. — Parlez-nous. — *Je suis dans la joie, plus grande que vous ne l'imaginez. Ma chère femme, mes enfants, je les remets tous les jours entre les mains de Dieu. Ils sont bien.* — Vous souvenez-vous de notre conversation sur l'immortalité de l'âme, plusieurs jours avant votre mort? — *Oui.* — Vos dernières paroles ont été celles-ci : « Je vois... ciel » prononcées dans votre agonie, d'une voix presque éteinte. Que signifiaient-elles? — *J'avais une vision à la limite de la terre, j'avais une échappée de vue sur l'au-delà. Splendeur, gloire non pareilles! Dieu permet souvent aux mourants d'avoir cette consolation. Je vous attends tous dans la patrie meilleure.* — Quelles étaient vos impressions à vos derniers moments? — *Paix.* — Le dimanche qui précéda votre mort, le culte ayant eu lieu dans votre chambre, avez-vous pu le suivre? — *Non.* — Cependant, après la bénédiction, vous avez prononcé une très courte allocution qui s'est terminée en paroles délirantes. — *Impression vague.* — Qu'avez-

vous éprouvé en expirant? — *Je me suis endormi; réveil dans l'éternité.* — Combien de temps avez-vous mis à reprendre possession de vous-même? — *Je ne sais.* — Quelles ont été vos sensations? — *Bonnes. Adieu. Souvenir affectueux.* Immédiatement après ce dialogue, la table, donnant le nom de *G.....*, continue : *Êtes-vous contents?* On voyait presque se refléter dans ces mots le visage d'une personne satisfaite de nous avoir procuré cet entretien avec un interlocuteur qu'elle était allée chercher dans l'espace.

## IV

Chaque personnalité a son intonation et, pour ainsi dire, sa physionomie, quoiqu'elle ne puisse ni faire entendre sa voix ni montrer sa figure. Les gens avec qui vous avez de fréquentes relations, vous les distinguez, sans les voir, à certains signes, le bruit de leurs pas, ou leur manière de frapper à votre porte et d'agiter la sonnette. On devine de même, par la nature des coups, les diverses personnalités, avant qu'elles aient émis leur nom. Avec celle-ci, la table a une allure molle et

lente qui rappelle son tempérament ; avec celle-là, c'est quelque chose de brusque et de heurté, la vigueur d'un militaire qui était habitué au commandement ; avec un autre, on est dans le ton moyen, ni flasque, ni vif. Voilà un tel ! s'écrie-t-on dès les premiers frappements. Et, dans beaucoup de cas, l'étonnement augmente avec les discours où l'on retrouve des manières de parler indiquant l'identité du défunt. C'est bien le langage et la mentalité qui le caractérisaient de son vivant.

Dans une même phrase, dans un même mot, les intonations varient suivant les circonstances. Le 5 mai 1909, une personnalité se communiquait avec la placidité qu'on lui avait connue. On se trompa dans l'épellation d'un mot. La table revint sur ce mot avec des coups tout différents, nets et forts, semblable à quelqu'un qui, n'ayant pas été compris, répète ce qu'il a dit, en élevant la voix et en accentuant mieux. *Je profite de ma force pour vous prémunir contre les fra...* Les mouvements de la table étant très laborieux, le président, pour économiser du temps et de la peine, acheva le mot qu'il croyait désigné par ces lettres : « fraudeurs ». La table resta un moment immobile : c'était sa manière de si-

gnifier qu'on se trompait. Puis, elle reprit avec une vivacité où il entrait de l'impatience: *frayeurs d'une mort qui n'existe pas. Je vis. Adieu.*

Quelquefois elle change son mouvement pour prendre une allure lente et solennelle qui souligne des mots. Vos idées sur Dieu, demandait-on, se sont-elles modifiées dans l'au-delà ? — *Non.* JE CROIS. *Dans votre monde*, DIEU *demande la foi*, *témoignage de confiance en* LUI. Les mots « Je crois », « Dieu », « Lui », furent donnés par des coups très espacés ; on se les représentait écrits en lettres majuscules. C'était grave et saisissant.

La table a des accès de mauvaise humeur ; elle se jette méchamment contre vous avec des secousses qui lui donnent un air agressif, ou elle s'arrête subitement, comme si elle coupait court à la conversation pour vous montrer son mécontentement. Une lévitation avait été annoncée par l'écriture automatique. La table, après diverses évolutions, posa l'un de ses pieds sur un tabouret. Quelqu'un ayant observé que ce n'était pas le phénomène promis, elle descendit pour frapper des coups : *Vous n'êtes pas contents ? Adieu.* Et

nous n'eûmes plus rien. Le 14 janvier 1906, la surprise fut plus désagréable. Dans une séance précédente, l'esprit Jean, pour des raisons qu'il serait indiscret d'exposer, nous avait signifié de cesser, au moins pendant quelque temps, nos expériences. Nous nous réunîmes quand même trois jours après. La table se mut promptement, mais avec mollesse. C'était G..... qui se borna à cette déclaration : *Je viens vous prévenir que Jean vous inflige un mois de repos. Je vous recommande de vous méfier des mauvais Esprits. Ne faites rien pendant ce mois. Adieu.* Nous étions fort désappointés, car les résultats déjà obtenus avaient provoqué en nous une curiosité si ardente que nous attendions avec impatience les jours de séance. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le 11 février. Aucun n'y manqua. La table mit sept ou huit minutes à s'animer. Enfin, sans indiquer un nom, elle dit : *Jeudi.* — Pourquoi jeudi ? — *J'ai dit.* C'était péremptoire. Il n'y avait pas encore un mois, puisque l'interdiction datait du 14 janvier. Nous avions voulu ruser, en gagnant trois jours ; on nous congédiait sèchement, comme ferait un supérieur qui maintient avec fermeté sa résolution, sans

perdre du temps à fournir des explications.

Après les marques de mauvaise humeur, signalons celles qui indiquent la lassitude, l'inexpérience ou d'autres causes d'impuissance. Le 17 mai 1906, G....., par des coups très faibles, se déclare si fatigué qu'une autre personnalité intervient par des coups au contraire forts et rapides. Six jours après, le 23, il nous dit : *Je viens vous l'ayant promis*, *mais je suis bien fatigué. Jean est là.* — A quoi tient cette fatigue ? — *J'arrive de mission.* La table avait l'allure d'une personne harassée, au pas lourd et traînant, s'arrêtant souvent comme si elle n'en pouvait plus. Le 25 janvier 1907, j'étais moi-même épuisé par une longue épellation. La table avait des mouvements à peine ébauchés qui désignaient mal les lettres. Il fallait s'y reprendre à tout instant. Je poussai une petite exclamation de dépit. Aussitôt la table de dire, dans un reste de vigueur, sous une forme abrégée : *Ne donnez pas signes impatience ; plus fatigué que vous.* En frappant ces derniers mots, elle était tantôt affaissée, tantôt vive, comme lorsqu'on rentre chez soi recru. Vous gravissez avec peine, courbé et geignant, les premières marches ; puis, pour en avoir plus tôt fini,

vous ramassez vos forces dans un suprême élan qui vous porte vite, mais exténué, au but. Le 17 février 1909, une communication par coups vigoureux fut suivie d'une autre avec le nom d'une personne récemment décédée, si hésitante qu'on la voyait pour ainsi dire sur le point de défaillir. La table acheva à grand'peine ces mots : *Certifie que vie...*, juste ce qu'il fallait pour faire acte de présence. La correction de la phrase eût exigé le verbe « vis » au lieu du substantif ; mais l'*e* était plus promptement atteint que l'*s*, et on avait l'impression d'une force luttant sans succès contre une difficulté. Moins d'un mois après, le 24 mars, un autre, disparu depuis peu, ne put que donner les premières lettres de son nom, avec des mouvements presque imperceptibles, peut-être parce qu'il était encore trop inexpérimenté.

## V

Ces personnalités ont chacune leur mentalité à laquelle l'expérience, comme il arrive dans notre monde, fait subir des modifications. Elles sont reconnaissables à leurs idées

et à leur langage, de même que certains auteurs à leur style, sans signature.

Ce Jean, qui nous morigéna maintes fois, nous a visités pendant près d'une année seulement. Il ne s'écartait jamais de sa gravité un peu roide. C'était une sorte de bourru bienfaisant dans les sévérités duquel perçaient des sourires. Il n'admettait pas qu'on discutât avec lui. Avait-il émis un avis, il fallait s'y conformer, sinon, à la moindre résistance, il vous quittait. Dès lors, on avait beau poser des questions, avec les formules les plus humbles, la table restait immobile. Il ne reparaissait que dans une autre séance, sans manifester d'ailleurs aucune rancune, disposé à nous être agréable, comme un bon pédagogue qui, inflexible sur les principes, a toujours en vue l'amélioration de ses élèves. Il nous produisait l'impression d'une âme très élevée avec une nuance de susceptibilité. Sa disparition nous laissa des regrets.

Il est une autre personnalité dont l'arrivée, beaucoup trop fréquente, nous causait de l'ennui. Elle avait les manières de ces importuns qui viennent sachant qu'on ne les désire pas, s'emparent de la conversation pour dire des facéties, répondent à vos plaintes par des

impertinences et dont on se débarrasse en les laissant. Que de fois n'avons-nous pas été obligés d'interrompre nos séances, soit qu'il tînt des propos déplaisants, soit parce qu'il immobilisait la table, uniquement pour se procurer le plaisir de nous dépiter. Il s'efforçait par moments d'être poli ; mais, à la moindre contradiction, le naturel revenait et c'étaient des coups de boutoir de fort en gueule, avec de tels spécimens du genre stercoraire qu'on se hâtait, par respect pour soi-même, d'ôter les mains de la table. Il arrivait au président de le pousser à bout par des remontrances, pour l'observer. Alors il sortait des gonds. Il agitait la table avec brutalité, en la jetant contre son interlocuteur. On eût dit un homme en colère qui jouerait des pieds et des mains, en même temps que de la langue, pour vous faire du mal par vengeance. Cela n'est pas bien spirituel ! lui objectait-on. *Vous aurez de l'esprit pour moi*, ripostait-il. Il aimait, pour nous mystifier, de prendre le nom de personnes sympathiques, en imitant leur manière de frapper les coups ; puis, subitement, il se démasquait, content de nous avoir leurrés. D'autres fois, il empêchait des esprits affectueusement attendus de

se communiquer. Mais dans quel but venez-vous donc ? — *Vous embêter*. Le 8 mars 1908, il nous assure que, dans une de ses existences antérieures, il a été Russe. Nous lui demandons quelques mots de cette langue : *Orstvtv Kosa*, répond-il. Le premier de ces mots est de pure fantaisie ; le second, si nous avons été bien renseigné, signifie « chèvre ». Le 11, le président interrogea la table. Que signifie Kosa ? — *Chèvre.* — Pourquoi nous avez-vous donné ce mot ? — *La ressemblance touchante avec...* La table s'arrête, comme ferait une personne qui, avant de lâcher le mot principal, vous tient en suspens, afin de le mettre davantage en relief. Puis elle termine la phrase : *un imbécile*. — Qui est l'imbécile ? — *Vo...* — Achevez. — *us*. Suivent quelques fadaises, après lesquelles le président ajoute : Que devons-nous faire maintenant ? — *La roue v...* En style familier, un homme fait la roue, quand il se pavane à la manière d'un dindon qui déploie sa queue en rond. Ce trait continuait celui de la chèvre. La lettre *v* est sans doute le commencement du mot « vous ». Le 22 juillet de la même année, étant dans une bonne lune, il nous surprit par son aménité. *Je suis depuis deux jours, un peu mieux.*

*Le malheur voudrait-il me lâcher? Ce serait nouveau. Je serais moins aigri. La joie rend meilleur, moins mauvais. Bonsoir.* Il nous avait, dans d'autres circonstances, déclaré qu'il était *malheureux*, parce qu'il avait *mal vécu.* Il eut ainsi, mais rarement, de bons mouvements, jusqu'à laisser le champ libre à d'autres Esprits, pour être agréable surtout à l'un des membres du groupe pour qui il manifestait particulièrement de l'amitié, à cause de sa mansuétude. Celui-ci néanmoins, le 18 novembre 1908, n'y pouvant plus tenir, tant il était agaçant, s'écria : Vous agissez comme un insensé. — *Merci.* — Vous êtes un être inutile. — *Je vous mets en colère.* — Dans notre monde on vous enfermerait. — *Je suis ici ; attrapez-moi, enfermez-moi.* — Nous ne pouvons pas, mais il y a Quelqu'un qui gouverne. — *Je suis un voyou... un bohême de l'au-delà.* Nous n'en finirions pas, si nous voulions citer tous ses propos disséminés dans une multitude de procès-verbaux. Au moment où nous écrivons, notre bohême paraît se ranger. Assisterons-nous à une conversion ? Le 2 mai 1909, il eut une prise avec le président qui le repoussa par des paroles peut-être un peu trop dures. La table, après

un échange de ripostes, s'arrêta. Nous étions dans l'attente d'un incident. Une autre personnalité vint reprocher au président sa vivacité. Si nous pouvions nous débarrasser de lui, ce serait tout profit pour nous, répondit celui-ci. *Vous devez faire le bien*, répliqua l'Esprit ; *pensez-vous qu'une âme à relever ne vaille pas un peu de patience ?*

Cette invitation à la bienveillance venait de celui de nos mystérieux interlocuteurs qui s'est le plus souvent entretenu avec nous. La note dominante de son caractère est l'optimisme, une grande joie de contempler les beautés de l'au-delà, avec la préoccupation de consoler ses parents par l'assurance de son bonheur. Rien de plus touchant que la manière dont la table se penche alternativement, à plusieurs reprises, sur le père et la mère, disant ensuite : *J'ai voulu vous embrasser*. Ces mouvements ressemblent à des caresses. Et quelle délicatesse dans les épanchements ! Le 29 décembre 1907, on rappelait le douloureux anniversaire. Il y aura trois ans, le 1er janvier, que tu nous a quittés. — *Il y a trois ans*, répond-il, *a commencé la vraie vie. Ne vous chagrinez pas*, *cessez de pleurer*, *cela fait ombre à mon bonheur*. Le

23 avril 1908, la conversation fut particulièrement émouvante. Tu nous dis que tu es heureux : il y a pourtant des malheureux dans le monde invisible ! — *La souffrance que vous avez regrettée a fait mon bonheur. Mon esprit, purifié sur la terre, a pu être heureux; j'ai été béni.* — J'avais, pendant les derniers temps de ta maladie, l'impression que tu te dématérialisais. Je te regardais sans cesse dans le pressentiment de ta mort prochaine, comme si je voulais me saturer de ta vue. Tu l'as remarqué, un jour, et tu m'as dit : « Pourquoi me regardes-tu ainsi, papa? » Quelle était ta pensée à ce moment-là ? — *Je comprenais ton idée.* — Tu étais effrayé alors? — *Non.* — Cependant à ton âge ! — *Mon esprit avait mûri; l'approche de la mort change le point de vue.* — Un après-midi, vers le soir, nous étions seuls ; tu me dis tout à coup : « J'ai la tuberculose en plein, je suis poitrinaire, je n'en ai pas pour longtemps. C'est peut-être un avantage de mourir à vingt ans ! Jusque-là on n'a guère connu que les plaisirs de la vie; plus tard viennent les peines. Il y a quelques instants, je pensais à ma mort; je n'ai pas pu verser une larme. » Te souviens-tu? — *Oui. Pourquoi faire pleurer? Je suis*

*dans la joie.* Le 20 décembre 1908, il s'efforce d'être réconfortant : *Mes chers parents, que les tristes souvenirs que renouvelle la fin de l'année ne vous troublent pas! Vous devriez fêter ma délivrance. Ce serait trop demander, mais je vous conjure d'être résignés, calmes. La paix doit être facile à ceux qui savent que nous vivons. Je serai tout particulièrement avec vous, ces jours-ci.* Le 24 mars 1909 : C'est toi, ......? — *Oui, ma maman chérie. Il faut bien que je vous donne de mes nouvelles, pas au même point de vue que sur la terre. Ici, il n'est pas question de maladies, mais de progrès moral. Si petit soit-il, c'est avec bonheur que je le constate. La route est longue. Qu'importe, quand on est sûr de marcher dans la bonne voie et qu'on a l'assurance d'être rejoint par les siens! Vous êtes heureux, moins que moi, mais bien plus que la plupart des hommes qui tremblent devant l'inconnu et qui considèrent les absents comme perdus. Chers parents, votre ...... n'est pas perdu. Il est là, il rend grâce à Dieu des consolations qu'il vous accorde et, en attendant le revoir définitif, il vous embrasse.* Le 22 avril, on eût dit qu'il voulait se rendre visible, autant qu'on le peut par des mots

seulement : ...... *qui vient vous témoigner son plaisir d'être près de vous et de pouvoir vous dire son affection. Chers parents, je suis là entre vous deux, une main sur l'épaule de papa, l'autre sur la tête de maman..... Est-il possible que vous ne me voyiez pas, que vous ne sentiez pas mes caresses? Je voudrais que vous puissiez matériellement jouir de ma visite..... J'embrasse maman sur ses cheveux blancs. J'ai pour eux une vénération toute particulière. A toi, cher papa, un baiser bien affectueux. A tous deux, avant de partir, une parole de consolation. Je vis heureux.....* DIEU *est bon. Il nous réunira..... Adieu.* Le mot « Dieu » est frappé avec beaucoup de lenteur. Nous ne voulons pas multiplier les citations par crainte des redites. Rapportons néanmoins ces paroles du 16 mai, à cause d'un incident qui les accompagna : *Il y a longtemps pour vous que nous n'avons causé; j'allais dire, par habitude terrestre, que nous ne nous sommes vus, et moi je vous vois tous les jours. Pauvre maman, je vois tes larmes et je suis impuissant à en tarir la source. Pourtant je suis là. Si tu pouvais me voir, un instant, de manière à me bien reconnaître !...* A ce moment, la mère, qui épelle alterna-

tivement avec le médium, sans se rendre compte du tout des mots donnés par la table, parce que l'esprit s'embrouille aisément dans une longue série de lettres, la mère dit qu'elle sent derrière la tête un singulier frôlement, quelque chose comme un bras qui lui envelopperait le cou. La table, après une courte interruption, continue : *Mais tu vois que tu sens mon contact. Hé bien, parents affligés, votre fils, que vous avez connu si misérable, revêtu, non d'un corps mais d'une loque, il est comme Lazare sorti du tombeau, avec cet avantage que mon corps est immortel, qu'il ne souffre plus. Mère, réjouis-toi. Je suis heureux, je vis et, quand tu penses à moi, représente-toi un ...... grand, fort, plein de vie, qui n'est absent qu'en apparence. Gloire à Dieu!*

## VI

On ne saurait s'exprimer avec plus de décision et de netteté, et pourtant ces personnalités vous déconcertent par des défaillances, des bizarreries, des inexactitudes ou l'igno-

rance de détails qu'elles devraient, semble-t-il, pouvoir mentionner, si elles sont réellement les défunts dont elles prennent les noms.

Tantôt la table donne simplement les lettres de l'alphabet dans l'ordre naturel ou en commençant par la dernière, cette seconde opération se faisant avec une rapidité qui étonnera tous ceux qui essayeront de la reproduire; tantôt ce sont des lettres qui, rassemblées, n'ont aucun sens, et encore arrivent-elles avec peine, ou bien la personnalité revient plusieurs fois sur le même mot, comme si elle éprouvait de la difficulté à s'exprimer dans un milieu très défavorable; tantôt ce sont des assertions fausses. Les 17 et 27 novembre 1907, de prétendus Esprits, interrogés sur les planètes qu'ils habitaient, répondirent par les noms d'*Eikel* et de *Fadioz* que nous avons vainement cherchés dans des livres d'astronomie et qui n'étaient dans la pensée d'aucun des assistants. Le 20 mai 1908, un certain Charles L..., mort depuis quelques années, fournit des renseignements absolument erronés sur sa famille. Dans la séance suivante, nous exprimâmes avec un accent de découragement notre déconvenue. La table

nous dit : *Puis-je empêcher les malins ? Ils veulent semer le doute.* Et, en effet, rien ne porte au scepticisme comme ces faussetés dont les exemples sont nombreux.

Il n'est pas moins vrai que les personnalités, qui vous renseignent si mal dans des cas où leur compétence trouverait la meilleure occasion d'éclater, vous disent parfois des choses que vous ignorez totalement.

Il vous est arrivé, en causant avec quelqu'un, de ne pas le comprendre, soit parce que vous avez l'ouïe dure, soit parce qu'il parlait avec trop de volubilité et accentuait mal. Alors vous l'avez prié de vouloir bien répéter. Souvent la table frappe des coups tellement précipités que vous avez de la peine à épeler, la tête vide et hors d'haleine. Vous saisissez les lettres au fur et à mesure qu'elles se présentent, mais vous êtes incapable de les assembler dans votre esprit où règne la confusion. Ainsi donc la table, pendant que vous récitiez l'alphabet sans pouvoir former des mots, continuait d'exprimer des idées à votre insu. Vous lui demandez de recommencer; elle se remet à frapper plus distinctement et, cette fois, vous ne perdez rien.

Dans d'autres circonstances, elle annonce

des phénomènes qui vont se produire, sans qu'aucun symptôme les fasse pressentir. Le 18 mars 1906, elle nous promet une *séance courte mais bonne*, au cours de laquelle nous eûmes deux spécimens d'écriture directe et des attouchements. Quelques jours après, le 1er avril, il nous est enjoint de procéder avec rapidité, parce que l'invisible dispose d'un quart d'heure seulement. Nous étions cependant très désireux de prolonger l'expérience, tant nous y trouvions du plaisir. Le 14 janvier de la même année, notre contrariété avait été plus vive, quand une interruption d'un mois nous fut infligée.

La table vous ménage des surprises plus étranges encore, à la façon d'un prestidigitateur qui exécute, sous vos yeux écarquillés, des tours prodigieux, grâce à des trucs si simples parfois qu'on est désenchanté en les apprenant. On les eût néanmoins cherchés en vain. Si nous avions des sens perfectionnés, nous verrions les phénomènes supranormaux se réaliser par des causes naturelles comme ceux, non moins mystérieux, auxquels nous ne prêtons aucune attention, parce que nous y sommes habitués. Si jamais ces merveilles perdent leur caractère de faits extraordinaires

en se reproduisant fréquemment, à notre stupéfaction succédera l'indifférence, à moins que nous ne soyons du nombre des esprits supérieurs auxquels des choses très ordinaires procurent de l'étonnement.

Toutefois, ces personnalités ne sont pas toujours sûres de faire sortir leurs effets, contrairement aux prestidigitateurs qui, disposant de leurs secrets, aboutissent invariablement aux mêmes résultats. Quoique capables d'accomplir des actes dépassant nos pouvoirs, elles sont comme nous limitées. Hier, la table déclarait qu'elle était sans force, soit parce que l'atmosphère était défavorable, soit parce que le médium manquait de fluide. Aujourd'hui, elle vous dit : *Essayez*, mais l'Esprit vous avertit, comme le 30 novembre 1905, qu'il n'est *sûr de rien*, parce qu'il lui manque l'assistance d'un autre Esprit plus expérimenté. Néanmoins, après des efforts infructueux, il parvint à nous donner des raps, des lévitations avec contact et de l'écriture directe, tenant ainsi beaucoup plus qu'il n'avait promis. Quand l'invisible a épuisé ses moyens, il dit : *C'est assez*. D'autres fois, le 18 février 1906, par exemple, il promet formellement des phénomènes qui

arrivent dans l'ordre indiqué, parce qu'il est en possession de toutes ses ressources.

Le phénomène si rare de l'écriture directe se produit généralement dans l'obscurité. On n'éclaire, pour le constater, que lorsque la table vous avertit par le mot : *Fini*. Demandez-vous, avant d'éclairer, ce qu'il y a d'écrit, il vous est répondu : *Regardez*, ou par le message lui-même dont vous ignorez absolument la teneur. Le 29 juillet 1905, nous obtînmes, pour la première fois, ce résultat stupéfiant. Nous étions dans la nuit la plus profonde. La personnalité venait d'écrire. Quels mots y a-t-il sur la feuille ? dit le président. *Jésus*, répond la table. On éclaire, et, sur la page blanche, nous lisons ce mot très nettement tracé.

L'imprévu jaillit constamment des péripéties de la conversation dont l'intérêt change, comme dans notre monde, avec les individus chargés de l'alimenter. Vous n'êtes pas toujours égal à vous-même dans vos propos. Il est des cas où votre langue se délie aisément. Les idées et les mots vous viennent avec facilité, et d'autres fois, au contraire, vous vous torturez en vain le cerveau pour en tirer quelque chose. Il y a des gens avec qui vous

n'avez aucun entrain, ils vous éteignent; certains avec qui vous retrouvez votre verve, ils vous allument. Ceux-ci, par des questions intelligemment posées, vous amènent à parler pendant des heures sur les sujets que vous connaissez le mieux et dont ils désirent s'instruire; ceux-là, incapables de sortir des banalités, vous y retiennent presque malgré vous, puisque vous vous sentez impuissant à les amorcer par des appâts qui les laissent indifférents. Les personnalités se communiquant par la table sont de même plus ou moins bien disposées, selon que le président a plus ou moins d'à-propos. Le 7 avril 1909, la table faisait cette observation : *Il me tarde de voir personnes nouvelles. M. Bénezech pense qu'on a toujours à dire. Hé bien, non. C'est absolument comme dans ce monde. Deux personnes réunies d'habitude ne parlent que s'il se produit quelque incident... Questionnez.* Le 25 du même mois, la même personnalité, pour prendre son élan, demanda : *Pouvez-vous trouver un sujet de conversation?* Et plus les questions sont appropriées, plus on constate dans les réponses de l'inattendu et de l'attrait, comme si l'invisible était excité.

## VII

Ces personnalités fortement accusées essayent de dissiper les doutes qu'on peut avoir sur la qualité qu'elles s'attribuent.

Les phénomènes sont si merveilleux qu'on se résoud péniblement à les admettre sans les avoir constatés soi-même. Lorsqu'ils vous sont affirmés par les personnes les plus dignes de foi, il vous reste, malgré votre confiance, une indécision. La table s'étonne de votre scepticisme. Y a-t-il ici un Esprit? demandait-on le 9 avril 1905. — *Père, je vous attendais*. — C'est toi, mon enfant? — *Tu peux en douter?* — Il est si difficile d'établir l'identité des Esprits et nous désirerions tant que ce soit toi ! — *Oh!* Comme cette simple exclamation est significative !

Le 27 avril 1908, un étranger assistait à la séance. On ne peut s'empêcher, les premières fois, de trouver étrange que des gens réputés sensés causent avec un Esprit logé dans un guéridon. Le président, pour préparer le nouveau venu, fit cette observation qu'il était impossible de procéder autrement, qu'il fal-

lait s'exprimer comme s'il y avait là, qu'on le crût ou non, une personnalité. La table, sans attendre une question, s'empressa de dire : *Je suis là*. C'était une protestation contre l'incrédulité avouée des uns et contre la foi honteuse des autres.

Le 14 octobre 1908, le président, quoique incliné vers la croyance, montrait néanmoins de l'hésitation. *Un reproche bienveillant*, lui fut-il répondu. *Tu as vu des phénomènes en tous genres et tu demandes encore! La parole du Christ est bien vraie : « Quand même les morts ressusciteraient, vous ne croiriez pas. »* Ceux en effet qui ont le parti-pris de nier ne sont ébranlés par aucune raison. S'ils manquent d'arguments, ils se contentent de bredouiller des âneries qu'ils opposent victorieusement, avec l'appui du sens commun, à des preuves ayant le tort de n'être pas estampillées par la science officielle. C'est une misère que la même personnalité déplorait, le 5 mars 1907, en ces termes : *Nous aimerions vous consoler et tarir à jamais la source de vos doutes; le matérialisme suinte partout dans vos pauvres âmes, mais vous serez aussi heureux que Thomas.*

Il est moralement bon néanmoins de n'être

pas conduit à la foi par une évidence rendant inutile l'intervention de la volonté dans un domaine où la conscience est si profondément intéressée. On a souvent les croyances qu'on mérite et nous sommes dans une certaine mesure responsables de la direction de nos idées, bien qu'il ne faille pas abuser de ce genre de raisonnement qui, poussé à l'extrême, nous ferait sombrer dans l'intolérance des infaillibles toujours trop enclins à traiter de criminels les adversaires de leur dogme. C'est en s'appliquant à régler sa conduite d'après les maximes de la morale qu'on devient capable d'apprécier la beauté de la vertu, de sorte qu'il dépend de nous de compléter par l'expérience la preuve commencée par un travail de l'esprit. On arrive par cette voie à la croyance vécue, la seule qui ne soit pas légèrement juxtaposée à l'âme et qui produise des œuvres. Ne nous plaignons donc pas d'avoir à être les artisans de nos convictions. La personnalité adoptait probablement cette opinion, le 24 mai 1908, dans le dialogue suivant : Ne pourrais-tu pas nous dire quelque chose qui dissipât entièrement nos doutes ? — *La foi est voulue de Dieu.* — Pourquoi Dieu nous refuse-t-il l'évidence qui serait si

réconfortante ? — *Ce ne serait plus de la foi. Ne serais-tu pas fâché si les enfants doutaient de toi? Refuserais-tu ce droit à Dieu?* — Cependant la table a, dans divers groupes, fait cette évidence, en révélant des choses absolument ignorées de tous les assistants. Pourquoi n'obtiendrions-nous pas maintenant un phénomène semblable ? — *Laisse Dieu t'accorder et te refuser selon sa volonté.* — Ce n'est pas Dieu seulement qui agit : ce sont aussi les invisibles. Ceux-ci ne peuvent-ils pas nous dire ce qu'ils savent et que nous ignorons ? — *Le médium et les Esprits ont une action combinée. Les conditions à réunir sont difficiles. C'est si difficile que les communications sont souvent faussées...* — Est-ce tout? — *Non... Rien ne remplace la foi; le spiritisme doit la fortifier.* Cette sentence exprime une grande vérité. Les preuves les plus indicatives de la présence des Esprits ne convaincront jamais ceux qui sont systématiquement réfractaires à la doctrine de la survie. Pour éviter celle-ci, ils imaginent souvent les hypothèses les plus invraisemblables.

La protestation contre le doute revêt quelquefois une forme agressive. Le 26 janvier 1908, une personnalité attaquait un de

ses amis de lycée jeune encore : *Je parle à Pierre. Tu es incrédule. Je voudrais te convaincre. Je te trouve bien orgueilleux de ta faible raison! Pourquoi ne pas croire ceux qui sont morts et qui vous aiment?* Le même Pierre était pris à partie, le 30 décembre suivant, par un autre de ses camarades défunts, sur un ton plaisant : *J'ai peur de contrarier Pierre, en m'adressant à lui. Permets que je te souhaite une bonne année et que je te serre la main sans que tu le sentes. Un mort, cela répugne! Mon cher, ne t'en déplaise, je suis aussi vivant que toi. Regret de ne pouvoir t'appliquer une bonne torgnole comme au lycée : ce serait frappant et convaincant.*

Le 14 février 1909, cette personnalité s'exprimait laconiquement et énergiquement. On avait lu, avant la séance, une lettre d'une dame très malheureuse de la mort de son fils. La table, en considération de la mère, dit : *Affirme la survie, vraie, vraie, vraie; le bonheur du revoir assuré, en attendant les consolations de l'au-delà; Jésus ressuscité a été vu d'un assez grand nombre de témoins pour qu'on puisse croire...* Après quelques secondes d'immobilité, elle revient à son idée, comme pour la graver plus profondé-

ment dans l'esprit des assistants : *Certitude de vie, de revoir, de bonheur ; lui sont certifiés par un Esprit entré dans l'au-delà.*

## VIII

Ces personnalités, qui affirment avec tant de décision leur existence, opposant leur volonté à celle du médium, venant quand il leur plaît et quelquefois quand on les évoque, ignorant des choses qu'elles devraient savoir et en révélant d'autres que tout le monde ignore, identiques à elles-mêmes puisqu'elles ont des particularités de caractère permanentes, avec des alternatives de vivacité et d'assoupissement, ces personnalités nous donnent des renseignements sur la vie d'outre-tombe. Quelle confiance pouvons-nous leur accorder sur ce point ? Il est encore difficile de se prononcer.

Tous les traits que nous venons de signaler sont des faits positifs qu'il suffit de constater pour être convaincu de leur réalité ; mais, dès qu'il s'agit de ce qui se passe dans l'autre monde, comme nous n'avons pas le

moyen de nous y rendre pour vérifier les propos de la table, nous sommes condamnés à beaucoup de réserve, pour le moment du moins. Si, dès maintenant, on pouvait se flatter de posséder la preuve expérimentale de la survie, ce serait, en attendant mieux, un résultat énorme. Plus tard, quand on comparera des milliers de communications obtenues, dans les diverses parties du monde, par des gens n'ayant eu aucun rapport entre eux, il sera logique, si elles se ressemblent, de conclure à leur vérité. Il serait fort étrange que la table dît partout les mêmes choses, si les personnalités qui s'expriment par elle ne puisaient pas leurs indications à la même source. Actuellement les penseurs ne disposent pas d'une documentation assez abondante pour tirer des conclusions définitives. Cependant on discerne çà et là des analogies qui permettent des conjectures. C'est dans ces limites imposées par une critique prudente que nous exposerons nos vues sur les conditions de la vie dans l'au-delà.

Il faut s'attendre à ce que les communications médianimiques ne satisfassent pas une curiosité trop exigeante, parce que nous ne saurions sortir du cercle où nous enferme la

faiblesse de notre intelligence. *Ce sont des choses inconnues, impossibles à expliquer*, nous a-t-il été déclaré. Quand on demande aux Esprits ce qu'ils font : *Le monde où je suis*, est-il répondu, *se rattache par bien des points au vôtre; par d'autres points il en diffère*, *de sorte que vous ne pouvez comprendre notre nature et nos occupations*. Et encore, le 24 février 1911 : ... *J'aurais beaucoup de choses à vous dire*, *mais vous ne les comprendriez pas*, *et notre langue manquerait de mots pour exprimer des choses qui vous sont absolument inconnues*. Ils éprouvent, pour nous décrire leur genre de vie, la difficulté que nous aurions à causer de couleurs avec un aveugle de naissance. Parlez à celui-ci de la lumière du soleil avec le style étincelant d'un Victor Hugo, vous ne parviendrez pas, quelle que soit la richesse de vos images, à lui en suggérer la moindre idée, parce que, n'ayant jamais joui de la vue, il est incapable de concevoir ce dont il est question. Supposez maintenant qu'à nos cinq sens vient s'en ajouter un sixième. Tout en restant sur le même plan, nous entrons dans un monde nouveau. *Vous savez déjà*, disait la table le 6 janvier 1909, *que notre corps perfectionné*

10

*ne tombe pas sous vos sens; de même une quantité de choses existent, même autour de vous, sans que vous puissiez les connaître. Nous qui les connaissons, nous en usons, nous les étudions, absolument comme vous le faites.* Le trésor de la Nature est inépuisable. Ce que nous en savons n'est rien comparé avec ce que nous ignorons; mais nous nous enorgueillissons comme un enfant qui se prend déjà pour un personnage, parce qu'il commence à épeler les lettres de l'alphabet. Soyons donc très modestes, en apportant notre contribution.

## CHAPITRE VI

### QUELQUES VUES SUR L'AU-DELA

#### I

Ce corps tant aimé, quoiqu'il ne soit pas toujours soigné avec sagesse, sera jeté dans une fosse. C'est une vérité que la disparition de quelques-uns de nos semblables nous rappelle à chaque instant ; cependant nous nous en faisons rarement une idée très nette, même lorsque nous en parlons avec précision. Essayons de penser à notre mort. Peut-être sentirons-nous courir un frisson dans tous nos membres ; peut-être aussi la réalité nous apparaîtra-t-elle vaguement dans un nuage.

La mort nous répugne tellement que nous en écartons le plus possible l'image ; elle nous laisse même ordinairement assez insou-

ciants, comme s'il était naturel que la vie ne nous quittât jamais. Y a-t-il un enterrement de première classe, la foule se masse sur le parcours pour jouir du spectacle. Dans le cortège, on cause d'affaires, de plaisirs, de la politique, de la chronique locale. C'est un bourdonnement de propos qui suit le char funèbre, depuis la maison jusqu'à la porte du cimetière où, par pudeur, on se tait sans être bien ému, à moins qu'on ne pleure l'un des siens. Presque personne ne songe que, dans cette bière, gît, en voie de décomposition, un être qui, naguère circulait dans la rue avec un air de santé.

Pourtant, quelle que soit notre légèreté, nous serions curieux de savoir ce qui reste de nous. Ne sommes-nous qu'un peu de matière avec laquelle s'identifie l'esprit éphémère comme elle, ou cet esprit, sortant de la prison de chair, continue-t-il de vivre dans d'autres conditions ? Question pleine de majesté que tous les hommes se posent à certains moments.

## II

Que se passe-t-il dans l'agonie ? Parmi les mourants, les uns ne donnent aucun signe

d'intelligence, d'autres parlent jusqu'à la fin. Certains se sont exprimés comme s'ils voyaient près de leur lit, les attendant, tantôt des membres de leur famille qu'ils savaient défunts, tantôt des personnes dont ils ignoraient le décès. Le plus souvent, ces apparitions n'étaient visibles que pour eux ; quelquefois, elles le devenaient pour les assistants ; dans certaines circonstances, elles avaient été annoncées par des médiums avec des détails qui en augmentaient l'intérêt.

Les *Annales des sciences psychiques* de mars 1906 citent le cas du révérend Moody relaté par son fils qui raconte ainsi ses derniers moments : « On l'entendit soudain murmurer : « La terre s'éloigne, le ciel s'ouvre devant moi ; j'en ai dépassé les limites ; Dieu m'attend. Ne me rappelez pas ; tout cela est beau ; on dirait une vision d'extase. Si c'est cela la mort, qu'elle est douce !... » Son visage se raviva et, avec une expression de joyeux ravissement : « Dwight, Irène ! Je vois les enfants !... » Il faisait allusion à deux de ses petits-fils qui étaient morts. Ensuite, se tournant vers sa femme, il lui dit : « Tu as toujours été une bonne compagne pour moi. » Après ces mots, il perdit connaissance. »

Il nous fut raconté, le jour même de sa mort, le 15 décembre 1878, que François Bonifas, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban, au moment d'expirer, manifesta le regret de ne pas voir, une fois encore, ses étudiants : « Je leur aurais dit... qu'avec Jésus... on peut s'en aller en paix et... avec joie, avec joie... » C'était prononcé par intermittences, semblable aux jets de lumière d'une lampe qui, faute d'huile, va s'éteindre. Puis : « Oh! que le ciel est beau... et qu'il est près !... »

Le grand philosophe Charles Renouvier, mort le 1er septembre 1903, à l'âge de 87 ans, conserva jusqu'à ses derniers instants toute la lucidité de son intelligence. « La veille encore, nous écrivait l'ami dans les bras de qui il a expiré, nous avons longuement discuté ensemble des problèmes de philosophie et de politique. Deux jours auparavant, de une heure de l'après-midi à 5 heures du soir, il m'a fait de très longues recommandations. J'ai écrit sous sa dictée une sorte de testament philosophique qui est à mes yeux d'une importance capitale. Il est mort comme un sage. A trois reprises, il a relevé la tête. Il y avait dans ses yeux grands ouverts de

l'étonnement et de l'admiration, comme s'il voyait quelque chose de très beau. Puis, il m'a serré la main en souriant. Ses doigts ont erré une demi-minute et ç'a été fini... »

Le pasteur Marc Volfard, décédé à Laforce (Dordogne), le 21 juin 1906, dans sa quarantième année, proclamait sa foi à la survivance, avec un détachement de ce monde qui tenait presque du prodige. Un après-midi, nous étions seul près de son lit qu'il ne quittait plus. Nous causions de la vie à venir simplement, comme s'il se fût agi d'un prochain départ pour un beau voyage. Il avait pourtant bien des raisons de se rattacher à la terre. « Je veux vivre pour ma femme, s'écriait-il un jour, vivre pour mes enfants, vivre pour mon Église, vivre pour mon œuvre, et — ajoutait-il en fermant le poing avec l'énergie d'un lutteur qui, étendu sur le sol, se raidit encore — je vivrai ! » Un soir, se sentant à bout de forces, il demanda si la fin approchait. On lui eût fait injure, en cherchant à le rassurer par un mensonge. Dès ce moment, il prit résolument son parti de laisser ici-bas ce qu'il avait tant aimé, joyeux d'entrer dans ce qu'il appelait « la grande vie » où les disparus nous attendent. La mort,

dans le rayonnement de cette piété, prenait un aspect souriant. Les amis qui, jour et nuit, veillaient à son chevet, étaient partagés entre la douleur de le perdre et l'admiration de le voir partir dans cette paix. On chantait, sur sa demande, des cantiques, on lisait des pages de l'Évangile ou de l'Imitation de Jésus-Christ, on priait. « J'ai été très bas, mais je remonte, disait-il. Je suis descendu dans les abîmes, oh ! noirs, noirs, noirs ! Maintenant tout est bien, je monte lentement, mon esprit plane... je plane... » Une autre fois : « Nous souffrons de moins en moins dans nos corps et dans nos âmes. Ah, quelle douce traversée ! Ma nacelle flotte tantôt sur de l'eau douce, tantôt sur de l'eau salée, mais toujours avec un coin de ciel bleu sur ma tête... » La nuit du samedi 16 au dimanche fut particulièrement émouvante, une tiède nuit de juin, avec un ciel magnifiquement étoilé qu'on apercevait dans l'encadrement des fenêtres donnant sur la vallée dominée par le coteau où s'élevait le presbytère. La majesté de ce paysage égayé par le chant des rossignols s'harmonisait avec la sérénité de ce mourant qui ne cessait pas d'affirmer la vie. On avait, au milieu des ruines d'une

destinée prématurément brisée, l'impression de la splendeur d'une âme immortelle. A une heure du matin, il dit d'une voix à peine perceptible : « Quelle paix... dans cette petite chambre !... A tous lumière, courage et force!... Paix, cette paix que Dieu donne et qui est si douce au cœur!... » Toute la journée fut remplie de cantiques et d'adorations qu'il réclamait dans ses moments d'éclaircie; alors son visage creusé par la maladie s'illuminait d'un sourire de béatitude. Au crépuscule, il fit ses adieux : « Je suis mort pour la terre, j'entre dans l'invisible, allez. » L'agonie dure jusqu'au jeudi 21, où il expire vers 11 heures du soir. Durant ces quatre jours, il ne prononce que quelques mots, ses yeux sont éteints, on se borne à humecter avec de l'eau ses lèvres brûlées par la fièvre. Le mercredi, à 9 heures du matin, il lève lentement une main et, sur un ton d'accablement : « Vivre, vivre ! » Le lendemain à 5 heures après midi, il murmure tout bas le nom de sa femme et, avec une voix qui semblait venir de très loin : « Je vois... Ciel. » — Tu vois le ciel? — Il répondit « oui » par un léger mouvement de la tête. Il ne parla plus.

Parviendra-t-on jamais à faire la psycho-

logie de l'agonisant et, surtout, à déterminer le caractère de ces visions plus fréquentes qu'on ne pense? Faut-il les classer toutes parmi les hallucinations? Sont-elles provoquées par l'apparition de quelque chose de réel? S'il est vrai, comme quelques-uns croient le démontrer expérimentalement, qu'il y a en nous un corps fluidique, un double du corps matériel, siège de facultés latentes, parfois actives dans l'état de somnambulisme et produisant chez les médiums des manifestations supranormales, ne se pourrait-il pas que, dans la crise de l'agonie, alors que le corps matériel se désorganise, le corps fluidique, en train de se dégager, devienne plus lucide? Ce serait, à l'article de la mort, une éclosion de médiumnité, un phénomène de clairvoyance.

III

On vient d'exhaler le dernier soupir : a-t-on immédiatement les impressions d'un homme qui passerait d'un lieu où il se trouvait mal dans un autre plus agréable? Le désincarné a éprouvé une si forte secousse qu'il ne se rend

pas compte d'abord de sa transformation. *Le saut qu'il a fait est assez grand pour étourdir*, nous a dit la table dont nous continuerons de reproduire les propos en italiques. Aussi est-il *ahuri ; il ne s'attendait pas à ce qui lui arrive*. Le *désordre* règne dans son esprit; il ne s'y reconnaît pas. *Imaginez un sauvage au milieu de vous : quel étonnement !* s'il a été transporté subitement dans les nouveautés de la civilisation, sans qu'on ait essayé de lui en donner quelque idée. Il est donc dans le *trouble*, dans un état *nuageux*.

On est d'autant plus *saisi*, qu'on a été moins croyant. Le spiritualiste qui, malgré les défaillances de la foi, a vécu avec la perspective d'un avenir au delà de la tombe, n'a pas, quelle que soit sa surprise, l'étourdissement du matérialiste pour qui l'anéantissement de la personnalité était certain. Celui-ci met plus de temps à *reprendre ses esprits*. Quand il revient à soi, il est agréablement impressionné de se *retrouver vivant*, car, on a beau en prendre son parti, on n'envisage pas sans désagrément sa propre destruction et on reconnaît avec satisfaction qu'on s'est trompé.

Il s'aperçoit qu'il est *revêtu d'un corps re-*

*lativement immatériel*, *supérieur à l'ancien*, avec *la bonne sensation* de ne plus souffrir et d'être délivré de la servitude de la chair. Celle-ci nous accable par la multitude de ses exigences. La plupart de nos soucis viennent des soins qu'elle réclame. Il faut lui procurer la nourriture, le vêtement, l'habitation et des plaisirs qui, pour être le plus souvent superflus, n'en sont pas moins devenus nécessaires par les besoins qu'on a la sottise de se créer artificiellement. Si intelligentes que soient les précautions prises pour la préserver du péril, on est toujours exposé à la maladie et c'est un bonheur d'en être désormais à l'abri.

Le désincarné constate en même temps que la mort est *le commencement d'une vie supérieure et intense*. Les sens de la terre, ceux que nous connaissions, *se sont prodigieusement développés*, parce qu'ils sont affranchis de *l'enveloppe grossière qui nous comprimait*. D'autres *facultés qui n'étaient que virtuellement contenues dans notre corps s'épanouissent et se réunissent et forment un sens unique général*. Elles sont désormais *en activité... Les distances n'existent pas pour les Esprits*. Ils se déplacent avec la rapidité de la pensée, franchissent instantané-

ment d'immenses espaces, sans même avoir des impressions de voyage, puisque, si loin qu'on aille, on y est *de suite*. Quant au temps, il n'existe plus pour ainsi dire, car l'éternité dans laquelle on vit *ne comporte pas de mesure. Comment mesurer une chose qui n'a pas de fin ?*

Les sentiments du nouveau venu se résument dans ce mot : *Tout est beau*. Représentons-nous un aveugle sourd-muet de naissance. Il n'a aucune idée des couleurs et des sons. La forme des objets, il ne peut se la représenter en les touchant seulement ; il n'a qu'une sensation de résistance et, dans la nuit et l'isolement où il est confiné par son infirmité, privé des jugements sans cesse renouvelés qui naissent de la comparaison des choses et du commerce avec nos semblables, il mène l'existence la plus précaire. S'il avait perdu, à l'âge de raison, l'usage de la vue et de l'ouïe, il serait horriblement malheureux par le regret de biens auxquels il attacherait d'autant plus d'importance qu'il n'espérerait plus les retrouver. N'en ayant jamais joui, il ressemble un peu à l'indigent qui passe parfois plein d'envie devant la demeure du riche, mais qui, le plus souvent, pourvu qu'il ait la

santé, n'insiste pas trop sur la misère de sa condition. Supposons qu'il se produit dans son organisme une révolution à la suite de laquelle il est guéri. Avant cette crise, il était, quoique sur un même plan, dans un monde tout différent du nôtre. Maintenant quelle révélation ! Il vit dans une féerie. Les moindres objets auxquels l'accoutumance nous rend insensibles lui sont une occasion d'émerveillement. Non seulement il en admire les formes infiniment variées dont il ne pouvait, par le toucher, saisir l'ensemble, mais encore il les voit à leur place au sein de la nature qui lui était inconnue avec ses horizons, ses couchers de soleil et ses étoiles. Le nouveau-né ne sait rien de ces magnificences, parce que son attention, encore non éveillée, ne suit que la pente des appétits. La connaissance du monde s'opérant insensiblement chez lui par des expériences de chaque jour, il aura sans doute des étonnements, mais le plus souvent atténués, tandis que notre infirme arrive si brusquement devant ce spectacle qu'il en est tout bouleversé, au point de ne se croire plus le même individu. Le défunt, à son entrée dans l'au-delà, éprouve des impressions de ce genre.

## IV

Il a donc, au sortir de ce monde, *un corps fluidique*, *invisible pour vos yeux*, *non soumis à la souffrance* physique, ce qui n'exclut pas les peines de l'âme. Ce corps devient plus éthéré à mesure que l'esprit grandit, sans se dématérialiser absolument, car *la matière est la base de tout*. On ne peut pas se *faire une idée de l'état de subtilité auquel elle arrive*. Pour vous représenter ses divers degrés de pureté, *comparez l'eau bourbeuse à l'eau limpide*.

Parce que ce *corps est plus subtil*, *il ne s'ensuit pas que*, *lorsque nous aurons acquis des sens nouveaux*, *nous ne puissions pas le reconnaître*, car les *corps spirituels gardent une ressemblance perfectionnée avec les corps terrestres*, leur beauté étant *beaucoup plus grande*.

Cette vie n'est qu'une *continuation* améliorée de celle qu'on vient de quitter et est *rattachée à la terre par bien des points*. Quoique considérablement transformé, le désincarné a conservé sa personnalité avec bien des faiblesses. *Nous pouvons errer*, dit la

table ; *n'humiliez pas les Esprits*. Quel que soit l'essor de ses facultés désormais affranchies des liens de la chair, il n'a pas acquis la plénitude du savoir, de la puissance et du bonheur. On est enclin à *le croire plus savant qu'il n'est*. Il s'occupe de travaux dont on chercherait vainement à pénétrer la nature, parce qu'ils dépassent la portée de notre entendement. Il y montre de l'inexpérience, des tâtonnements, de la fatigue. S'il a plus de connaissances, il en *ignore le maniement*. Par conséquent, gardons-nous de lui attribuer *un développement qu'il n'a pas*.

Il retrouve *son expérience antérieure* et il l'augmente, en sondant *les forces immenses de l'univers*, dans un champ de travail dont la perspective s'étend à l'infini. Il progresse moralement avec d'autant plus de facilité que, *le corps étant détruit*, *on est débarrassé d'une quantité de besoins et d'appétits qui rabaissent*. Si l'âme se heurte à d'autres obstacles, elle n'est plus exposée aux suggestions de la chair qui souvent l'attire en bas, au moment où elle allait prendre son vol vers les hauteurs. Que de fois cette chair ne fait-elle pas irruption, pour l'avilir, dans une conscience bien intentionnée ! Aussitôt celle-ci entrevoit

à peine dans un brouillard le devoir dont elle était éprise. Fascinée par le péché, elle devient, avec des transports, sa proie, jusqu'à l'instant où, la passion étant apaisée, elle a honte de sa chute. Toutefois, le désincarné conserve dans sa mentalité l'empreinte des sentiments qui l'animaient sur la terre, plus ou moins épuré, avec le regret, si sa condition est peu relevée, de n'avoir pas mieux *orienté sa vie.*

Il habite un séjour dont la *beauté n'est pas appréciée par les Esprits inférieurs. Il en est de même d'ailleurs dans le monde où vous êtes. Un rustre n'aura pas les jouissances intellectuelles ou artistiques d'un homme cultivé.* Celui qui a mené grossièrement ici-bas l'existence d'un sensuel travaille à se *dégrossir.* C'est son châtiment. Le bonheur suit le perfectionnement. Que devez-vous *faire pour acquérir les conditions nécessaires à une bonne entrée dans ce monde ? Sanctifiez-vous.*

A moins qu'il n'ait eu l'âme particulièrement perverse, il se sent *mieux que sur la terre*, étant débarrassé des besoins matériels, source de tant de maux. *Le plus grand nombre se trouvent plus heureux. Tout cela d'ailleurs est relatif. Un Esprit a des joies pro-*

*portionnées au degré d'élévation qu'il a atteint.* Indépendamment du bonheur d'acquérir de nouvelles connaissances, il a celui, plus intense encore, de *grandir*, de *voir le bien et pouvoir le faire*, de changer de sphères en progressant, la supériorité d'une sphère se caractérisant par son *éloignement de la vie terrestre.*

Pour s'améliorer, il se rend utile. Les Esprits correspondent entre eux, s'atteignent par des *radiations*, se communiquent leurs pensées par une *pénétration réciproque* et se rencontrent d'autant plus aisément, dans l'espace et dans la foule, qu'ils sont plus attirés par des sympathies. Ils vont en *mission* pour *travailler au relèvement de frères* que leur matérialité retient plus bas. Pour eux *vivre, c'est se donner* par une sorte de *transfusion* du *meilleur de soi-même.*

Ainsi donc cette vie de l'au-delà, *au point de vue intellectuel, moral, religieux, est la continuation des progrès terrestres facilités par une intelligence supérieure et débarrassée de l'enveloppe terrestre qui l'accablait... Vie de joie, de lumière, de paix, en attendant plus de joie, plus de connaissances, plus de vérité. Nous sommes encore plongés dans les*

*ténèbres spirituelles, mais la clarté commence à paraître et nous en savons assez pour être à l'abri de vos pénibles doutes et nous sommes heureux des progrès accomplis et de ceux que nous ferons.*

## V

Les désincarnés ne sont pas tellement absorbés par leur nouveau genre de vie qu'ils ne s'intéressent plus à notre monde.

Ils sont, pour ainsi dire, d'autant plus nos voisins qu'ils étaient plus charnels en partant. *Le poids de leur corps les retient..... J'aime encore*, disait une personnalité, *à réunir mon esprit aux vôtres. Je suis bien matériel. Mes idées ne m'avaient pas préparé à ce changement. Je voudrais n'avoir pas été incrédule. C'est peu fortifiant dans l'épreuve et pour mourir.*

Tantôt ils sont séparés de nous par des espaces que notre lenteur nous ferait trouver incommensurables et qui leur paraissent très petits à cause de la rapidité avec laquelle ils les franchissent; tantôt ils sont à nos côtés, vivant de notre vie, car *la mort ne dé-*

*truit pas les sentiments ; elle les augmente et les rend plus purs.* Ils sont informés de nos joies et de nos chagrins, sensibles au souvenir que nous avons conservé d'eux et attirés par nos pensées qui se propagent *en radiations.*

Les mauvais cherchent à nuire, jusqu'à ce qu'ils soient devenus meilleurs; les bons regrettent de ne pouvoir pas nous être plus utiles, car leurs moyens sont limités; mais ils suivent leurs *bien-aimés sans inquiétude, sachant sûrement quel est le but qu'ils atteindront, but heureux.* Du point de vue où ils sont placés, la souffrance prend un aspect tout différent. *Le mal, je sais par moi-même qu'il conduit à une situation tellement meilleure qu'on le considère comme un bien. Une mère, quand elle a son enfant, pense-t-elle à se plaindre des douleurs passées? Nous sommes de même. Dieu soit loué! La mort n'existe pas et d'un peu de mal sort le bien, la joie, le bonheur si grand que je ne peux en donner une idée... Comment considérez-vous le chagrin d'un enfant puni? Ce n'est rien à vos yeux. Il en est de même pour nous eu égard aux hommes.* Nos épreuves, envisagées dans le cadre si restreint de la vie pré-

sente, nous paraissent presque le remplir ; pour les invisibles qui, situés en dehors de ce cadre, les voient dans l'éternité, elles sont infiniment réduites. Voilà pourquoi l'apôtre Paul, dans son avant-goût de l'au-delà, a pu dire : « Les souffrances du temps présent ne sont rien au prix de la gloire qui nous doit advenir. »

Ils luttent, pour communiquer avec nous, contre de grandes difficultés, comme il nous arriverait si nous agissions dans un milieu des plus incommodes, munis d'instruments très imparfaits dont nous ne saurions guère nous servir. Quoique *nos deux mondes se pénètrent comme l'esprit pénètre la matière*, il ne leur est possible de se manifester sur notre plan qu'en combinant leur action avec celle du médium, et *c'est si difficile que les communications sont souvent faussées... Le fil est ténu entre les deux mondes; prenez garde qu'il ne casse. Vos moyens sont bornés; les nôtres aussi.* De là vient qu'ils tâtonnent beaucoup. Souvent ils font des tentatives avec l'espoir d'aboutir et le succès ne répond pas à leur attente. Quelquefois, dans les expériences de matérialisation, ils croient s'être rendus visibles, alors que certains assistants

n'ont rien vu et que d'autres ont aperçu seulement dans l'obscurité des nébulosités qui s'allongent.

Ils éprouvent à ces opérations plus ou moins de répugnance, selon leur degré de spiritualisation. C'est ainsi que des mendiants vivent, sans en être affectés, au milieu d'ordures où des riches, habitués à des raffinements de propreté, souffriraient cruellement, s'ils n'en périssaient pas de dégoût. Les Esprits supérieurs ne cherchent pas à communiquer avec notre monde, si ce n'est rarement et toujours dans un but moral. Les inférieurs, étant trop matériels, se sentent *dépaysés* dans l'au-delà et se trouvent mieux à notre contact. On prétend que, chez les sauvages, les phénomènes psychiques sont particulièrement fréquents.

## VI

Ces invisibles qui peuplent l'espace ne sont pas confinés dans des régions déterminées dont les conditions correspondent à leurs mérites. Il n'y a pas un ciel, un enfer et un purgatoire localisés. *Le royaume de Dieu est*

*au dedans de vous. Cela n'implique pas que tous les Esprits soient réunis. Chacun vit avec des Esprits d'un niveau à peu près semblable au sien.* Les différentes sphères sont des états d'âme.

Comparez la vie d'un rustre surtout occupé de ce qu'il mangera avec celle d'un homme de génie qui serait un saint. Ces deux êtres, quoique situés sur un même plan, n'habitent pas le même monde. L'un, voisin de la brute, a très peu d'idées; l'autre, sans dédaigner la matière, puisqu'il y est rivé par sa nature, la tient à son rang, pour laisser prédominer la raison, toujours en quête de hautes vérités, ce qui lui procure de nobles jouissances. L'homme de génie, à l'occasion, fera des incursions dans le domaine du rustre; le rustre, relégué dans son coin, ne soupçonne même pas l'existence des régions explorées par l'homme de génie.

Dans l'au-delà, les Esprits sont hiérarchisés de la même manière, avec une différence néanmoins. Le rustre, quoi qu'il fasse, ne deviendra jamais ici-bas un homme de génie; dans le monde des désincarnés, les facultés latentes prenant leur essor, des perfectionnements, irréalisables actuellement,

deviennent possibles. *Nous sommes débarrassés d'une matière grossière qui gêne l'esprit ; dès lors, nous pouvons progresser. C'est beaucoup eu égard à la terre, rien eu égard au but que nous devons atteindre.* On ne se trouve donc pas, au moment de la mort, immobilisé pour l'éternité, soit dans la peine, soit dans la félicité, selon qu'on a été condamné ou absous, après avoir comparu devant un tribunal.

Nous sommes jugés par nous-mêmes, en ce sens que nos actes nous suivent dans l'au-delà où ils produisent leurs fruits, en vertu d'une loi de la nature dans laquelle éclate la sagesse du Créateur. L'injuste souffrira moralement de n'être pas *adapté au milieu trop élevé* où la mort l'a introduit ; le juste au contraire goûtera la joie de vivre dans un élément plus pur, mieux approprié à ses tendances. L'un et l'autre sont destinés à avancer, celui-ci heureux d'avoir déjà fait des progrès, celui-là triste de son *infériorité*.

La révélation de sa laideur est le châtiment réservé au méchant. Il a à faire un stage plus ou moins prolongé dans cette souffrance qui le prédispose, en le purifiant, à changer de sphère. C'est, si l'on veut, une

sorte de purgatoire d'où il pourra sortir, quel que soit son degré d'indignité, par l'amélioration de son âme, avec une incertitude néanmoins qui est une partie de son épreuve. Sa *seule supériorité est d'être assuré de la survivance*. Il gémit des difficultés à surmonter et sa douleur est d'autant plus intense qu'il entrevoit moins le terme de son expiation; mais l'espoir de la délivrance ne l'abandonne pas.

Pourquoi serait-il complètement désespéré? L'enfer éternel ne saurait être dans les desseins de la Providence trop équitable pour mettre une telle disproportion entre la faute et le châtiment. Que la Société, pour se défendre, soit impitoyable, cela se conçoit, pourvu toutefois qu'elle ménage autant que possible la peine en vue de l'amendement. Le juge, dans son verdict, tient compte des circonstances atténuantes. On ne doit pas se représenter Dieu plus dur que l'homme, à moins qu'il ne soit animé par le désir de la vengeance. Mais en quoi le criminel, même le plus odieux, lui a-t-il nui? S'il a offensé sa majesté, il s'est surtout blessé soi-même, et supposer le Tout-puissant inaccessible à la pitié pour des êtres infimes, c'est pire que

nier son existence, c'est proclamer sa méchanceté. Nous mépriserions un homme qui, ayant à se plaindre de son enfant, ne songerait plus qu'à le faire souffrir, même repentant. On blasphème contre le Père céleste, quand on le déclare capable de punir autrement que pour rendre meilleur. Ceux qui mettent dans leur *Credo* la doctrine des peines éternelles ne réfléchissent pas, et c'est leur seule excuse, que le damné, si haïssable qu'il soit, mérite davantage notre sympathie que l'auteur de la damnation.

D'après la nouvelle doctrine, il ne suffit pas d'un mouvement de repentir complété par la formalité d'un sacrement pour transformer la destinée d'un pécheur. Le salut est inséparable de la sanctification. Il s'élabore lentement dans une évolution de l'âme vers le bien, afin que la justice de Dieu se concilie avec sa bonté.

On voudrait en savoir beaucoup plus sur les conditions de l'existence dans l'au-delà. Cependant si les résultats déjà obtenus menaient à des conclusions vraiment certaines, on serait au moins sûr de la survivance, et, disait une personnalité, *c'est énorme*.

## CHAPITRE VII

### A LA RECHERCHE D'UNE EXPLICATION

#### I

L'authenticité des phénomènes est indéniable pour tous ceux qui ont eu la patience de les attendre dans des expériences poursuivies méthodiquement avec des médiums de quelque valeur. Quant à l'explication, elle ne s'impose pas avec la même évidence. C'est ainsi que Morselli et Lombroso, deux éminents professeurs de médecine, sont sortis des séances d'Eusapia Palladino également convaincus; mais M. Morselli est resté matérialiste, tandis que Lombroso, interprétant autrement les faits, est mort persuadé qu'il allait continuer de vivre.

Il existe deux courants d'opinions : l'ani-

misme et le spiritisme. Les animistes expliquent ces phénomènes uniquement par l'action des forces se dégageant du médium, tandis que, d'après les spirites, ces forces sont, dans certains cas, employées par des Esprits de l'au-delà pour communiquer avec notre monde. Les uns et les autres ne peuvent invoquer en faveur de leur croyance une certitude susceptible de s'imposer indistinctement à tous les hommes; elle n'a que la valeur d'une hypothèse plus ou moins vraisemblable. Mais il est des cas où la probabilité atteint un degré si voisin de la certitude qu'il suffit d'un peu de foi bien justifiée pour supprimer la distance qui les sépare. Quoi qu'il en soit, il ne faut jamais confondre une hypothèse avec le fait sur lequel elle est bâtie. Pour observer la discipline de la raison, nous nous efforcerons de ne pas oublier ce principe.

Nous n'aurons recours, en allant à la recherche d'une explication, qu'à nos propres expériences. Ce n'est pas que nous professions la moindre indifférence pour celles d'autrui. Il serait trop inintelligent, quand des hommes de grand mérite affirment certains faits pour les avoir sérieusement con-

trôlés, de leur refuser son attention. Cette attitude témoignerait d'un médiocre désir de s'instruire, avec un peu de cette vanité qui consiste à se croire trop avisé pour donner dans des illusions. Assurément il ne suffit pas qu'un savant, eût-il du génie, avance des nouveautés pour qu'on doive les accepter d'emblée. Il y aurait du moins quelque sagesse à suspendre son jugement, afin de s'enquérir, avant de prononcer une sentence. Malheureusement le monde est plein de gens qui s'improvisent magistrats pour trancher des questions dont ils ne savent pas le premier mot. Ce procédé, à défaut d'autre avantage, offre celui d'éviter la peine des longues perquisitions, en prenant des allures de connaisseur.

Nous pourrions faire de l'érudition, avec profit pour notre cause, puisque nous trouverions en abondance dans la documentation d'expérimentateurs illustres des preuves auprès desquelles nos résultats paraissent presque insignifiants. Cependant, quoique ceux-ci ne méritent pas de figurer dans les fastes du psychisme, ils ont assez d'importance pour qu'il nous soit permis de conclure. Nous nous en tiendrons donc à ce que nous

avons observé. On a généralement l'accent plus fort en parlant d'un pays où l'on a fait soi-même des incursions, que lorsqu'on se borne à reproduire des récits de voyageurs.

## II

Il n'y a pas de phénomènes sans médium : il faut donc qu'une influence émane de celui-ci. Quelle est-elle ? On l'ignore, quoiqu'on lui donne ordinairement le nom de fluide, un de ces mots qui ne disent rien de précis et dont on se contente, faute de mieux, pour avoir un semblant de connaissance. Si nous étions pourvus de sens extrêmement subtils, nous la verrions; dans notre condition actuelle, prisonniers de la chair, nous ne pouvons percevoir son existence que par ses effets.

D'une manière générale, elle n'entre en activité que dans le cas où le médium a l'esprit tendu vers la production des phénomènes. Que plusieurs personnes assises devant une table, appuyées des coudes ou autrement, causent ou travaillent, sans songer à faire une expérience de psychisme, elle restera immobile; qu'elles posent leurs mains à plat

sur les bords, après une attente plus ou moins prolongée, elle s'animera, frappera des coups avec l'un de ses pieds et, pourvu qu'on y mette le temps dans une série de séances, finira par donner des signes d'intelligence. Cependant cette disposition est loin de suffire, puisque, très fréquemment, on a beau désirer les phénomènes, il ne s'en présente aucun. Nous n'avons jamais pu, pour notre propre compte, obtenir en famille le moindre résultat, la médiumnité nous faisant totalement défaut.

Quelquefois les phénomènes les plus remarquables, mouvements d'objets sans contact, bruits, apparitions de fantômes se produisent spontanément, tout à fait inattendus. On connaît l'histoire des maisons hantées qui commence à être prise au sérieux par des hommes de science. Ici, l'intention du médium n'intervient pas, puisqu'il serait plutôt désireux de se débarrasser d'une faculté qui l'expose à des inconvénients, celui notamment de passer pour un sorcier dans des milieux où subsistent encore les préjugés du moyen âge.

Voilà donc une force dont les manifestations sont intermittentes, par laquelle on ob-

tient des phénomènes physiques où se révèle la présence d'une intelligence. Comme dans nos expériences la table occupe une place prépondérante, nous nous y arrêterons plus particulièrement. Avec elle se pose un problème des plus étonnants : Comment se fait-il qu'un peu de matière, par des frappements de convention, exprime des idées qui, parfois, dépassent les connaissances des assistants ? Une idée ne va pas sans une personne qui l'a conçue et qui, en l'exprimant, poursuit volontairement un but. Quelle est ici cette personne ? Elle ne peut être que le médium ou quelqu'un d'invisible n'appartenant pas à notre monde : telle est l'alternative.

## III

Il est rationnel, avant de recourir à l'hypothèse de l'intervention des personnalités d'outre-tombe qu'on ne voit pas, de chercher à expliquer les phénomènes exclusivement par l'influence du médium qu'on voit. Il ne s'agit pas d'éliminer de parti-pris le spiritisme, car ce serait, en préjugeant la question, devenir l'esclave d'un dogmatisme, ce

qui n'est jamais le cas du vrai savant toujours prêt à modifier ses idées pour les accorder avec les faits, quelles que soient les résistances de son amour-propre; mais il convient de ne pas sortir sans nécessité d'une sphère déjà connue dont les possibilités ne sont pas encore épuisées.

Invariablement, dans les expériences qui servent de base à notre discussion, les médiums étaient éveillés. Pas une seule fois ils n'ont été en trance, de sorte qu'ils étaient, comme les autres membres du groupe, témoins des phénomènes qui les surprenaient. Si la cause résidait en eux, avec un supplément de forces émanées de nous, c'était à notre insu, car notre volonté n'intervenait d'aucune manière. Il fallait donc que le subconscient entrât en activité. Dans quelle mesure? C'est là que gît la difficulté.

Parmi nos actes, il en est que nous accomplissons consciemment, les uns instinctifs, les autres volontaires, ceux-ci accompagnés du sentiment de la responsabilité, ceux-là ne pouvant pas nous être imputés, tous nous apparaissant dans une clarté projetée par notre esprit sur une scène qui est nous-mêmes. Je fixe en ce moment mon attention

sur la page blanche, la plume qui court et les lignes qui se couvrent de mon écriture. Mais, il y a quelques instants, avant que l'idée de prendre cet exemple me fût venue, j'écrivais sans presque m'en apercevoir, tout entier à mon raisonnement, sous l'empire de l'automatisme qui, j'y réfléchis, m'a ressaisi pendant la rédaction d'une partie de cette phrase. C'est ainsi que beaucoup de nos actes s'accomplissent inconsciemment, sans que nous prêtions la moindre attention. La machine est montée, elle fonctionne d'elle-même, grâce à la puissance de l'habitude, quelquefois avec d'autant plus de précision que nous restons davantage passifs. Cela constitue, dans le champ de notre activité, une espèce de sous-sol où notre conscience pénètre rarement.

Que de choses nous avons apprises par les livres, par la conversation ou par tous nos sens et qui, d'abord présentes à notre pensée, sont tombées ensuite dans les profondeurs de l'oubli d'où il nous semble qu'elles ne sortiront jamais, quels que soient nos efforts pour les faire remonter à la surface ! Bien plus, il nous arrive fréquemment d'enregistrer des faits ou des idées sans nous en aper-

cevoir. Une affiche passe sous nos yeux; nous ne songeons pas à la lire; le texte se cache quand même dans notre esprit, pour nous revenir plus tard, sans que nous puissions savoir comment il y est entré. Notre cerveau emmagasine de la sorte une quantité de matériaux disponibles pour des rappels de la mémoire dans des conditions tout à fait mystérieuses. La part du subconscient est beaucoup plus grande qu'on ne croit généralement.

Parmi les trésors qu'il renferme, il en est pourtant qui ne lui sont jamais venus du dehors et ne peuvent par conséquent se classer dans la catégorie de la cryptomnésie. L'homme est à lui-même un mystère impénétrable. Nous portons avec nous des facultés le plus souvent insoupçonnées, qui surgissent accidentellement chez quelques-uns et ne sont devenues un objet d'étude que pour une minorité de penseurs.

Le cerveau travaille pendant le sommeil, sans la participation de la volonté, de celle du moins qui agit à l'état de veille, cette activité se manifestant au réveil, soit par la solution de problèmes, soit par la composition de morceaux de musique ou de littéra-

ture. D'autres fois on voit en rêve des événements s'accomplissant au loin, avec une précision de détails si impressive que le souvenir en reste gravé dans l'esprit, ou, chose plus stupéfiante, on a le sentiment de phénomènes qui se réaliseront dans un avenir plus ou moins éloigné. Cette clairvoyance se produit même chez des gens qui ne sont pas du tout endormis, témoin Swedenborg suivant, de Götenburg où il se trouvait chez des amis, les péripéties d'un incendie qui avait éclaté à Stockholm.

Ces faits, et bien d'autres attestés par une quantité de personnes, par exemple un homme qui, au moment où il meurt dans l'Inde, apparaît en Angleterre à sa femme avec des particularités de costume ou de visage inconnus de celle-ci, nous font pressentir l'existence en nous de tout un monde à peine entrevu et plein de promesses. Les hommes de génie y trouveront matière à exercer leur intuition. Peut-être y feront-ils des découvertes bien plus sensationnelles que celles dont nous sommes justement émerveillés dans le domaine de l'électricité, car les destinées de l'âme y seront directement intéressées. On se demande ce que devient l'esprit pendant

ces opérations tenues jadis pour des miracles et maintenant pour des phénomènes dus, quoique merveilleux, à des forces encore inconnues. Se produit-il des radiations allant d'un cerveau à un autre, grâce à une sorte de sympathie, sans qu'il y ait aucun déplacement de l'individualité, ou se détache-t-il du corps matériel un corps fluidique emportant avec lui l'esprit et susceptible de percevoir des impressions sans le concours des organes ordinaires et même de se rendre visible ? Telle est la question qu'on se pose. Si elle est jamais résolue dans le second sens, ce sera, dans la vie de l'humanité, l'événement le plus considérable. Déjà les observations sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité semblent un pas dans cette voie où l'on marche à tâtons, comme un homme égaré dans une forêt à peine au crépuscule du matin.

En attendant, nous sommes sûrs qu'il existe dans le domaine limité par notre corps tout un ensemble de forces ignorées de nous, comme il en existe à notre insu dans l'infini où s'abîme notre petitesse. Nous ne savons pas de quoi sont capables ces forces. Lorsque, témoins de certains effets, nous raisonnons

sur les causes, nous n'exprimons que des probabilités basées sur des analogies, puisque le tréfonds des phénomènes nous échappe.

Il faut donc y aller avec beaucoup de prudence, mais en prenant garde que la magie de certains mots ne fascine pas notre entendement au point de lui faire voir le contraire de la réalité. Le subconscient, précisément parce qu'il nous maintient dans les bornes de notre monde, s'offre à nous de prime abord ; il serait néanmoins excessif de nous raccrocher à lui avec l'obstination du fanatique qui, féru d'une idée, ne veut pas en démordre. Bien des phénomènes nous rapprochent de l'hypothèse animiste; d'autres, si on tient compte des apparences, nous en éloignent tellement qu'on se sent porté, comme par une pente toute naturelle, dans le spiritisme. La science et la raison ne se tiennent pas à la porte de celui-ci pour en interdire l'entrée. Notre science se réduit en somme à si peu de chose qu'il est permis à la raison de ne pas nier l'existence de personnalités invisibles, quand elle nous est suggérée par des faits extraordinaires qui s'expliquent mieux par elle. Du point de vue où nous place la vie d'ici-bas, la présence des

Esprits au milieu de nous est assurément invraisemblable ; c'est un motif de ne pas y croire avec précipitation. Cependant, la repousser de parti pris serait affirmer qu'il n'y a de possible que ce qui cadre avec nos connaissances actuelles et, dans ce cas, notre orgueil ne serait égalé que par notre imbécillité. Livrons à la risée des sceptiques les spirites par trop naïfs pour qui les moindres manifestations sont des échos de l'au-delà. La circonspection avec laquelle procèdent les savants, pour ne pas s'aventurer plus qu'il ne convient, leur produit une impression pénible. Cette susceptibilité est la marque des gens simples qui ne sauraient comprendre les justes exigences de la critique. Mais que penser de ceux parmi les animistes qui se réfugient constamment dans la théorie du subconscient, afin d'éviter des conclusions dont ils se méfient? Peut-être tombent-ils, sans s'en douter, dans le ridicule d'une idée fixe, et, comme nous le verrons, en voulant échapper à l'étreinte du fantastique, ils l'adoptent sous une autre forme. Ils oublient que la folie de la veille devient quelquefois le bon sens du lendemain, quand l'esprit mieux renseigné discerne la cause cachée des choses.

Essayons de confronter l'hypothèse animiste avec les phénomènes que nous avons obtenus et voyons si elle les explique assez complètement pour qu'il soit superflu de recourir à l'hypothèse spirite.

## IV

On parle en hypnotisme de personnalités secondes se succédant chez un même individu, avec des traits de caractère bien accusés; mais, dans ces diverses transformations, la personnalité normale s'altère. Dans nos séances de psychisme, le médium conservait toujours, comme les autres membres du groupe, la possession de soi-même, attentif à tout ce qui se passait, et cependant les frappements, les raps, la lévitation, l'écriture directe paraissaient émaner de personnalités très distinctes, chacune ayant son tempérament, ses idées, sa volonté, et poursuivant son but, souvent contre nos désirs. Invariablement elles se donnaient des noms de défunts, les uns inconnus, d'autres regrettés et attendus, reconnaissables à leur manière de frapper les coups, avec des particularités de langage qui les désignaient.

On ne pouvait pas ne pas s'en étonner, car, même lorsque les propos de la table ne contenaient rien qui dépassât la mentalité du médium, il était extraordinaire que, du sein de l'inconnu, surgît une individualité s'opposant à nous avec la décision, quoique invisible, d'un interlocuteur plein de vie. Était-ce un mélange de nos subconscients qui, par un jeu bizarre de la nature, nous était renvoyé automatiquement, accompagné de réminiscences auxquelles nous ne songions pas ? Il y a tant de choses possibles que le bon sens vulgaire déclare inacceptables ! Comment se prononcer définitivement, quand on dispose de si pauvres ressources ? Des explications diamétralement opposées peuvent, grâce à l'ingéniosité de l'argumentation, prendre un air de vraisemblance qui déconcerte.

Dans certains cas, la table paraissait refléter exactement la pensée, non seulement du médium, mais d'assistants qui n'avaient pas les mains posées sur elle. L'hypothèse du subconscient se présentait, combien surprenante si l'on songe qu'une influence émanée de ces assistants passait par le médium pour être ensuite, au moyen des frappements, convertie en idées, avec des détails parfois très

désagréables pour ceux qu'ils intéressaient directement et pour les autres, le médium surtout, qui eussent préféré n'en être pas informés de la sorte. Il se produisait donc là, à travers l'espace, dans des limites étroites, peu importe, quelque chose de mystérieux dont on ne saurait être trop surpris, une transmission sans qu'il y eût aucune intention de la part de la personne qui transmettait, peut-être de l'automatisme à distance.

Souvent les personnalités invisibles nous dirent, par des coups ou par des raps, qu'elles éprouvaient une grande difficulté à communiquer avec nous et nous en avions en même temps la preuve par des signes de lassitude dans les mouvements lents et pénibles de la table. Immédiatement après, celle-ci, donnant un autre nom, prenait une allure toute différente, vive, rapide, aisée. Cependant nos dispositions ne changeaient pas. Il fallait que le subconscient, s'il était seul agissant, fût un protée né de la combinaison de nos diverses mentalités. C'était déjà merveilleux.

Autant qu'il est permis d'en juger par une multitude de traits, les phénomènes s'accomplissaient comme si ces personnalités étaient à la fois indépendantes et dépendantes du

médium qui leur fournissait, selon son degré de puissance, des moyens de communication plus ou moins favorables. Avec des médiums médiocres, la table se meut difficilement; elle frappe des coups qui, à l'épellation, ne donnent que des séries de lettres sans signification; parfois c'est, à plusieurs reprises, tout l'alphabet, comme ferait quelqu'un qui, parti du commencement, irait jusqu'au bout, par la force de l'habitude, incapable de se retenir sur la pente; puis, dans cette confusion attestant un trouble, arrive un mot, le nom d'un défunt, le début d'une phrase qui ne peut pas finir; après quoi reviennent les frappements dénués de sens. Quand le médium s'est développé par la pratique, les personnalités, mieux servies, s'expriment avec aisance, et encore faut-il qu'elles ne rencontrent pas des obstacles dans la santé altérée du médium, dans son état mental ou même dans les conditions de l'atmosphère. Elles entrent, la table nous l'a déclaré, dans un élément qui n'est pas le leur, où tout les gêne et répugne par sa matérialité à leur organisme spirituel. Essayez de parler dans une chambre remplie de fumée; les mots s'arrêteront dans votre gorge. Que serait-ce donc si vous aviez à

exprimer votre pensée dans un milieu encore plus ingrat? Votre individualité s'accuserait par les signes très caractéristiques d'une volonté s'efforçant vainement d'atteindre un but. On a la même impression dans ces expériences de psychisme.

On a aussi celle, toujours confirmée par les propos de la table, que les invisibles ont besoin, comme le médium, de développer leur force en l'exerçant, car ils se disent inexpérimentés. Tel, avec un médium de réelle valeur, vous donne seulement quelques mots dans une première communication, en style abréviatif de dépêche, qui, plus tard, mieux dressé, deviendra abondant. Ils prétendent n'avoir pas la science et les pouvoirs étendus que nous leur supposons.

Si ces personnalités ne sont qu'une projection du médium et des autres assistants, nous nous trouvons en présence d'un des problèmes les plus étonnants qui se puissent concevoir. Voilà plusieurs personnes en séance. Des forces entrent en activité pour produire des phénomènes variés qui sont évidemment dirigés par une intelligence au service d'une volonté parfois opposée avec obstination à celle des membres du groupe.

Cette volonté déploie même, dans certains cas, une vigueur supérieure à celle des assistants, puisque, par la simple apposition des mains du médium, la table, se mouvant, résiste aux efforts tentés pour l'immobiliser. Et non seulement cette volonté agit au contact du médium; elle agit encore à distance, puisque des raps, partis de l'intérieur d'un meuble, d'un paravent ou du parquet, sans que personne les touche, donnent des phrases, spontanément ou en réponse à des questions. Bien plus, cette volonté trace des mots sur des feuilles entièrement blanches, sans l'intervention d'aucune main visible, et, en termes pressants, exhorte à croire. Cette volonté, se manifestant par des actes où éclate un but résolument poursuivi, est inséparable d'une personnalité. Il faut, de toute nécessité, qu'il y ait là quelqu'un qui tend vers une fin. Ce quelqu'un n'est pas la personnalité consciente du médium. Serait-ce notre subconscient qui sort d'un abîme où il est ignoré de nous et prend les aspects variés de personnalités multiples, en usurpant des noms de défunts, avec toute sorte de finasseries, pour nous induire en erreur? Comme c'est étrange! Il n'est en réalité que nous-même et il se fait passer pour un indi-

vidu très distinct, en employant des moyens dont nous ne sommes pas informé.

On connaît trop peu les vertus du subconscient pour fixer les limites de leurs effets. Il serait pourtant excessif de s'autoriser de cette ignorance pour placer en lui la source de tous les phénomènes, alors que des raisons sérieuses nous inclinent à la chercher ailleurs. Il nous a été déclaré une fois par la table que la pensée de l'invisible, s'exprimant dans un milieu conditionné par le médium, est souvent faussée. Il en résulterait que celui-ci, agissant dans son propre milieu, a des chances de suggestionner celui-là en quelque sorte dépaysé. Le même cas ne se produit-il pas fréquemment dans les relations de notre monde ? Combien n'y a-t-il pas de gens qui, tout en conservant leur individualité déterminée par le tempérament, la tournure de l'esprit, le caractère, reflètent beaucoup les idées de personnes exerçant sur eux une fascination dont ils ne peuvent, dans l'état d'infériorité où les ont placés les circonstances, s'affranchir ? Nous aurions ainsi un mélange de deux personnalités réellement distinctes, simultanément à l'œuvre, l'Esprit et le médium, avec la difficulté d'assigner à chacune sa part.

Cette explication nous semble s'adapter mieux à l'ensemble des phénomènes. L'hypothèse du subconscient seul actif ne porte pas, tant s'en faut, les caractères de l'évidence. On conçoit aisément que des savants et des philosophes, après s'y être longtemps confinés, ce qui les défend contre le reproche de précipitation, aient fini par en sortir, attirés au dehors par des phénomènes incompatibles avec elle. Mais les prouesses dont nous venons de parler sont mesquines en comparaison de celles que nous avons encore à signaler.

## V

Imagine-t-on rien de plus surprenant qu'une table vous disant des choses totalement inconnues de vous, sans qu'il soit possible de recourir à l'échappatoire de la mémoire latente ? C'est pourtant ce que nous avons maintes fois constaté avec rigueur, plus étonné maintenant de la grandeur du phénomène que nous ne le fûmes au moment de sa production, car alors impressionné surtout par son étrangeté, nous n'en entrevîmes pas toute la portée.

Assez souvent la table frappe les coups avec tant de rapidité que l'épellation devient impossible. On a saisi les premiers mots ; le reste de la phrase vous échappe et la table continue quand même. Vous dites que vous ne comprenez plus ; elle recommence juste à l'endroit où vous vous êtes égaré, plus lente afin d'être mieux suivie. La personnalité qui s'entretient avec vous avait donc une idée à laquelle vous ne songiez pas ; elle en poursuivait l'expression très nettement, pendant que votre esprit se perdait dans un pêle-mêle de lettres. Cet interlocuteur, si empressé à se répéter pour vous satisfaire, n'est-il qu'une partie de vous-même dont vous ignorez l'existence? La théorie du subconscient vous oblige à le croire.

Le complément de la phrase perdue en chemin pouvait à la rigueur, si elle ne dépassait pas notre mentalité, se trouver dans le subconscient. Que penser des cas où il nous fut annoncé par les coups, par des raps et par l'écriture automatique des phénomènes tels que la lévitation ou l'écriture directe dont nous n'avions pas le moindre pressentiment? Lorsque vous prédisez un orage pour le soir, c'est que vous y êtes disposé par certains

symptômes, l'amoncellement des nuages à l'horizon, l'atmosphère lourde, les tourbillons de poussière d'une forme particulière. Sans ces indices votre prévision n'aurait aucun fondement et vous parleriez au hasard. Ici, nulle indication de ce qui va se produire. Nous allons dans l'inconnu. Inévitablement il y a là quelqu'un qui, pourvu de sens plus subtils, assiste invisible à une opération dont nous ne percevons que les résultats, à la fois spectateur et acteur. Dans cette circonstance, le subconscient posséderait un savoir inexplicable par les merveilles de la cryptomnésie, puisque la connaissance de faits en préparation ne rentre pas dans le domaine de la mémoire.

L'annonce d'un phénomène que rien ne fait prévoir, c'est bien extraordinaire ; être informé de la réalisation d'un phénomène totalement ignoré, cela ne l'est pas moins. Dans les cas d'écriture directe, la table nous indiquait les dispositions qu'il fallait prendre et, lorsqu'il venait de la cheminée par le feu ou de la rue par l'électricité un peu trop de lumière, elle avait soin de nous en avertir. Dès que l'opération était terminée, elle nous en informait par un coup ou par le mot *Fini*. Sans cela,

nous eussions attendu indéfiniment. Une fois, elle nous dit : *Lisez*, et nous lûmes en effet sur la feuille une phrase. Une autre fois, elle nous apprit que l'essai n'avait pas réussi, ce qui était tout à fait contraire à notre attente, car nous avions entendu un bruit du crayon. Notre étonnement fut plus grand, quand elle répondit à nos demandes sur le contenu des messages par ces désignations dont la vérité fut aussitôt vérifiée : *Un trait. — Mot. — Mon nom.* Mais le phénomène revêtait un caractère encore plus décisif dans les cas où le message nous était énoncé intégralement : *Jésus — Adieu. — Je vous aime. Jean.* Essayez, pour apprécier cette merveille, de placer sous vos yeux, dans la nuit noire, une page imprimée. Vous n'en distinguez pas plus le texte que si vous étiez complètement aveugle. Elle est à quelques centimètres de votre visage : vous n'en savez pas davantage que si elle était aux antipodes, séparée de vous par toute l'épaisseur du globe terrestre. La table nous révélait une chose que nous étions dans l'impossibilité matérielle, absolue, incontestable de savoir. Quelqu'un le savait pour nous, puisqu'on nous le disait. La mémoire latente n'a pas pu intervenir et

si le subconscient est seul en jeu, de quel pouvoir ne dispose-t-il pas! Il est en nous, il est une partie de nous-même, et, par un caprice de la nature qui égale, quand on y réfléchit, les prodiges les plus invraisemblables, il pense, il conçoit des projets, il les exécute, tout cela à notre insu, et ensuite il nous dit ce qu'il a réalisé, alors que nous sommes, non pas endormis et à l'état de rêve, mais parfaitement éveillés et dans l'attente de ce qui va se produire. Les amateurs de fantastique ont de quoi être satisfaits.

## VI

Allons encore plus loin dans notre analyse et attachons-nous à trois cas, dont deux ont été déjà mentionnés.

Le 3 décembre 1905, l'invisible a écrit sur une feuille de papier écolier double les mots *Foi*, *Ames* et a tracé dans l'intervalle qui les sépare une croix. En outre, il y avait, à l'un des angles de la feuille, un grand pli. La table, interrogée sur la signification de ce pli, répondit : *Preuve de plus.* Le 30 juin 1906, on entendait très distinctement le bruit du crayon

qui, dans l'obscurité, traçait à grande allure des lettres. C'était saisissant. Après quelques instants d'une attente pendant laquelle notre curiosité était vivement excitée, un rap nous annonça la fin de l'opération. Les mots : *Vous serez consolés*, *foi*, faisant allusion à un deuil tout récent, étaient écrits en caractères qui s'espaçaient sur une moitié de la page. Dans une séance précédente, le 18 février de la même année, les lumières, sur la demande de la table, sont éteintes. On a, par de brusques mouvements des paravents formant le cabinet, l'impression qu'il se prépare quelque chose. Des raps retentissant dans le mur nous disent : *Foi*, *pacience* (sic). Les rideaux s'agitent. Tout à coup des raps vigoureux, rapides partent du parquet. On se hâte d'épeler : *Épingle apportée.* — Où ? — *Rideau.* On éclaire : c'est exact.

Qui donc a pu, sans l'intervention de nos mains, secouer les paravents et les rideaux, corner la feuille, frapper dans le mur et sur le parquet des coups qui nous font espérer un phénomène et, dès qu'il est réalisé, nous le signalent, transporter un objet, prendre le bout de mine de plomb, l'appuyer sur le papier, tracer des lettres, exprimer des idées?

Comment notre subconscient, s'il n'y avait que lui, a-t-il fait toute cette dépense d'énergie? Il a fallu qu'il disposât, pour ces opérations assez compliquées, celle de l'écriture notamment, d'une sorte d'organisme, non susceptible d'être perçu par nos sens, à ce moment, et qui était une émanation supranormale du médium, à l'insu de celui-ci. Le double fluidique serait l'auteur de ces phénomènes. Nous voilà précipités dans l'abîme de l'inconscient où l'imagination peut à son aise se donner carrière, puisqu'il lui est loisible d'y loger toutes les possibilités. Mais quel problème que ce double! Il y aurait de la sorte dans le médium deux corps, le corps matériel dont nul ne doute et le corps spirituel dont l'existence est problématique mais sérieusement étudiée. Chacun de ces corps serait le siège d'une véritable personne douée d'intelligence et de volonté, et ces personnes s'amalgameraient dans le médium qui aurait conscience de l'une, tandis que l'autre agirait à sa guise, sans qu'il le sache!

L'hypothèse spirite, à l'envisager de près, paraît moins stupéfiante. Avec elle on ne se perd pas dans l'imbroglio de deux personnes séparées n'en faisant qu'une, non toutefois à

la manière des frères siamois qui, joints indissolublement, se savaient distincts. Les désincarnés qu'elle fait intervenir se servent, pour communiquer avec nous, des forces dégagées par le médium, et, sur le chantier où s'élaborent mystérieusement les phénomènes, agissent des individualités réelles qui ne sont pas un tissu de contradictions. Chacune, dans sa sphère, visible ou invisible, possède le trait caractéristique de la personne qui est de poursuivre volontairement des buts avec la conscience de soi-même, quelle que soit la part de l'automatisme. Nous lisons dans l'ouvrage de M. de Rochas, l'*Extériorisation de la motricité*, à la page 374 de la quatrième édition, que, dans une séance d'Eusapia Palladino, Mme Agullana, un médium de Bordeaux, annonçait les phénomènes qui allaient se produire, parce qu'elle voyait un Esprit manipulant le fluide. Tout cela certes a grand besoin d'être éclairci, mais sans être plus obscur que le subconscient dont on étend si considérablement les limites qu'on arrive sur les confins du spiritisme.

Au moment de la mort, le corps spirituel, enfin libéré de la chair à laquelle il ne serait pas absolument assujetti, puisqu'il peut dès

ici-bas s'en éloigner parfois, emportant avec lui toutes les facultés, comme dans les cas de bilocation, continuerait de vivre, capable de fournir des signes de sa présence. Si jamais on parvient, ce qu'on est en train d'obtenir, à prouver les apparitions matérialisées des vivants, celles des morts deviendront infiniment probables.

## VII

Le spiritisme, malgré la bizarrerie de son aspect, apparaît, quand on le rapproche de certains faits, très raisonnable, pourvu toutefois qu'on ne soit pas aveuglé par de trop fortes préventions; mais les préjugés sont si tenaces !

On connaît des spiritualistes profondément convaincus de l'immortalité de l'âme à qui l'idée des communications avec les morts est antipathique. Ils passent sous silence les faits qui les embarrassent, ils insistent surtout sur ceux qui favorisent leur thèse et ils se réfugient dans le subconscient, comme un oiseau fourrant sa tête dans un trou pour ne pas voir le danger qu'il croit avoir ainsi écarté.

Cependant, s'ils croient à la survivance de la personne, ils doivent se représenter celle-ci dans l'au-delà, non à l'état de pur esprit, mais avec un organisme extrêmement subtil, grâce auquel elle occupe une place dans l'espace. Qu'y a-t-il d'illogique à supposer qu'elle puisse, dans des cas où des conditions favorables sont réunies, entretenir avec notre monde des rapports que la différence des natures rend difficiles, mais non impossibles, puisqu'il reste, malgré la mort, des points communs ? Aussi ne vont-ils pas jusqu'à la négation. Ils laissent la question en suspens, avec des restrictions qui ressemblent à de l'hostilité. Peut-être, s'ils pénétraient dans le tréfonds de leur cœur, y découvriraient-ils la crainte du ridicule, estimant que c'est déjà beaucoup d'admettre l'authenticité des phénomènes, sans pousser l'audace, dans notre milieu de matérialistes, jusqu'à les expliquer par l'action des Esprits. On s'hypnotise quelquefois soi-même, on se passionne pour une théorie, on ne voit plus qu'elle ou à peu près; on y ramène obstinément les faits avec des habiletés d'avocat, et il arrive que, pour éviter une explication réputée fantastique, on s'attache à une autre qui ne l'est pas moins.

N'insistons pas plus qu'il ne convient, car nous aurions l'air de suspecter leur sincérité et rien n'est plus loin de notre intention. Nous voulons dire seulement que les hommes du caractère le plus indépendant sont souvent influencés par des considérations dans lesquelles l'amour-propre lutte à leur insu avec la science. Nous le déclarons d'autant plus formellement que nous ne tombons pas dans le ridicule de faire une exception pour nous-même. Si jamais l'hypothèse tenue en suspicion acquiert la vogue par l'accumulation des phénomènes auxquels elle s'appuie, ils suivront le courant, oublieux de leurs attaques, n'ayant pas, pour devenir croyants, à révolutionner de fond en comble leur pensée.

Toute différente est la situation du matérialiste. Celui-ci est persuadé que « l'intelligence disparaît quand son organe s'est désagrégé ». Son système le condamne à rejeter sans examen le spiritisme. Comment les morts lui donneraient-ils des signes de leur présence, si la décomposition du cerveau provoque inévitablement celle de la personnalité? Un défunt se montrât-il à lui parfaitement reconnaissable, avec des propos prouvant son identité, il se tirerait d'embarras en appelant

à son aide « les abîmes de l'inconscient », une « théorie x », ou autre chose. Mais, en attendant que la lumière de la théorie x resplendisse dans les abîmes de l'inconscient, l'hypothèse spirite continuera de satisfaire certains savants qui sont en même temps des philosophes, parce qu'elle s'adapte mieux, à leur avis, que l'hypothèse animiste à une catégorie de faits, et aussi parce qu'ils ne méconnaissent pas la valeur des raisons morales qui militent en faveur de la survie.

# CHAPITRE VIII

## LES PROBABILITÉS MORALES DE LA SURVIE

### I

La croyance à l'immortalité, fondée ou non, a de profondes racines dans l'âme d'un grand nombre de nos semblables. Il se peut que vous n'éprouviez pas le besoin de prolonger votre existence au-delà de la tombe ; d'autres, moins résignés à l'anéantissement, justifient leur état mental par des arguments qui méritent d'être pris en considération, quoiqu'ils ne tombent pas sous les sens. Mais le matérialiste a toujours dans la discussion une supériorité sur son contradicteur, celle d'avoir pour lui les apparences.

Vous prétendez, nous dit-il, que la personne humaine continue de vivre, malgré la décom-

position du corps. Avez-vous jamais constaté la moindre manifestation de pensée, dès que le pouls a cessé de battre? Avant la mort, ne voit-on pas l'esprit suivre la destinée des organes, comme s'il en était absolument dépendant, de sorte que, ceux-ci ne fonctionnant plus, toute trace de celui-là disparaît? Il est donc rationnel de conclure de cette solidarité à un sort commun.

Ce raisonnement, édifié sur des faits, exerce une fascination d'autant plus puissante qu'il frappe l'imagination, tandis que, pour le réfuter, il faut invoquer des arguments beaucoup moins accessibles. Aussi le spiritualiste, quand il exprime sa foi, a-t-il un peu l'air d'un illuminé prenant des désirs pour des réalités, à moins que, pour se défendre contre le ridicule, il ne mette une pointe de scepticisme dans son propos.

Et puis, la force d'une argumentation varie suivant les milieux. Actuellement la vogue est au matérialisme, et on se persuade aisément qu'une opinion, étant prédominante, doit être vraie. On ne réfléchit pas que telle idée, jugée aujourd'hui insoutenable, pourrait, dans quelques années, grâce à une évolution de l'âme, vous apparaître sous un jour

tout nouveau. Les fidèles de n'importe quelle chapelle, athée ou religieuse, auraient profit à se le persuader. Ils y gagneraient de donner à leur conviction une allure plus sympathique. Le matérialisme a ses infaillibilistes pontifiant au nom de la science, sans se douter qu'ils sont victimes d'une sorte d'hallucination qui consiste à croire qu'une hypothèse, parce qu'elle semble s'adapter à un fait, prend le caractère décisif du fait lui-même.

Il s'agit de savoir s'il ne reste rien de la personne, dès que la matière qui lui a servi d'enveloppe s'est désorganisée. Mais qu'est-ce que la matière ?

## II

Auriez-vous la prétention d'en épuiser le contenu avec les sens dont la nature vous a doué ? Si, au lieu de cinq, vous n'en possédiez que quatre, elle changerait complètement d'aspect pour vous. Le monde est ce que nous le faisons. Allez dans un musée : vous n'y découvrirez peut-être pas les beautés qu'un artiste plus averti y savoure avec délices. C'est ainsi que, faute d'attention, vous

passez constamment, sans les apercevoir, à côté de choses qui vous émerveilleraient, si quelqu'un vous les révélait. Que serait-ce donc si nous ajoutions d'autres sens à ceux que nous avons ?

Vous n'avez pas la fatuité de supposer que la nature, en vous créant, a atteint la limite de son pouvoir. L'homme est le chef-d'œuvre de la création : hâtons-nous de reconnaître que la partie de la création connue de nous occupe dans l'infini une place assez insignifiante et qu'avoir de l'importance sur ce grain de sable, c'est être en vérité bien peu de chose. Ayons la modestie d'imaginer qu'il existe en nous, près de nous et loin de nous une multitude de réalités qui nous échappent. Ne nous flattons donc pas de scruter le fond de la matière.

Permettez-nous, simplement à titre de curiosité, de citer un propos de la table. La personnalité s'était donné le nom d'un intellectuel que nous avions connu très ennemi du spiritualisme. Quelle idée vous faites-vous maintenant de la matière? demandâmes-nous. *Je n'en sais guère plus qu'ici*, fut-il répondu ; *j'ai constaté que tous les corps peuvent retourner à l'éther, et ces espaces déclarés vides*

*contiennent des forces énormes toujours en travail.* La vie opère partout et la matière, sans cesse en activité, est un mystère impénétrable. Essayons de la diviser par la pensée pour la réduire en ses parties ultimes. Que sont les atomes qui, en s'unissant, la constituent ? Des centres de forces ? Et ces centres de forces, qui sont des phénomènes, peuvent-ils exister sans subir la loi de tous les phénomènes qui est d'être perçus par un esprit, de sorte que la matière se ramènerait à l'esprit ? C'est ici le cas de dire avec Montaigne que notre esprit « tombe en esblouissement ». Les matérialistes, quand ils dogmatisent sur la matière, ne sont pas plus au clair que les spiritualistes parlant de l'esprit. Le champ reste libre pour diverses suppositions.

Le matérialisme n'entre pas dans la lice avec l'évidence contraignante pour armure, puisque ses arguments paraissent insuffisants à des penseurs très capables de les critiquer. La modestie lui sied bien comme à son adversaire. L'anatomiste le plus subtil a beau explorer avec son scalpel les cadavres, ce qu'il connaît de l'essence de l'âme se réduit à des conjectures de métaphysicien affublé d'un prestige de savant. Il sait qu'elle est solidaire

du corps, comme l'artiste l'est de l'instrument dont il se sert. L'artiste et l'instrument sont-ils absolument inséparables ? Là est la question.

Elle se pose plus pressante que jamais dans la science nouvelle par laquelle nous abordons un monde mystérieux où agissent des forces inconnues. L'étude des rêves, de la télépathie, de la clairvoyance, des dédoublements ouvre des horizons qu'on avait commencé d'entrevoir par les découvertes de l'hypnotisme. S'il est vrai, comme il appert par quelques observations, que l'esprit peut éprouver les impressions de la vue sans le secours des yeux, en constatant, à des distances où le corps n'a pu se transporter, des phénomènes dont la réalité est vérifiée plus tard, que devient la théorie en vertu de laquelle la pensée est une sécrétion du cerveau? Nous sommes obligés de conclure que l'esprit a des possibilités que ses rapports habituels avec le corps inclinent à nier et que des phénomènes supranormaux font pressentir.

III

Dans ces conditions, il y a de la marge pour

des inductions basées sur la conscience à laquelle on ne saurait opposer simplement une fin de non-recevoir.

Vous êtes physicien, chimiste, naturaliste et, en votre qualité d'expérimentateur, fortement épris de clarté, poète aussi peu que possible, quoique vous ayez assez de goût pour vous délecter à l'harmonie de beaux vers, vous attachez surtout de l'importance aux faits. Mais si vous appréciez la perspicacité d'un entomologiste observant des insectes, vous ne faites pas fi sans doute du psychologue qui, s'appliquant à l'étude de l'âme, en discerne les diverses aptitudes. Celles-ci, quoiqu'elles ne soient pas visibles à la loupe, sont néanmoins des réalités sur lesquelles il doit être permis d'insister.

Il en est une si constamment signalée qu'on paraît démodé en y revenant. Ce qui nous rassure, c'est que son détracteur réédite lui-même, sous des noms nouveaux, des idées très anciennes, avec un faux air d'originalité. Il n'y a d'ailleurs rien d'humiliant à avoir raison avec des gens d'autrefois, surtout si l'on est en communion de pensée avec une quantité d'excellentes gens d'aujourd'hui. L'idée surannée que nous voudrions utiliser

est celle-ci: la nature nous offre à chaque pas le spectacle d'êtres construits sur un plan bien défini, en vue d'un but. Elle procède comme vous faites, lorsque vous accomplissez une œuvre d'art.

Il n'y a pas des buts, objecte-t-on, il n'y a que des résultats. Les choses s'arrangent d'elles-mêmes, mécaniquement, tendant vers une fin, sans qu'une intention préside à leur développement. Mais que fais-je en ce moment? Je construis un raisonnement, avec l'espoir, peut-être illusoire, de vous gagner à ma conclusion : c'est, dans toute la force du terme, poursuivre un but. Que faites-vous en lisant ces lignes ? Vous cherchez à pénétrer ma pensée, soit pour la combattre, soit pour l'approuver : vous poursuivez donc un but, vous aussi. Bien plus, vous ne pouvez pas vous efforcer de démontrer l'irréalité des buts, sans vous réfuter, car, plus vous mettez d'ingéniosité à prouver qu'il n'y en a pas, plus vous manifestez par votre propre expérience qu'il y en a. Essayez de sauter hors de votre ombre. Or, nous sommes, vous et moi, des produits de la nature qui, en créant des machines à raisonner, a fourni la preuve d'un dessein nettement conçu et délibérément exé-

cuté, puisque nous faisons partie d'elle. Notre thèse choque-t-elle violemment le bon sens ? Elle n'a certes pas le prestige de la nouveauté; mais une idée peut, quand on y réfléchit davantage, devenir nouvelle, parce qu'on en a une intuition plus vive.

Ainsi donc nous voyons à l'œuvre des forces produisant des résultats impliqués dans des tendances. Chaque être a sa destinée que déterminent les aptitudes par lesquelles il se distingue particulièrement La brute n'a guère que des instincts, avec plus ou moins d'intelligence sur les degrés élevés de l'animalité, sans aucune responsabilité. Lorsque, dans certaines circonstances, ayant à vous plaindre d'elle, vous la traitez avec des paroles de reproche, comme vous feriez à l'égard de vos semblables, c'est que, sans y penser, vous lui attribuez des facultés qu'elle n'a pas, ce qui vous permet de décharger votre colère. Vous savez pourtant que cette indignation contre une bête dépourvue de conscience est ridicule. Qu'un coup de pied vous arrive à la rotule, de la part, non d'un cheval, mais d'un homme sain d'esprit ayant l'intention de vous nuire, alors nul ne s'étonnera de votre réprobation. Pourquoi ? Parce que la destinée de

l'homme diffère de celle de la bête. Vous êtes une personne et, en cette qualité, vous raisonnez vos actes, vous reconnaissez l'obligation de respecter le prochain comme vous voulez qu'on vous respecte vous-même et vous ne croyez pas avoir le droit de chercher exclusivement votre profit au détriment d'autrui. Dès les premiers pas dans la vie, quelle que soit la propension à l'égoïsme, on a l'impression, au moins confuse, que la société serait impossible sans un peu de désintéressement, et, pour rendre cette impression plus nette dans l'esprit de l'enfant, il suffit d'attirer sur ce point son attention. De bonne heure, il s'étonne d'une foule de choses, il voudrait en connaître le pourquoi et le comment, il interroge et, plus tard, cette curiosité s'appliquant avec persévérance à une sphère très limitée de la connaissance ou à l'ensemble de l'univers, il deviendra un savant spécialiste ou un philosophe. Nous sommes un composé de tendances reliées entre elles dans la solidarité d'un organisme dont le fonctionnement constitue notre destinée.

Par vos tendances, quelles qu'elles soient, physiques, intellectuelles, morales, vous faites des efforts, conscients ou inconscients, vers

des buts. Le but est impliqué dans la tendance, de même que la plante se trouve virtuellement dans la graine. Si la graine ne germait pas, elle manquerait sa destinée, puisqu'elle n'atteindrait pas le but pour lequel elle a été créée. Vous penseriez qu'elle n'a pas été dans des conditions de terrain ou de température favorables à son développement ; vous n'imagineriez pas que la nature a commis l'insanité de combiner des moyens pour ne pas arriver à des fins, à l'instar d'un fou s'en allant à l'aventure, dans une crise de délire.

## IV

L'homme a sa destinée comme la plante. La remplit-il dans l'espace de temps qui s'écoule entre la naissance et la mort?

Ne raisonnons pas sur le cas du voisin, parlons du vôtre et, pour éviter l'accusation de nous ménager un terrain de discussion trop commode, admettons, ce qui est très possible, que vous occupez, dans l'échelle de la société, l'une des places les plus enviées, près du sommet. Le sort vous a comblé de ses faveurs. Vous avez la santé, vous êtes

riche, vous brillez dans un poste où la foule des courtisans vous salue très bas, et vous jouissez de ces avantages au sein d'une famille unie que le deuil n'a pas visitée. Sous quelle bonne étoile il est né! disent les gens. Vous auriez mauvaise grâce à vous plaindre ; nul ne s'apitoierait sur vous. On vous renverrait à tant de pauvres diables qui manquent souvent du nécessaire. Il s'en trouve néanmoins parmi eux qui, sans être des philosophes, portent philosophiquement leur misère. Peut-être y a-t-il plus de gaieté sous leur crâne que sous le vôtre. On voit dans notre monde des contrastes si étranges ! Au milieu de cette prospérité qui provoque l'envie, à laquelle l'habitude vous rend presque insensible et dont vous n'apprécieriez réellement le charme que si tout à coup vous en étiez privé, une sorte de mélancolie vous travaille. Il y a des moments où, par délicatesse de conscience, vous rougissez presque de votre bien-être. Une chose vous manque, le bonheur des autres et vous vous reprochez de n'y pas travailler. Si vous n'éprouviez pas ce remords, vous auriez, malgré les qualités de votre esprit, une trop grande ressemblance avec la brute à qui suffisent les jouissances des sens.

Dans le dégoût que nous inspire l'égoïsme éclate la noblesse de l'homme. Nous sentons l'obligation d'accomplir des devoirs de solidarité, de diminuer, autant qu'il dépend de nous, les souffrances de nos semblables et de chercher à les rendre meilleurs, en commençant par nous perfectionner nous-mêmes, pour ajouter à l'excellence du précepte la puissance plus efficace de l'exemple. Mais qui peut se flatter de réaliser cet idéal? L'âme, en s'élevant, entrevoit toujours de nouvelles cimes dont les gens d'en bas ignorent l'existence. Le sage, sur les hauteurs de la sainteté, a des repentirs inconnus de l'impie. Il découvre des motifs de regrets là où le méchant ne voit, à cause de sa vulgarité, que des sujets de se féliciter. Le spectacle de l'injustice l'affecte douloureusement. Persuadé qu'on n'a jamais fait assez son devoir, il s'efforce de lutter contre elle. Au lieu d'approuver son courage, on lui prête des visées d'ambitieux désireux de se mettre en évidence, trop heureux s'il ne tombe pas victime de son désintéressement comme un malfaiteur. La raison nous dit que, dans un monde bien ordonné, la vertu et le bonheur devraient aller de compagnie, et, par une contradiction qui navre,

dans ce cloaque de la société où les péchés grouillent par myriades, on n'est pas supérieurement honnête sans s'exposer à être martyr. L'art de réussir consiste le plus souvent à doser le mensonge, la flatterie, la sincérité, le dévouement, la trahison, le bien et le mal dans un mélange si habile qu'on vous admire, même en ne vous respectant pas. Parce que vous avez l'âme haut située, vous ne consentiriez pas à vous installer dans un bonheur bâti sur ces fondements. Et pourtant, comme toutes les créatures, vous aspirez à être heureux, sans y parvenir. Lorsque vous rendrez le dernier soupir, on pourra dire de vous : « Cet homme paraissait avoir tous les motifs de se réjouir ; mais il était trop pur pour n'être pas foncièrement triste ».

Il faut en prendre son parti : nous sommes tous, au moment de la mort, des monuments incomplets. Nous faisons ici-bas une apparition dont la durée n'a, dans l'infini du temps, que la valeur d'un instant. Pendant cet éclair, entre l'inconnu qui le précède et celui qui le suit, nous avons, en dépit de notre insignifiance, de la grandeur, puisque nous portons le tourment de l'idéal, et tout ce travail d'une âme en quête de vérité se résoudrait en une

déconvenue ! Est-ce possible ? Des tendances qui n'aboutissent pas ! La nature, qui donne tant de signes de raison, atteignant dans la destinée de l'homme le comble de la déraison ! C'est à n'y rien comprendre. La vie la plus harmonieuse se compose, à son terme, d'une suite de scènes remarquablement conduites dans une action qui semble mener à un dénouement prescrit par la logique ; mais le drame reste inachevé. Si l'auteur de la pièce, quel qu'il soit, en élaborant son plan, a prémédité cette mutilation d'une œuvre dont toutes les parties promettaient un couronnement, il est étrange qu'il ait déployé d'abord tant d'intelligence pour susciter cette absurdité.

## V

Ces avortements, répliquera-t-on, ne seraient absurdes que si la responsabilité devait en retomber sur un être doué de l'omniscience avec la faculté de réaliser tous les desseins qu'il a conçus. La nature fait ce qu'elle peut, ou, pour parler plus exactement, les parties ultimes de la matière, se combinant à l'infini,

pendant des millions de siècles qui, dans l'éternité, sont très peu de chose, produisent par hasard des arrangements d'où sortent la sensibilité, la volonté, l'entendement, la personne, mais pour quelques instants. Vous plairait-il de durer indéfiniment ? C'est possible ; ce n'est pas une raison pour que cela soit. N'avons-nous pas le spectacle de bizarreries aussi surprenantes que la cessation de la vie ? Y a-t-il rien de plus étrange que le cerveau d'un fou atteint de la manie raisonnante ? Voilà certes une machine merveilleusement organisée à certains égards, puisqu'elle argumente avec rigueur, en partant de prémisses fausses pour aboutir à des conclusions ridicules. De votre point de vue, la nature, dans ce cas, s'est rendue coupable d'une absurdité. Admettons qu'elle en a commis une de plus en vous donnant des aspirations qui ne seront jamais satisfaites. Tâchez donc d'être plus raisonnable qu'elle et résignez-vous à l'inévitable.

La résignation, telle qu'on nous invite à la pratiquer, loin d'être le comble de la sagesse, n'en est que la contrefaçon, à moins que la conscience, avide de justice, ne soit dupe d'une illusion. Ici se dresse très embarras-

sant le problème du mal que les arguties de la métaphysique ne parviennent pas à résoudre, en essayant de prouver que le mal, chose relative, n'est qu'un moindre bien, car le bon sens protestera toujours contre une théorie qui le froisse. Le mal est essentiellement, au physique et au moral, ce qui ne devrait pas être. Lorsque je souffre d'un accès de fièvre, j'ai l'impression, qu'aucun raisonnement ne dissipera, qu'il s'est produit un trouble dans mon organisme et que la fin en vue de laquelle celui-ci a été constitué subit momentanément une interruption. Lorsque je suis victime d'une injustice, je m'indigne avec la conviction que son auteur, quoiqu'il soit supérieur à un oiseau de proie, n'en est pas moins un coupable qui méconnaît son devoir et mon droit, et s'éloigne par conséquent du but imposé par la morale. La laideur du mal, sous ses formes infiniment variées, ne perd son caractère repoussant que si la conscience devient moins lucide.

Les solutions de ce problème, quand elles nous viennent de grands métaphysiciens, nous font songer à un géant puissamment musclé qui essayerait, avec ses mains, de déplacer un immense rocher barrant son che-

min. Le pauvre homme, malgré ses succès de la foire, paraîtrait bien ridicule. Il n'existe pas de système, si solidement construit qu'il soit, qui, sur cette question, ne se heurte à des objections au contact desquelles il se détériore. Dans notre ignorance du fond des choses, nos explications sont des hypothèses que nous devrions avoir la prudence de soutenir avec modestie.

Nous percevons néanmoins des lueurs de vérité dont il est rationnel de tenir compte, quoique les origines du mal soient enveloppées d'ombre. Le monde, jusque dans ses désordres qui révoltent notre raison, porte la marque d'un ordre, c'est-à-dire d'une idée directrice. Il est malaisé de prouver le contraire. On est souvent interloqué par les raisonnements du matérialisme, mais pour retomber bientôt après sous la domination du bon sens. A défaut d'évidence absolue, nous sommes obligés de parier pour l'une de ces deux conclusions : ou la vie se borne à ce que nous en voyons, ou elle a une suite dans l'au-delà. Pariez-vous pour l'anéantissement, c'est votre affaire, mais il en résulte cette conséquence que la voix de la conscience réclamant la justice influe peu sur votre jugement.

Je parie, moi, pour la survivance et j'ai sur vous cette supériorité, sans être plus obtus, de respecter les bases de la morale. Avec sa conviction de prétendant à l'immortalité, on ne fait donc pas trop mauvaise figure aux côtés du négateur insoucieux de périr.

Celui-ci le prend quelquefois de trop haut avec le croyant, comme s'il était de race plus affinée, oubliant que, parmi les matérialistes, on voit, surtout à notre époque, une multitude de béotiens et que, dans les rangs des spiritualistes, figurent des sommités de la science. Nous n'insistons pas sur cet argument qui se légitime pourtant par la tendance de certains de nos adversaires à s'arroger le monopole de l'esprit ; mais il nous plaît d'appuyer fortement sur cette considération que nous sommes déterminés à croire par des raisons tirées de la conscience et non, comme on le prétend quelquefois, par une simple impulsion du cœur. Sans doute nous nous réjouissons à la pensée de retrouver les disparus dont le départ a bouleversé de fond en comble notre existence. Nous reconnaissons néanmoins qu'un désir n'est pas une preuve et que la nature, cruelle en nous les ravissant, pourrait consommer sa malfaisance en nous sépa-

rant d'eux pour toujours. La privation de foi ne serait qu'une aggravation de la douleur suivie, dans peu de temps, du repos éternel. Nous avons, il est vrai, indépendamment de nos deuils qui nous inclinent à regarder vers le ciel, l'amour de la vie, à moins que l'excès de la souffrance nous en inspire le dégoût. Mais que l'aspiration vers la justice soit un mirage, voilà qui est extrêmement grave, puisque toute la morale en dépend.

Si le mécanisme de la nature n'est pas combiné de telle sorte que le juste, victime de sa fidélité au devoir, finisse par obtenir la récompense qu'il mérite, c'est désespérant. On soutient avec raison qu'il faut faire le bien pour le bien lui-même, car on cesse d'être vertueux, dès qu'on l'est surtout par intérêt. Serait-il logique, pour donner plus d'éclat à la vertu, qu'elle fût irrévocablement vouée au malheur et que le vice, pour devenir encore plus haïssable, reçût en partage tous les bienfaits du destin? Le spectacle de l'iniquité triomphante nous arrache des cris de révolte, sans que nous soyons directement lésés. Et nous vivons, hélas! dans un monde où l'on serait tenté de croire que les biens et les maux tombent un peu au hasard, les coquins étant

souvent les plus favorisés, parce qu'ils ne sont pas gênés par les scrupules qui entravent les honnêtes gens dans la course au succès. La justice n'habite pas notre planète et pourtant la conscience la réclame impérieusement. De cette exigence sort le germe de la croyance à un au-delà où l'ordre, maintenant perverti, se rétablira, en vertu d'une loi.

Nous nous rangeons à la doctrine de l'immortalité, parce que nous sommes dominés par l'idée de justice. Nos contradicteurs, en y réfléchissant sérieusement, devraient souhaiter que notre opinion soit vraie. S'il en était autrement, le sens moral serait affaibli chez eux, en théorie du moins. Nous pouvons donc affronter la discussion, sans trop nous inquiéter de paraître surannés. Les idées dont les racines plongent dans le sol de la conscience se flétrissent quelquefois au souffle de certaines attaques pour regermer plus tard, quand l'atmosphère spirituelle a changé.

## VI

Dira-t-on qu'il n'est pas nécessaire, pour la satisfaction de la conscience, que la vie se

prolonge indéfiniment? Une éternité de bonheur pour quelques jours de vertu, c'est beaucoup de disproportion. L'ennui de l'uniformité dans la béatitude serait d'ailleurs à redouter. Après avoir longtemps duré, on trouverait naturel de finir.

La grandeur du temps dépend de la nature de nos impressions. Une minute chez le dentiste, pendant l'extraction d'une molaire, nous paraît considérablement plus longue que des heures passées avec un ami prêt à s'embarquer pour un voyage d'exploration d'où il n'est pas sûr qu'il revienne. Si nos impressions dans l'autre monde devaient rester les mêmes, la satiété engendrerait une lassitude dont on entreverrait avec plaisir le terme, à moins que, dans notre nouvelle condition, nous n'eussions la faculté de conserver la première fraîcheur de nos sentiments. Mais nous n'avons pas besoin de faire cette supposition, car une perspective de progrès sans fin s'ouvre devant nous. Sans sortir de la sphère où nous nous agitons actuellement, que de mystères à éclaircir, que de découvertes à opérer! Et si nous envisageons l'univers dans son ensemble, quel abîme de possibilités où notre imagination se perd! La vérité est iné-

puisable et nous pourrons accumuler des connaissances pendant des millions de siècles, sans que ce laps de temps nous paraisse interminable dans l'éternité.

Imaginons un homme qui aurait vécu depuis l'époque où l'humanité fit son apparition sur la terre. Représentons-nous-le affranchi de la servitude de la chair, exempt par conséquent des soucis qui assombrïssent ordinairement l'existence, pense-t-on qu'il aurait eu lieu de s'ennuyer au spectacle de l'évolution de notre espèce ? Assurément sa mémoire est impuissante à retenir tous les incidents de cette marche vers un idéal qui s'éloigne. A peine un progrès est-il réalisé qu'il en rêve de nouveaux et des conquêtes de la science, qui d'abord lui semblèrent des merveilles, ont pris rang dans la série des choses dont il ne s'étonne plus. La plus grande partie de son passé sombre dans l'oubli, mais il reste le même individu, jeune par le renouvellement de ses connaissances, quoique chargé d'années. Si telle serait la mentalité de cet homme, quelle sera la nôtre, lorsque, nous mouvant sur un autre plan, nous aurons des visions dont il est impossible de se faire la moindre idée ? A quelles surprises ne

sommes-nous pas destinés ! La satiété n'est à redouter que par un usage trop prolongé des mêmes jouissances. Quand les sensations varient, le plaisir recommence.

## VII

En résumé, il y a, en faveur de la survivance, des probabilités qu'un homme respectueux de la conscience ne peut s'empêcher de reconnaître.

Vous en êtes, je suppose, profondément pénétré. Grâce à cette conviction, vous ne devriez avoir aucun parti-pris de principe contre le spiritisme. Comment vous représentez-vous la condition des disparus ? Il reste d'eux quelque chose de plus que leur souvenir toujours présent dans votre cœur et que les conséquences de leurs œuvres destinées à se perpétuer, alors même que leur auteur serait complètement inconnu. Ce genre d'immortalité est trop illusoire pour satisfaire notre soif de justice. Celle-ci réclame la survivance de la personne avec le sentiment de l'identité provenant de la mémoire.

Cette personne occupe une portion de l'es-

pace ; elle est limitée par un organisme qui, si subtil qu'il soit, a des rapports avec la matière plus grossière qui tombe sous nos sens et dont le fond nous échappe. Qu'y a-t-il de logiquement impossible à ce que les invisibles, doués d'un corps spirituel, comme dit l'apôtre Paul, d'un corps fluidique, comme disent des savants, aient les moyens, dans certaines circonstances, de communiquer avec nous, puisque leur matière, quoique plus épurée, est de la même essence que la nôtre? Nul n'oserait se flatter d'avoir assez approfondi la nature pour savoir tout ce dont elle est capable.

Le penseur, qui entre dans l'étude du psychisme accompagné de sa foi à l'immortalité, dès qu'il se trouve en présence de phénomènes supranormaux où paraît manifeste l'action d'une personnalité, n'a pas de répugnance à admettre l'intervention des Esprits, ou, du moins, il ne la repousse pas systématiquement, plus libre dans son interprétation des faits que le matérialiste obligé par ses principes de conclure contre elle. Comme savant, il n'a pas moins de compétence ; comme philosophe, il n'a pas moins d'autorité. On ne saurait trop insister sur ce point que l'ani-

misme et le spiritisme sont des hypothèses servant à expliquer des faits ; mais tandis qu'un fait rigoureusement constaté se moque des résistances de l'incrédule dont il est indépendant, le sort d'une hypothèse dépend de la tournure d'esprit et quelquefois du caractère des individus qui la jugent.

Le spiritisme est desservi par l'étrangeté de son aspect. Des Esprits nous donnant des nouvelles d'outre-tombe ! Peut-on rien imaginer d'aussi stupéfiant ? Et pourtant, en matière de fantastique, on ignore à quelle limite il est raisonnable de s'arrêter. Allez parler de la télégraphie sans fil à des sauvages de la Terre de Feu, très probablement les plus malins d'entre eux vous prendront pour un fou. Parlez des phénomènes psychiques à certains coryphées de la presse, ils vous regarderont avec un air de compassion qui vous mettra en mauvaise posture. Si ces phénomènes, ceux de matérialisation par exemple, se multipliaient assez pour nous devenir familiers, on ne serait pas plus étonné par des histoires de revenants qu'on ne l'est en recevant à Paris une dépêche d'Amérique.

En réalité, le spirite n'est pas moins positif que l'animiste, puisqu'il bâtit sa conviction

sur le roc de l'expérience. Il y a sans doute des spirites dont la naïveté s'offusque des moindres précautions de la critique; il y en a d'autres au contraire qui, rompus à l'expérimentation, disciplinés par la logique, ne se sont lancés dans cette voie qu'après avoir reconnu l'insuffisance de l'animisme. Et parmi les animistes, ne s'en trouve-t-il pas qui, pour éviter des conclusions mal famées, ont obstinément recours au subconscient, quelquefois avec beaucoup d'ingéniosité, souvent avec non moins de candeur, car il arrive aux plus fins de tomber innocemment dans un piège, parce qu'ils en ont trop redouté un autre ? L'attitude du spiritualiste librement incliné au spiritisme par sa croyance à la probabilité de la survie est aussi justifiée que celle du matérialiste forcément retenu dans l'animisme par sa négation.

Tout bien pesé, l'existence n'a réellement de prix que par son prolongement. S'il était vrai qu'il ne restât de l'homme qu'un cadavre, la vie vaudrait-elle la peine d'être vécue? On en accepterait le fardeau à cause des affections et des devoirs qui vous y retiennent; mais avec quelle satisfaction n'envisagerait-on pas la perspective d'en finir avec cette lu-

gubre plaisanterie ! On n'a pas demandé à naître ; on doit avoir le droit de mourir, quand la réflexion sur votre néant vous a enlevé le goût de vivre. Celui qui se suicide, délibérément ou dans une crise de désespoir pendant laquelle il ne s'appartient plus, ne mérite, du point de vue du matérialisme, aucun blâme, puisqu'il obéit à un destin inéluctable et, d'ailleurs, fût-il libre, il ne fait que se soustraire à un joug devenu insupportable. Grâce au spiritualisme renforcé par le spiritisme, la scène change d'aspect. Il faut, quoique criblé par les épreuves, rester à son poste, car, en désertant, on retrouve ailleurs la lutte dans des conditions pires. Le plus sage est donc de suivre sa voie, sur le bord des abîmes, les yeux tournés vers l'au-delà, afin de n'être pas pris par le vertige. Alors la destinée, malgré sa misère, nous apparaît dans un rayonnement de sublimité. Si c'est une illusion, ce que notre raison se refuse à admettre, il nous reste la compensation très précaire de maudire le sort qui n'est pas plus ému par nos imprécations que ne le serait un mur contre lequel nous nous meurtririons le front dans l'obscurité et que nous frapperions en colère, comme ferait un enfant.

## CHAPITRE IX

### LA VALEUR DU SPIRITISME

### I

Le spiritisme a, comme toutes les doctrines, des destinées variables. On ne saurait sans injustice le rendre responsable des déformations que des cerveaux mal équilibrés lui font subir. Il faut, pour être équitable à son égard, lui appliquer les règles de jugement dontnous voulons qu'on use envers nos croyances.

Que diriez-vous d'un libre penseur qui, invité à formuler son opinion sur la religion, s'autoriserait, pour la discréditer, des inepties du bigotisme, en négligeant les élévations de la piété ? Ce procédé ne vous semblerait-il pas trop grossier pour mériter les honneurs de la discussion ? A quoi bon argumenter

avec des gens que le parti-pris rend incapables de comprendre les raisons d'un adversaire? Plus vous les réduisez au silence par des preuves, moins vous obtenez leur assentiment, parce que, péniblement froissés dans leur amour-propre, ils ne veulent pas convenir d'une erreur. Trop de gens agissent de même à l'égard du spiritisme, sans daigner l'examiner avec un peu d'attention, ne se doutant pas qu'ils en parlent étourdiment, ce qui d'ailleurs les rend d'autant plus invincibles.

Certes on rencontre des spirites tellement naïfs qu'ils couvriraient, si cela était possible, de ridicule une cause prise de plus en plus au sérieux par de très grands esprits. Totalement dépourvus de critique, superstitieux à l'excès, surtout ennemis des savants dont la prudence les irrite, ils ont des mœurs de sacristie. Ils donnent aux phénomènes les plus insignifiants une portée extraordinaire. La table fait-elle un léger mouvement, leur main trace-t-elle automatiquement sur une feuille de papier quelque gribouillage, deux médiums spontanément endormis se mettent-ils à dialoguer, on y découvre l'intervention des invisibles. Ceux-ci étant censés disposer d'une puis-

sance illimitée, on les interroge sur toutes sortes de sujets, la guérison d'une maladie, l'issue d'un procès, la santé d'un oncle à héritage ou le contenu d'un porte-monnaie. On les sollicitera même d'agir sur la roue, au moment du tirage d'une loterie, pour arrêter l'aiguille aux chiffres constituant le numéro dont on est possesseur. Nous sommes en plein dans la sorcellerie souvent exercée avec profit par des médiums astucieux, ayant une clientèle plus ou moins nombreuse dans laquelle figurent, à côté de rustres, des gens cultivés qui, avertis des merveilles du psychisme, désirent s'informer. Chacun y apporte son caractère, sa tournure d'esprit, les particularités de son égoïsme. Pour ceux-ci, c'est une occasion de se distraire, comme pour certains dévots l'assistance aux offices, pour ceux-là, c'est un acte accompli avec des intentions respectables, mais rendu puéril par un excès de crédulité. Celui qui apprécierait le spiritisme uniquement d'après ces spécimens passerait aux yeux des connaisseurs pour un juge frivole, quoique sévère.

Les hommes, quel que soit le domaine où s'exerce leur activité, art, littérature, politique, ne sont-ils pas les mêmes, un singulier

mélange de petitesse et de grandeur, de vertige mental et de raisonnements sains, avec un impérieux besoin de conjurer les maux qui les menacent et de sonder l'avenir plein d'inconnu, si pervers qu'ils se font haïr et néanmoins trop misérables pour qu'on puisse se dispenser de les plaindre ? Voudrait-on que, sur le terrain du spiritisme, se dépouillant de leurs défauts, ils réalisassent une perfection impossible partout ailleurs ? Ce serait compter sur un phénomène plus supranormal que tous ceux contre lesquels on s'insurge.

Le spiritisme qui, dès ses débuts, a eu pour adeptes des hommes considérables, Victor Hugo et William Crookes par exemple, voit grandir le nombre de ses adhérents parmi les intellectuels d'élite, physiciens, chimistes, astronomes, mathématiciens, physiologistes et philosophes. On n'accusera pas des savants illustres de se prononcer à la légère. Ce sont des observateurs méfiants, des expérimentateurs ingénieux, d'autant plus lents à conclure qu'ils engagent une précieuse renommée. Un simple reporter ne court pas grand risque à insérer dans son journal des informations hâtives. S'il s'est trompé, il aura la

ressource d'une rectification par laquelle il se donnera les apparences de la bonne foi. Le public sait ce qu'il vaut et n'attend pas trop de lui. Un professeur de Faculté déjà célèbre par ses travaux a des ménagements à garder avec une situation très en vue. Il attendra, avant de se prononcer sur l'authenticité de phénomènes extraordinaires, que des constatations réitérées, en le conduisant à la certitude, lui permettent de braver le préjugé aussi tenace dans les Académies que dans la foule. Dans ces conditions, le témoignage d'un Myers ou d'un Lombroso revêt un caractère d'autorité qui, s'il ne force pas notre assentiment, nous inspire du moins de la confiance. Le spiritisme se présente, dans la vie de ces hauts représentants de la science, avec une belle tenue, prudent, bien documenté, et raisonneur très positif. Le temps n'est plus où, dans les milieux cultivés, il fallait, pour ne pas être pris en pitié, l'accueillir par des sourires. Bientôt, le dédain ne sera que la sottise de gens d'esprit entêtés dans leur ignorance.

## II

Le spiritisme se distingue par le mérite d'introduire la positivité dans la religion, sans faire cause commune avec les religions positives.

Le catholicisme, qui est de celles-ci le type le plus accompli, a la prétention d'émaner directement de Dieu par une révélation dont il conserve le dépôt, avec la mission, étant infaillible, de gouverner les consciences. Grâce à lui, nous serions sur un terrain plus solide que celui de la spéculation où nous transporte la philosophie, devant une histoire, celle de la Rédemption, dont les diverses évolutions de l'humanité, depuis ses origines jusqu'à nos jours, sont des chapitres. Le miracle, si séduisant pour beaucoup d'âmes avides de mystère, coule à pleins bords dans l'Église par les sacrements.

Si on en possédait une preuve satisfaisante, ce serait un véritable enchantement. Une Église qui vous prend par la main avec la sollicitude d'une mère, pour vous mener sûrement au ciel, pourvu que vous consentiez à vous laisser conduire, c'est une bonne fortune

dont on ne saurait trop remercier la Providence. Malheureusement, des objections se dressent. L'Église ne se contente pas de vous proposer son dogme; elle vous en parle comme d'une chose absolument évidente et ce ton de certitude, qui tue le germe du doute dans les esprits convenablement disposés, le vivifie au contraire dans ceux que possède le démon de la curiosité. On n'est pourtant pas un criminel parce qu'on veut s'enquérir des arguments par lesquels on justifie des idées si incompatibles avec notre moderne façon de raisonner. Il plaît à l'Église d'anathématiser ses contradicteurs qui lui répliquent par l'affirmation de leur droit d'examen. Si, contrainte par les exigences d'un siècle récalcitrant, elle consent à démontrer son infaillibilité, elle ne le peut qu'en s'adressant à la raison. Elle reconnaît donc à celle-ci la faculté de discerner la vérité; mais, dans le cas où cette raison, prise un peu comme juge, puisqu'on lui demande son assentiment, ne serait pas convaincue, elle est condamnée par son principe même à l'opprimer. C'est la menace de l'Inquisition toujours suspendue sur la tête de l'hérétique. Et voilà comment cette religion positive prouve la positivité des faits sur les-

quels elle repose ! Crois ou je t'excommunie.

Le spiritisme s'appuie, non sur des faits entrevus dans le nuage d'une légende et dont il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de certifier absolument l'authenticité, mais sur des faits actuels, renouvelés, susceptibles d'être scientifiquement observés. Il ne se résigne pas, faute de mieux, à la discussion : il la provoque, persuadé que, dans la bataille des idées, les faits triomphent inévitablement tôt ou tard, quelle que soit la résistance du préjugé.

Il n'est pas donné à tous les hommes, objectera-t-on, de faire des expériences pour s'assurer de la réalité des phénomènes auxquels s'adapte l'hypothèse spirite, de sorte que la croyance sera toujours le privilège de quelques-uns.

L'idéal serait sans doute que l'humanité se composât exclusivement d'hommes de génie unissant à la science la plus étendue le raisonnement le plus sûr. Le talent ne suffirait pas, car il se trouve en quantité des titulaires de chaires de droit, de médecine et même de théologie qui, avec quelque compétence dans leur partie, ne brillent guère par la rectitude du jugement. On les suppose de loin, parce

qu'ils sont docteurs, en état de se prononcer avec autorité sur le problème de la destinée ; s'il vous arrivait de les entendre discuter entre eux, vous seriez parfois étonné de la pauvreté de leurs raisons, juste aux moments les plus critiques, et l'éclat de ces étoiles pâlirait singulièrement à vos yeux. Il ne faudrait donc que des astres de première grandeur. Dans ce cas, on aurait plus de chances de rencontrer des gens modestes, sachant suspendre à propos leur jugement, toujours désireux de s'instruire, sans soupirer après une unité factice.

Nous sommes obligés de nous contenter de moins. La plupart des hommes, même avec une intelligence très éveillée, n'ont ni la capacité ni les loisirs nécessaires pour se livrer à des études approfondies. Ils sont ce que les ont faits les circonstances, le hasard de la naissance, l'éducation, les courants d'opinion traversant le milieu où les retiennent leurs relations, leurs intérêts ou la tournure de leur esprit. Les uns, surtout les plus bruyants, obéissent au mot d'ordre, incapables d'avoir une opinion personnelle, ignorants, impulsifs et têtus; d'autres, instruits, tacticiens adroits et discuteurs souples, n'ont guère plus d'indépendance, quoiqu'ils s'expriment avec une

facilité leur donnant les apparences de la force; ils ne se sont jamais demandé sérieusement pourquoi ils professent telle opinion plutôt que telle autre. Certains se recommandent par beaucoup de sincérité ; mais on a l'impression qu'ils n'ont pas passé par le doute pour arriver à la conquête d'une conviction exempte de parti-pris. On croit donc très souvent, non après avoir attentivement examiné les raisons de croire, mais parce que des hommes investis de votre confiance croient.

Dans le camp des spirites, on ne fait pas exception à la règle. Il serait étrange qu'on s'en étonnât. Il est regrettable assurément que tous ne soient pas des Karl du Prel, à la fois savants et philosophes, témoins des phénomènes, avertis des diverses explications dont ils sont susceptibles et en adoptant une après s'être convaincus qu'elle résiste à toutes les objections. La plupart ressemblent à la majorité des chrétiens qui, s'ils n'argumentent pas avec une incontestable maîtrise, peuvent être néanmoins de respectables pratiquants. Et, parmi les rationalistes férus de démonstrations en règle, sont-ils rares ceux qui admettent, sur la foi de savants en renom, des

idées qu'ils sont incapables de justifier par leur propre expérience ? Il est très utile aux uns et aux autres de rencontrer dans leur faiblesse un milieu où la pâture spirituelle leur est servie, sans qu'ils soient condamnés à la chercher, n'ayant qu'à la préparer selon leurs convenances. Ce ragoût leur plaît, quoiqu'il ne soit pas des plus délicats. Vaudrait-il mieux les priver de tout aliment, jusqu'à ce qu'ils fussent passés maîtres-queux ? Celui qui se bornerait à n'affirmer que des choses qu'il a personnellement vérifiées serait ridicule, car il rejetterait systématiquement le témoignage des autres, pour n'attacher d'importance qu'au sien. Il faut sans doute apporter beaucoup de prudence dans la formation de ses jugements. Est-ce un motif de ne pas puiser dans le trésor de l'humanité, pour vivre superbement indigent, avec la satisfaction de ne rien devoir qu'à soi-même ?

Il y a donc des spirites qui, sans avoir jamais assisté à des séances de médiumnité, sont croyants, parce que la valeur des témoignages les a favorablement impressionnés. Leur confiance sera encore mieux justifiée dans l'avenir. Quand on a été soi-même témoin de la réalité des phénomènes les plus surprenants,

on ne doute pas que le psychisme prendra rang dans la science officielle, comme l'ont fait l'électricité et l'hypnotisme, après avoir été bafoués. Ces phénomènes procèdent de forces naturelles. Celles-ci agiront plus fréquemment, lorsque les expérimentateurs seront plus nombreux. Les savants de la nouvelle génération, plus libres de préjugés, voudront explorer ce monde plein de promesses et, inévitablement, il s'établira un courant d'opinion qui entraînera les esprits. On ne croira pas sur la parole du prêtre dont le prestige décroît constamment ; on croira sur l'autorité du savant qui a cette supériorité de présenter à un siècle positif des preuves positives.

## III

Il n'en résulte pas que tous les psychistes deviendront spirites.

Il y a des gens radicalement réfractaires à la doctrine de la survie. La table parlante, l'écriture directe, les apparitions matérialisées les étonnent et ne les convainquent pas. S'ils voyaient le fantôme d'un cher disparu s'en-

tretenant avec eux, permettant même qu'on le photographiât, afin qu'il fût impossible d'invoquer l'hypothèse de l'hallucination, ils esquiveraient adroitement le spiritisme, en imaginant que le subconscient des assistants a imprimé cette forme aux fluides dégagés par le médium. On entreprendrait vainement de discuter avec eux, puisque, pour éviter une explication réputée fantastique, ils en adoptent sans hésiter une qui ne le paraît guère moins.

Le spiritisme n'est pas une doctrine paresseuse, dispensant de la réflexion, s'imposant par un caractère d'évidence comme les faits dont on a immédiatement la sensation. On y est incliné, à l'occasion des faits, par les dispositions de l'âme et le travail de la pensée, quelquefois après de longues hésitations, témoin Myers, le grand psychologue, qui mit vingt ans à devenir spirite. Dans ces conditions, est-on suspect de croire à la survivance avec la facilité qu'on a à cueillir un fruit sur une branche située à la portée de votre main ?

*Rien ne remplace la foi*, nous disait un jour la table ; *mais le spiritisme la fortifie.* L'expérience confirme sans cesse la vérité de

cette formule. Nous sommes trop portés à juger les âmes comme si elles étaient toutes coulées dans un même moule, celui où nous avons été façonnés. On parvient cependant à la vérité par des chemins différents. Tel se convainc de l'immortalité de l'âme par des raisons tirées de la métaphysique, tel autre par celles que lui fournit le prêtre. Ils sont nombreux au contraire, de nos jours, les hommes qui, très sincèrement, sans dépravation de la conscience, ne voient dans la philosophie que des probabilités peu réconfortantes ou dans le catéchisme des certitudes mal établies. Et, parmi ceux à qui leur assiduité au culte donne une apparence de croyants, beaucoup dissimulent, sans hypocrisie, sous un langage de convention, des doutes toujours prêts à jaillir, quand ils sont visités par le malheur. La solidité des convictions se montre surtout dans l'épreuve. Or, il est indiscutable que certains ont puisé dans le spiritisme une sécurité vainement cherchée ailleurs. Le germe de la foi était en eux, mais pas assez développé pour résister à une température rigoureuse. Ils lisent, dans des livres abondamment documentés, la relation de phénomènes extraordinaires : c'est une révé-

lation. Après une période d'éblouissement, ils se ressaisissent. Leurs sentiments, jusque-là flottants, commencent à se fixer. Leur pensée se précise, se condense, prend corps. Ils étaient dans l'abstraction ; les voilà sur le terrain de la réalité. La foi et le fait se prêtent mutuellement appui. Sans la foi, le fait ne revêtirait pas sa signification ; sans le fait, la foi aurait moins de consistance. Leur assemblage constitue une sorte d'organisme où la matière et l'esprit sont harmonieusement combinés pour produire la vie d'une personne.

Un spirite sérieux est, dans une certaine mesure, l'artisan de sa foi, comme le vrai chrétien. Plus il affine sa conscience, de manière à sentir vivement le besoin d'une autre économie où les injustices de ce monde seront réparées, moins il est enclin à nier les communications d'outre-tombe, parce qu'il ne voit aucune raison de leur impossibilité.

## IV

Représentons-nous maintenant un homme chez qui la croyance à l'immortalité de l'âme, d'abord assez indécise, devient désormais

ferme, sous l'influence de cette science. La question de l'au-delà se place au premier plan d'où elle projette des clartés sur l'ensemble de sa religion.

Pourquoi y a-t-il tant d'athées ? La source de l'irréligion ne doit pas être cherchée dans les progrès de la science, car il se trouve des savants de premier ordre, informés des arguments de l'impiété, qui adhèrent à la doctrine d'un Être suprême, tandis qu'il n'est pas rare de rencontrer, dans la foule des incroyants, des gens aussi courts de savoir que d'esprit. La foi en Dieu ne sort pas d'un raisonnement comme une proposition de géométrie sort avec évidence d'une démonstration. Elle tient à des sentiments qu'il s'agit de discipliner d'après les règles du bon sens, de la morale et de l'expérience acquise dans les divers domaines de la connaissance. Sur tous les degrés de l'échelle de l'humanité vous rencontrez des âmes que le monde présent ne saurait satisfaire, qui soupirent après un idéal vaguement entrevu, avec une tendance, dans leur misère, à implorer le secours d'un protecteur.

Certains vivent en communion avec Dieu, sans cesse ramenés à lui par la contemplation

de l'univers, car tout leur parle de son amour. Quelle joie pour eux de se sentir sous son regard ! Et lorsque l'adoration s'exalte jusqu'à l'extase, quel ravissement ! Hypnotisés par les beautés de la nature auxquelles leur foi les rend exclusivement attentifs, ils n'en distinguent pas les laideurs. Le mal prend une teinte rosée dans la lumière de leur optimisme.

D'autres, sans être de parti-pris pessimistes, ne peuvent, quelle que soit leur résignation, bénir un destin qui les accable de ses rigueurs. On suppose à tort que les épreuves conduisent ordinairement à la religion ; elles en éloignent souvent au contraire, parce qu'il est difficile de concilier les souffrances de la terre avec l'idée d'un Dieu bon. Si la nature réglait ses dispensations sur le mérite des individus, s'acharnant contre les méchants et réservant ses faveurs aux justes, la conscience s'inclinerait ; mais elle paraît frapper au hasard, épargnant des indignes que le remords ne tourmente guère et s'abattant sur des héros du devoir pour qui la satisfaction de n'avoir pas failli est une compensation très amère. Elle nous offre le spectacle de l'entre-mangerie universelle, d'une guerre

sans trêve où le faible est dévoré par le fort. Le désordre éclate au sein de l'ordre. Partout les marques d'un dessein poursuivi par une intelligence qui serait impuissante à le réaliser pleinement. Quel problème ! L'homme religieux, dans la détresse, fait monter vers le ciel sa supplication de victime. Sa prière du moins sera-t-elle exaucée ? Hélas, que de demandes sans réponse ! Et lorsque l'événement arrive selon nos désirs, quelle preuve avons-nous, dans la multitude de nos déconvenues, qu'il est un miracle accordé à nos requêtes ? Voilà pourquoi il existe tant de désespérés qui, après avoir été pieux, du moins à la surface, dans une période de bonheur, sont devenus incrédules dans l'épreuve. Il n'y a point de Dieu ! s'écrient-ils douloureusement. Est-il rien de plus tragique que cette exclamation? C'est au moment où on aurait le plus besoin d'être soutenu par la foi que celle-ci vous abandonne.

On connaît des malheureux que le spiritisme a retenus sur la pente du suicide. Ils étaient sur le point d'en finir avec une existence devenue intolérable, lorsque la révélation de l'au-delà par des faits plus persuasifs que des raisonnements les a réconciliés avec

elle. Si nous étions obligés de conclure que tout finit à la mort, il n'y aurait pas, pour la plupart d'entre nous, des raisons d'aimer ardemment un Dieu qui nous fait souffrir, sans que nous en sachions le motif. Avec la perspective d'un autre monde, l'aspect de la destinée change. Puisque les misères d'ici-bas seront compensées par les progrès de la vie future, pourquoi ne ferait-on pas crédit de sa confiance à Dieu, créateur d'un ordre de bonté en vertu duquel le bien doit triompher? Le problème n'est pas résolu, mais il reste un avenir pour l'éclaircissement et cela suffit à nous rassurer.

C'est ainsi que le spiritisme, si inintelligemment combattu par des chrétiens qui le jugent sans avoir cherché à le connaître, peut être un précieux auxiliaire pour la religion. Celle-ci, quoique enracinée dans l'âme, subit de nos jours des assauts redoutables ; il est prudent de ne négliger aucun des moyens de défense. Tous les spirites, il est vrai, ne se rattachent pas au théisme ; ils sont cependant sur la voie qui y conduit. On est près de croire au Grand Ordonnateur, quand on compte sur le rétablissement de l'ordre.

## V

Le spiritisme, favorable à la religion, l'est aussi à la morale, parce qu'il fournit une base à l'idée de sanction.

Observez la conscience dans les moments où elle n'a aucune hésitation sur la marche à suivre. Elle ne se borne pas à vous donner un conseil ; elle exige l'obéissance. Si vous la lui refusez, vous méritez que votre action, parce qu'elle est coupable, entraîne des maux qui sont le châtiment. Ainsi le veut la justice. Il faut à la loi morale, comme à toute loi, une sanction pour en garantir l'exécution.

Cette sanction n'existe pas sur la terre, du moins assez pour qu'il y ait une équitable relation entre la conduite des individus et leur condition. Il est donc rationnel de supposer que nos œuvres nous suivent dans une autre vie, soit pour notre récompense, soit pour notre honte.

Si le spiritisme contribuait à fortifier cette conclusion par des faits, quel appui pour la conscience ! Les justes, sûrs de ne pas travailler en vain, se consacreraient à leur tâche avec une sécurité qui augmenterait leur élan,

et les méchants, avertis qu'on ne manque pas à son devoir sans qu'il y ait lieu de le regretter tôt ou tard, seraient retenus par la crainte. Il se trouverait toujours un nombre trop considérable d'imprévoyants qui, malgré les leçons de l'expérience, préféreraient céder à l'attrait de plaisirs passagers dont on jouit de suite que de se préparer pour l'avenir des joies durables mais difficilement acquises. Les intempérants ont mille occasions de constater les ravages de l'alcool, ce qui ne les empêche pas de retourner à l'assommoir. Pourtant ce n'est pas sans utilité qu'on lutte contre l'alcoolisme par des ligues, des conférences, des brochures et des tableaux représentant des scènes de folie, de misère et de dégradation. Beaucoup seraient tombés dans le vice que ces avertissements ont retenus sur le bord de l'abîme. Le spiritisme aura beau multiplier les preuves de la survivance, les insensés ne deviendront pas plus sages. L'idée salutaire, à peine entrée dans leur âme, s'y déformera, de même que votre visage apparaît dans certains miroirs grotesquement élargi ou allongé. D'autres, au contraire, seront heureusement impressionnés.

Et alors que d'effets bienfaisants ! Lors-

qu'un matérialiste vous dit : « J'ai peu de temps à vivre ; il n'y a rien au-delà ; hâtons-nous de jouir », n'a-t-il pas raison à son point de vue ? Quelle absurdité, à moins qu'on n'y trouve son plaisir, de sacrifier à des devoirs très problématiques des intérêts très positifs ! Les martyrs de la vertu sont des naïfs que les habiles respectent avec une pointe d'ironie. Dans le néant où ils rentreront, la peine qu'ils se seront imposée pour obéir à leur conscience ne portera pour eux aucun fruit. Elle sera peut-être le sujet d'une intéressante oraison funèbre. Le beau profit en vérité pour un peu de matière en train de se décomposer ! La sagesse consiste à se procurer, pendant ce court voyage, le plus de bonheur possible selon ses facultés. Laissons aux gens grossiers les satisfactions de la brute, bien qu'elles ne soient pas toujours à dédaigner, puisque notre corps les réclame ; ayons des goûts délicats, mais ne soyons pas esclaves de scrupules qu'il faut ménager dans une certaine mesure uniquement pour éviter de se compromettre. En abusant des plaisirs, on risque de nuire à sa santé, à sa fortune, à sa réputation. On peut, avec une âme d'égoïste, pourvu qu'on mette un grain de sagesse dans

le vice, se composer une existence remplie d'agréments et même entourée de considération, au sein d'une société animée de sentiments généralement assez vulgaires. Cette morale du succès s'accommode à merveille avec la doctrine du néant.

Du point de vue où nous place le spiritisme, la scène change. La conscience, avons-nous dit, réclame des sanctions. La justice idéale ne se réalise pas dans les limites de la vie présente. Pour beaucoup trop de méchants, la comédie s'achève sur un dénouement contraire à la raison. Celle-ci faisait pressentir une fin lamentable et la mort les surprend au milieu de la prospérité. La sanction, où est-elle ? Le spiritisme la place dans un autre monde où le drame continue, la mort n'étant pas le dernier acte. Cette perspective donne à réfléchir. Puisque je fais dès maintenant mon avenir, je suis donc intéressé à me bien conduire ! Je m'imposerai des privations, mais je m'amasserai de la sorte un capital dont je toucherai plus tard les revenus, avec les intérêts accumulés.

Calcul ! objectera-t-on. Eh oui, je suis un calculateur, et j'ai la crainte de ne l'être pas avec assez d'intelligence et de persévérance,

car, pour mener ce calcul jusqu'au bout, j'aurais besoin d'une force d'esprit et de caractère que je ne puis sans outrecuidance me flatter de posséder. Un homme vous paraît-il moralement amoindri parce qu'il ménage sa santé, s'abstenant de tous les excès qui le rendraient malade? Sa tempérance est un calcul justement qualifié de sagesse. Le calcul, jugé bon quand il s'agit de la santé sur la terre, serait-il blâmable, dès qu'il vise les conditions de l'existence dans une autre économie ? Sur quel principe se base-t-on pour raisonner de la sorte? Le spirite estime que les actes accomplis ici-bas modifient l'organisme fluidique en bien ou en mal, de manière à produire des conséquences, dès qu'il sera affranchi de l'esclavage de la chair. Il s'efforce d'organiser sa vie en vue d'un résultat conforme aux prescriptions de la conscience et il se trouve que ce résultat, auquel on arrive péniblement, doit être satisfaisant. Vaudrait-il mieux, pour ne pas encourir le reproche d'être un calculateur, qu'il se conduisît comme un vulgaire jouisseur ? Ce serait de l'incurie. Mais, dans ce cas, n'eût-il pas fait encore un calcul, celui de se hâter de jouir, l'au-delà étant un rêve? Dans le calcul du

spirite, si égoïste qu'il soit, il entre du désintéressement, puisqu'on ajourne à une date plus ou moins éloignée une jouissance sur laquelle il n'est permis de compter que dans la mesure où on accomplit son devoir. Dans ce cas, le calcul est, semble-t-il, très respectable. Il y a profit pour la morale.

## VI

Le spiritisme, en améliorant l'individu, est une source de consolations.

La plus amère des tristesses est de perdre des êtres tendrement aimés, une épouse, un fils, un autre soi-même. La mort, en nous les arrachant, bouleverse notre vie. Il nous semble que tout est transformé. On reste stupide sur les ruines de son bonheur, comme à la suite d'un tremblement de terre parmi les décombres de son habitation. Il est impossible, même avec la foi, de ne pas souffrir, quand l'âme horriblement mutilée saigne par ses meurtrissures. Celui qui, dans cet écroulement, se montrerait tranquille, nous inspirerait, non de l'admiration, mais de la méfiance. Nous le soupçonnerions de composer

un personnage en une circonstance où on doit, par respect pour la nature, s'oublier avec une parfaite sincérité.

Oh ! la rentrée dans la maison, quand on revient du cimetière ! Tout nous rappelle le disparu et être condamné à ne plus le voir ! Ne posséder de lui que quelques objets lui ayant appartenu, reliques sacrées, une boucle de cheveux coupés au moment de la mise en bière, des lettres où il reste dans l'écriture un peu de sa physionomie, des portraits faits à des âges différents dont la ressemblance est plus ou moins exacte et dont l'immobilité nous navre, quoiqu'ils nous soient infiniment précieux, et puis, dans notre cerveau, une image qui s'enfonce déjà en un lointain un peu vague d'où elle surgit par instants plus nette pour nous donner des frissons, est-ce un songe ? Hélas ! c'est la réalité. Il faut courber la tête sous le destin, à moins de se démener dans sa détresse comme un fou avec des cris de fureur. A quoi bon ? On envenime la plaie.

Que de fois ne se dit-on pas : « Si j'avais de lui un mot, un seul mot qui me prouvât qu'il est bien vivant ! » Cette simple manifestation de sa présence reconstituerait le lien

brisé par la mort et, quoiqu'il restât invisible à nos sens grossiers, nous aurions du moins ce contentement de le savoir près de nous. Le spiritisme nous l'offre, ce contentement, puisqu'il est la communication entre les incarnés et les désincarnés.

N'avez-vous pas remarqué combien les raisonnements sur l'immortalité nous laissent froids? On a l'impression que la logique la plus rigoureuse mène seulement à une probabilité, alors qu'on aurait besoin de certitude. Le fait en quelque sorte tangible, quoique susceptible d'interprétations diverses, produit en nous une conviction plus ferme, parce qu'il frappe davantage l'imagination. On finit par se blaser un peu à la longue. On n'éprouve plus le saisissement du début, quand, pour la première fois, on eut, presque effaré, la révélation de cette région pleine de mystère. Néanmoins il en reste dans l'âme un apaisement. On est enfermé dans sa prison de chair, mais on sent de l'autre côté du mur l'invisible et cette assurance, si elle ne dissipe pas notre tristesse, nous sauve du désespoir. C'est tout ce que peut souhaiter dans son infortune un cœur fidèle au souvenir. Envisager avec plaisir le départ pour aller à

la rencontre des disparus qui nous attendent sur le seuil de l'éternité, quel état d'esprit grandiose dans sa mélancolique sérénité ! La mort n'est plus « le roi des épouvantements ». Elle se présente avec le visage d'un messager de délivrance.

La vieillesse qui nous rapproche d'elle à grands pas n'a plus l'air morose qu'elle prend ordinairement pour l'impie. Il y a sans doute des vieillards gais et des jeunes gens tristes. On en cite, parmi ceux-ci, qui se suicident et, parmi ceux-là, presque tous font des projets avec mille précautions pour prolonger une existence à laquelle ils semblent se cramponner d'autant plus énergiquement qu'elle est devenue plus précaire. Ils savent qu'ils n'ont pas longtemps à vivre; mais, la date du délogement étant incertaine, cela suffit pour amortir le coup, car, même dans un âge très avancé, on conserve l'illusion du lendemain.

Cependant il est une réalité sur laquelle on ne s'aveugle pas, ce sont les infirmités. On assiste à sa propre destruction par fragments. Les cheveux tombent, la mâchoire se dégarnit, la vue baisse, l'ouïe devient dure, les membres perdent leur élasticité, on est dans une maison qui se lézarde et cette maison ne

fait qu'un avec le propriétaire. On a beau chercher à s'étourdir, quand on entend des craquements de mur menaçant ruine, il vous passe des frissons dans tout le corps.

Certains parlent de leur anéantissement avec une désinvolture qui n'est qu'un stoïcisme de parade. A l'horizon de plus en plus rétréci, ils aperçoivent un trou dans lequel ils feront inévitablement la culbute pour ne pas se relever. Ils sont résignés en paroles : le fond du cœur est troublé. Comment ne pas être pessimiste, quand on assiste à la faillite du destin ? La nature, en nous dotant de la raison, suscitait en nous de magnifiques espérances, pour aboutir à un résultat dérisoire. Le matérialiste, si philosophe qu'il soit, ne peut que rire jaune devant cette mystification.

Très différentes sont les dispositions du spirite. Il serait ridicule de soutenir qu'il se voit dépérir avec impassibilité. Eût-on une conviction exempte de défaillance, on est quand même sous la dépendance de la chair et celle-ci ne subit pas des perturbations sans que l'esprit en reçoive un contre-coup. Mais la douleur prend un caractère différent sous l'action d'une idée réconfortante. Grâce à

l'attente d'un monde meilleur, le vieillard se rassérène. Il se sent porté par le cours du temps vers une région inconnue qui sollicite sa curiosité. A la limite où elle commence, de gros nuages sont amoncelés ; par endroits, se montre un coin de ciel bleu d'où s'échappent des rayons de soleil. En mourant, il se débarrassera de l'enveloppe qui l'opprime et il partira pour un voyage de découverte. Il sait que le navire de la destinée, sûrement dirigé malgré les tempêtes, ne cesse pas de marcher vers le port où l'ont devancé des amis prêts à le recevoir. La vision de l'arrivée adoucit les amertumes de la traversée. Ainsi la fuite des années lui produit l'impression, non d'une catastrophe qui le menace, mais d'un recommencement qui se prépare dans une voie de progrès.

Quel réconfort pour l'âme! Comme il fait bon vivre, puisque la vie a un sens, ayant une suite! Les épreuves elles-mêmes présentent un avantage, indépendamment des vertus qu'elles peuvent servir à développer, celui, en nous détachant d'un monde si misérable, de nous mûrir pour l'au-delà. Sagement employées, elles constituent une promotion. Par elles, dans la clarté de la foi. nous nous

élevons, au-dessus des marais d'ici-bas, vers des sommets d'où la vue s'étend sur les splendeurs d'un horizon sans bornes.

A cette hauteur, on juge mesquines une foule de choses qui, envisagées de la plaine, ont une grande importance. Que sont nos rivalités, nos ambitions, les triomphes de notre amour-propre devant cet avenir? En vérité, il y a bien lieu d'être si fier, quand on songe à la distance qui vous sépare de l'idéal ! Le plus puissant des monarques, mesuré à cette aune, se trouve d'une petitesse à faire pitié.

## VII

Le spiritisme, si bienfaisant dans le malheur, a aussi son mérite dans la question sociale.

Dans notre pays, la souveraineté appartient désormais au suffrage universel. S'il s'égare, impossible de le ramener dans le droit chemin par la force, puisqu'il dispose de celle-ci. Il faut donc chercher à lui inspirer de bons sentiments, afin qu'il ne fasse pas un mauvais usage de son pouvoir.

Ce grand personnage, très adulé par les courtisans qui convoitent ses faveurs, a une

ambition légitime : il aspire à être toujours plus heureux. Dans ce but, il étudie les moyens d'organiser la société sur un plan nouveau, afin que les déshérités du sort profitent davantage des bienfaits de la civilisation trop inégalement répartis. Rien de plus juste, pourvu que les réformes, sagement conçues, s'adaptant à ses intérêts, n'y apportent pas des perturbations.

Quels que soient les progrès, on ne parviendra jamais à un état de perfection tel qu'il n'y ait plus des mécontents. L'essentiel est que personne ne manque du nécessaire en ce qui concerne la nourriture, le vêtement, l'habitation. Le difficile est de s'entendre sur la question du superflu. Les uns s'estimeraient très à l'aise dans une position où d'autres souffriraient de la gêne. Souvent les ouvriers gagnant les salaires les plus élevés sont les plus violents dans leurs revendications, comme si, après avoir conquis un avantage, on n'y pensait plus pour en poursuivre un autre. Il n'y a pourtant pas lieu de compter sur le nivellement de toutes les conditions dans l'opulence. On arriverait plutôt, par une série de bouleversements, à l'abaissement des grands au détriment des petits.

Il en résulte que la question sociale se ramène en partie à la question morale. Si les gens d'en bas sont possédés par l'unique passion de jouir, avec la certitude que tout finit à la tombe, quelle n'est pas, dans des moments d'excitation, leur rage de voir se goberger les gens d'en haut qu'ils supposent à tort exempts de soucis, la fortune étant selon eux le remède à tous les maux! La plaie qui ronge une démocratie éduquée par le matérialisme, c'est l'envie d'où naît l'anarchiste. Celui-ci veut avoir sa part des plaisirs de ce monde. Ne lui parlez pas de réformes sériées opportunément. Il n'a pas le temps d'attendre. Il appelle un branle-bas à la faveur duquel il aura des chances de supplanter les gavés qu'il jalouse, ou, du moins, s'il ne monte pas, il jouira de leur chute. Quelle société pourrait rester debout dans un pareil courant?

C'est surtout dans un pays gouverné par le suffrage universel que la doctrine de la survie est nécessaire, parce qu'elle prédispose à la résignation. Étant persuadé que l'avenir réserve des compensations à l'homme injustement malheureux, le spirite, quoiqu'il souffre de ses privations, est réconforté par cette perspective. Oublie-t-il béatement, dans la

contemplation mystique des horizons célestes, les misères de notre société et n'éprouve-t-il aucun besoin d'y chercher un remède ? Loin de là, il croit que le seul moyen de se préparer un sort meilleur dans le monde invisible est de travailler dès maintenant à son perfectionnement moral. Or, on ne s'améliore soi-même qu'en améliorant les autres, en leur faisant le plus de bien possible, en accordant son concours à toutes les œuvres de solidarité. Celui qui vit solitaire, exclusivement attentif à son bien-être, fût-il le plus pacifique des égoïstes, occupe sur l'échelle de la moralité un degré très inférieur. Les progrès qu'il néglige sur la terre, il aura à les réaliser plus tard avec le regret de n'avoir pas mieux employé sa vie.

Mais, pendant qu'il poursuit son idéal de réformes, le spirite abandonne la chimère d'une société où personne n'aurait plus rien à désirer. Le simple bon sens lui dit qu'il y aura toujours ici-bas, par la différence des aptitudes ou le concours des circonstances, de grandes inégalités dans les conditions. A-t-il des ressources très modestes, il lui est facile, grâce à la simplicité de ses goûts, conforme à ses principes de morale, de s'en accommoder, au lieu d'être rongé par le dépit si

mauvais conseiller en politique. A quoi sert-il de s'insurger contre une loi de la nature qu'il ne nous appartient pas de changer ? N'est-il pas plus sage d'en prendre son parti avec calme ? Cela est difficile, il faut en convenir, s'il n'y a pas une suite à ce que nous voyons du drame de la destinée ici-bas. N'avoir qu'une existence à vivre et, sans qu'il y ait de votre faute, se trouver, par l'effet du hasard, dans la catégorie des sacrifiés, quoi de plus exaspérant ! Si, au contraire, on a devant soi, de l'autre côté de la tombe, une route indéfiniment prolongée à parcourir, c'en est assez pour prendre patience, dans l'espoir du mieux. Et voilà comment le spirite, accusé de se lancer dans les espaces sur les ailes de l'imagination, se maintient assagi sur le terrain de la réalité. N'est-il pas plus pratique, malgré ses apparences de rêveur, que l'anarchiste qui, engoué jusqu'au délire de son utopie, ne perd jamais de vue notre pauvre monde, parce qu'il n'en connaît point d'autre ?

## VIII

Le spiritisme se rend encore utile, en con-

tribuant à élargir la religion, puisqu'il ruine le privilège des Églises qui ont la prétention de détenir le monopole des miracles.

Le catholicisme s'est fait, dans le monde entier, une clientèle de zélateurs par les miracles de Lourdes dont il se sert, pour sa propagande, avec d'autant plus de profit que tout n'est pas faux dans les récits de la Grotte. Il se produit certainement, sous l'influence de la foi, dans un milieu parvenu au paroxysme de la surexcitation, des guérisons surprenantes, d'ailleurs semblables à celles des sanctuaires d'Esculape que les auteurs de l'antiquité racontent avec candeur. Rien de nouveau sous le soleil. Tout ce qui se passe sur les bords du Gave avait lieu, avec quelques variantes, chez les païens de Rome, de Cos ou de Pergame. Les prêtres du dieu de la médecine n'étaient pas tous des imposteurs. Si des madrés exploitaient la crédulité de la foule, d'autres étaient persuadés que le Ciel accomplissait ces prodiges pour raviver la piété. On a découvert des ex-voto portant le témoignage de la reconnaissance des miraculés.

Il n'y aurait aucun mal à supposer que la Divinité, agissant partout et toujours avec la bienveillance d'un père, intervient également

en faveur de ses enfants par des faits que le fonctionnement des lois de la nature n'amènerait pas. Mais ordinairement chaque Église a la prétention d'accaparer le bon Dieu qui lui réserve ses miracles, et la religion revêt ainsi un caractère d'étroitesse dont on rirait, s'il n'engendrait les horreurs de l'intolérance.

Le spiritisme, en matière de supranormal, ne le cède à aucune Église ; il le conçoit autrement. Selon lui, ces phénomènes, qui sont pour les dévots des coups d'État de la Providence, émanent de forces naturelles. Il est loisible à l'homme pieux d'en trouver la cause dans la volonté du Créateur ; il reste néanmoins vrai que l'action de ces forces, et c'est l'important, ne se limite pas à une portion de l'humanité distribuée dans les cadres d'une secte. On en signale les manifestations jusque dans des groupes d'expériences où il n'est pas question de religion. Pénétré de cette pensée, le spiritisme s'élève à la conception du Père céleste tel qu'il nous apparaît dans le Christianisme de Jésus bien différent de celui des théologiens.

Il n'est pas étonnant que l'Église l'excommunie, puisque, s'il vient à l'emporter, elle sera dépossédée de son monopole. Que de-

viendrait le prestige de Lourdes, le jour où serait avérée l'existence de phénomènes peut-être plus stupéfiants se produisant sans l'intervention de la Vierge? Il ne resterait plus, pour parer au danger de la concurrence, qu'à discréditer ce merveilleux estampillé par la science, en le faisant dériver directement de Satan, et on n'y a pas manqué. Jadis, aux beaux jours de la Très-Sainte Inquisition, on brûlait les hérétiques sur l'accusation de sorcellerie ; aujourd'hui, faute de mieux, on jette de l'eau bénite dans les endroits où ils opèrent leurs maléfices.

Qu'on nous permette de prendre sur ce cas la défense du Diable, si toutefois il existe. C'est un personnage malfaisant, mais on s'accorde à reconnaître qu'il est rusé. Il goûte du plaisir à nous jouer le plus possible de vilains tours. Comment s'y prend-il? Les communications médiumniques sont parfois d'une grande élévation. Lisez, par exemple, le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec, les *Enseignements spiritualistes* de Stainton Moses, *la Survie*, *Échos de l'au-delà* de Mme Noeggerath, ou les *Lettres de Julia* par Stead. Il est étrange que le prince des ténèbres emploie, pour nous pervertir, un langage qui

édifierait magnifiquement du haut d'une chaire, dans une cathédrale. Prend-il des airs de bon apôtre, afin de nous attirer dans ses pièges ? Il nous fournit des preuves de la survivance : où est son intérêt? On le dit totalement dépourvu de générosité et, par une contradiction qui serait le comble de l'inintelligence, il deviendrait le collaborateur de son ennemi, le Christ, en cherchant à nous améliorer. Il n'agirait pas différemment, s'il s'était converti.

Le spiritisme, quoique venu de l'enfer, adoucit la religion, sans l'affadir. Il abat l'orgueil des Églises qui aspirent à la maîtrise fondée sur des miracles. Il contribue à propager la notion d'une humanité dans laquelle les différences de race, de culte et de civilisation créent des inégalités d'aptitudes, comme il y en a entre les enfants d'un même père, non des inégalités de droits. Il fait cause commune avec ceux qui proclament l'inviolabilité de la conscience contre les infaillibilistes soi-disant investis d'un mandat divin. Cette attitude, quoique entachée d'hérésie, ne manque pas de distinction.

## IX

Ainsi disposé, il a un rôle à jouer dans la crise que traverse la religion, en renouvelant par la science nos idées sur la personne du Christ comprise si différemment par l'orthodoxie et par le rationalisme.

Le Christ de l'orthodoxie est Dieu, la seconde personne de la Trinité avec quelques-uns des attributs de l'homme, un tissu de contradictions, à la fois fini et infini, limité en connaissances et en force, quoique tout-puissant et omniscient. Les Évangiles qui nous racontent sa vie, écrits par des hommes miraculeusement inspirés, ne contiennent aucune erreur, et, de tous les miracles qu'on lui attribue, la critique n'a pas le droit d'en élaguer un seul.

Le Christ du rationalisme est un simple moraliste, d'un caractère remarquable, ayant spiritualisé la religion, sans émettre toutefois des idées absolument nouvelles, transformé par l'enthousiasme de ses disciples en faiseur de miracles dont aucun ne porte le caractère de l'authenticité.

Nous voilà entre deux opinions radicale-

ment inconciliables. Quel parti prendre, pour rester sur le terrain de la raison, avec un pied sur celui de la tradition? Le psychisme nous tire d'embarras. Il ramène le merveilleux dans la religion d'où le bannit une science mal informée, mais en le modifiant.

La vie de Jésus, telle que nous la représentent les écrivains du Nouveau-Testament, est pétrie de miracles. Supprimez-les, vous rendez incompréhensible l'origine de l'Église, vous dénaturez la physionomie de son fondateur.

La fonction du savant consiste à chercher la cause des phénomènes dont il a constaté la réalité. Les prodiges que nous trouvons dans le berceau du christianisme sont-ils nés spontanément dans l'imagination de la foule impressionnée par une haute personnalité? Faut-il les attribuer à l'habileté d'un thaumaturge passé maître dans l'art de séduire les naïfs? Émanent-ils d'une intervention de la Divinité dans le fonctionnement des lois de la nature? Proviennent-ils de forces inconnues qui entrent rarement en activité? Le spiritisme ne se prononce pas en principe contre les volontés particulières de la Providence; il n'a pas besoin de recourir à l'hypothèse de la

supercherie ou de l'hallucination; pour lui ces événements rentrent dans la catégorie du supranormal dont la liste s'allonge indéfiniment, double vue, lévitation, guérisons, apparitions, faits réputés jadis surnaturels, rejetés à ce titre par nos savants et destinés à nous revenir, avec tous les honneurs du monde officiel, en qualité de faits merveilleux, quoique naturels.

Est-ce un motif d'accepter sans examen tous les prodiges relatés par la Bible? On a souvent bien de la peine à prouver la crédibilité d'un fait qui s'est presque passé sous nos yeux. Que sera-ce de ceux dont la relation nous a été transmise par une tradition plus ou moins obscure?

S'il s'agit de la biographie d'un personnage exceptionnellement grand, ayant exercé une fascination sur les foules, il faudrait, pour avoir une certitude à peu près complète, posséder au moins l'attestation de plusieurs témoins oculaires; il faudrait que ces témoins nous présentassent les garanties d'intelligence et de moralité sans lesquelles nous ne saurions leur accorder notre confiance; il faudrait que ces diverses relations eussent été rédigées sur des notes prises avec soin au moment où

les événements se produisaient, car il est toujours permis de se méfier des défaillances de la mémoire; il faudrait enfin que les narrateurs, placés à des points de vue différents, se complétassent sans jamais se contredire. Il est difficile, dans ces conditions, à moins d'avoir un parti-pris d'incrédulité, de refuser son assentiment. Nous sommes alors sur une base solide que la critique la plus dissolvante est impuissante à ébranler.

L'aspect de l'histoire change dès que l'auteur puise ses renseignements dans une tradition dont il ne peut vérifier avec rigueur l'exactitude, surtout quand cette tradition a pris naissance dans un milieu très enclin au merveilleux et dénué d'esprit scientifique. On sait avec quelle facilité les récits se dénaturent en se propageant, sans qu'il y ait aucune intention de tromper. On fausse souvent la vérité à son insu, parce qu'on se souvient mal, ou qu'il se produit des confusions dans l'esprit, ou que l'imagination hantée par certaines idées fait avec bonne foi subir aux choses une transformation. Ainsi surgissent des légendes qui prennent leur essor, emportant avec elles un résidu de vérité, charmantes de naturel et de simplicité, si candides qu'elles

ne songent pas à dissimuler leurs inhabiletés aux endroits où la fiction enjolive inconsciemment la réalité. De là un mélange si inextricable qu'il est impossible à l'esprit le plus subtil, en l'absence de documents suffisants, de fixer une ligne de démarcation entre ce qu'il convient de rejeter et ce qui mérite d'être retenu. On a l'impression d'une vérité se mouvant dans le brouillard d'une légende. Il est sage, quand on s'aventure dans une région brumeuse, de marcher avec des précautions, car il peut y avoir des fondrières, et puis on est si exposé à prendre de loin, dans l'air légèrement obscurci, un arbre pour un homme! Est-ce une raison de supposer qu'on va dans un rêve ? Vous savez, à n'en pouvoir pas douter un instant, que l'indécision de quelques détails laisse indubitable l'existence de l'ensemble.

De quelle nature sont les documents relatifs à la vie de Jésus ? Ils se réduisent aux quatre Évangiles, à une page du livre des Actes des apôtres et à quelques lignes de la première épître de saint Paul aux Corinthiens, ce dernier étant le plus ancien. Nul critique de valeur ne les attribue à des témoins oculaires, sauf l'Évangile de Jean dont l'authenticité néan-

moins est si sérieusement discutée qu'on ne saurait sans témérité la poser comme certaine. Mais on en vient aisément, quand on est obsédé par une idée, à se donner l'hallucination de la certitude, soit pour nier, soit pour affirmer, en des matières où le manque de preuves décisives devrait nous rendre hésitants, quoiqu'on risque de s'amoindrir aux yeux des gens qui jugent de la compétence d'un homme par la fermeté de ses assertions. Les évangélistes, cela n'est pas douteux, ont puisé dans la tradition. S'ils avaient écrit sous la dictée du Saint-Esprit, leurs narrations porteraient l'une des marques de l'infaillibilité qui serait de ne pas se contredire. Ils nous traceraient un tableau de la vie du Maître avec des variantes qui contribueraient à l'harmonie. Au lieu de cet accord, nous avons parfois des dissonances dont on ne peut, sans choquer le bon sens, soutenir qu'elles proviennent de Dieu. Nous sommes donc obligés de faire des réserves, en opérant un triage d'après les indications fournies par l'expérience.

Le spiritisme nous offre un moyen d'entrevoir, à travers les fantaisies de la légende, les vraisemblances de l'histoire, en conservant la

partie du merveilleux de plus en plus consacrée par la science. Le Christ qu'il nous restitue s'il n'est pas Dieu, est du moins plus qu'un moraliste; il est un homme supranormal avec des pouvoirs par lesquels s'explique sa place dans la vie de l'humanité, indépendamment de ses idées et de son caractère.

Assurément, il nous a donné de Dieu, de l'homme et de leurs rapports une notion qui, pressentie par d'autres prophètes, n'avait jamais été exprimée avec autant de clarté. Il résume la religion dans l'adoration du Père céleste, créateur d'un ordre de justice et de bonté qui se réalisera tôt ou tard pour chacun de nous, après l'épreuve d'ici-bas, dans une autre vie où nos œuvres nous suivent; il faut, dès maintenant, pour l'honorer comme il convient, tendre à la perfection, en purifiant son âme et en aimant tous les hommes, car la foi sans la sanctification ne procure pas le salut. Cette spiritualisation de la piété était de nature à étonner des pharisiens dont le formalisme s'effarouchait des moindres infractions à la tradition que Jésus respectait sans s'y asservir.

Son caractère ajoutait à l'autorité de son enseignement. Il produisait l'impression d'un

homme qui, dans ses actes, plus encore, dans ses sentiments, réalise les maximes qu'il prêche, vivant constamment en communion avec Dieu, s'identifiant avec l'humanité qu'il voulait affranchir de l'esclavage du péché, et parvenu lui-même, par le comble de la pureté et du désintéressement, à réduire le plus possible les exigences de la chair, pour assurer la prééminence de l'esprit. Il commandait ainsi le respect et inspirait la sympathie.

Cependant cette puissance de pensée et de vertu ne l'eût pas fait souverain des âmes, s'il ne les avait en même temps conquises par des prodiges qui, en frappant l'imagination, provoquaient l'enthousiasme. Le peuple est sans doute sensible à la beauté d'une idée, surtout quand elle s'encadre dans un caractère qui en rehausse l'éclat: mais combien son adhésion devient plus irrésistible, si l'initiateur lui apparaît enveloppé de mystère, grâce à des actes dont l'étrangeté fait penser à du surnaturel. Alors il se livre avec confiance et le prestige exercé par la personne lui devient un motif d'accepter la vérité qu'elle annonce. Il ne ressemble pas à l'homme d'étude qui entre, sans s'y perdre, dans les

profondeurs du raisonnement et s'attache avec d'autant plus de force à une théorie qu'elle lui semble mieux démontrée. Ce qui l'impressionne surtout, ce sont les faits. Sa philosophie, ce n'est pas un système auquel il ne comprend rien, c'est une vie dans laquelle se dramatise l'idéal, et beaucoup d'intellectuels sont peuple sur ce point.

Que de gens chez qui l'aspiration vers l'au-delà serait restée flottante, si la résurrection du Christ ne l'avait fixée en donnant à la croyance la précision d'un fait! La fête de Pâques, avec son allégresse de triomphe, a plus contribué à entretenir l'espérance d'un monde meilleur que les plus ingénieuses élucubrations des métaphysiciens.

Mais il en est de ce prodige comme de tous les autres ; il tombe de plus en plus dans un discrédit d'où l'apologétique ne le tirera que si elle renouvelle ses moyens de défense. Les savants de notre époque sont presque tous hostiles au miracle considéré comme une dérogation aux lois de la nature. Que connaissons-nous de ces lois? Allez sur la rive gauche de la Seine, dans cette partie de Paris où se trouvent la Sorbonne, le Collège de France, la Faculté de médecine, le cerveau

du monde; faites un faisceau des découvertes opérées dans tous les domaines et supposez-les réunies dans une seule tête, vous aurez certes un homme prodigieusement instruit, si on le compare avec un suisse de cathédrale, mais que son savoir est peu de chose au regard des connaissances qu'il lui reste à acquérir! Les progrès accomplis depuis un siècle, loin de l'énorgueillir, l'inclinent à l'humilité, parce qu'ils ouvrent devant sa pensée l'infini de nouveaux horizons. Nous ne pouvons pressentir les surprises que l'avenir réserve à nos descendants. La télégraphie sans fil, rapprochée des courriers à pied d'autrefois, prendrait les proportions d'un miracle, si l'accoutumance n'émoussait pas en nous la faculté de l'étonnement. Ne nous hâtons donc pas de rejeter comme miraculeux, c'est-à-dire comme impossible, un phénomène, uniquement parce qu'il est très extraordinaire, car il peut procéder d'une loi que nous ignorons. Le psychisme, quoique jeune encore, est sur le point d'introduire dans la science une quantité de faits auxquels l'Institut chargé d'ans et d'honneurs ferme encore ses portes. A la lumière projetée par lui, certains prodiges du Christ deviendront probables. C'est

ce qui faisait dire au grand psychologue Myers, dans son ouvrage *La personnalité humaine, sa survivance, ses manifestations supranormales*, cette déclaration : « Je vais hasarder une opinion osée et prédire que, grâce aux nouvelles données que nous possédons, tous les hommes raisonnables croiront avant un siècle à la résurrection du Christ, tandis que, sans ces données, personne n'y croirait plus avant un siècle. »

Voilà un résultat dont les chrétiens n'auront pas sujet de se plaindre, dussent-ils être amenés à modifier sur quelques points leur opinion. Qu'importe, pourvu que l'essentiel, étant rajeuni, subsiste plus vigoureux ! Le psychisme ne tend pas à démontrer que le cadavre du Christ s'est ranimé. Il assimile avec vraisemblance la résurrection aux apparitions de morts dont il existe des cas attestés par des auteurs dignes de foi. Ce que les disciples ont vu sur le chemin d'Emmaüs ou dans la Chambre haute, c'est le corps spirituel qui, pendant un peu de temps, s'est matérialisé, tandis que la chair continuait de se décomposer dans le sépulcre. La manière dont il apparaît dans un endroit clos, pour disparaître ensuite instantanément, ressemble

tout à fait à ce qui se passe dans les séances de matérialisation. Nous sommes en présence d'un phénomène de médiumnité.

Seulement les contemporains, dans leur ignorance des phénomènes psychiques, ont conclu, puisque le Christ était apparu, qu'il n'y avait plus rien dans le tombeau, et la légende de la résurrection corporelle est ainsi née d'un fait réel.

Cette illusion, fâcheuse pour les partisans de l'infaillibilité de la Bible, n'a pour les psychistes aucun inconvénient, car, dans un cas comme dans l'autre, serait donnée, et c'est l'important, une preuve de la survivance et une explication de la fondation de l'Église qui deviendrait incompréhensible, s'il ne s'était pas passé, après le supplice du Christ, quelque chose de très extraordinaire, capable de transformer la prostration des disciples en un enthousiasme conquérant. Les Évangiles composés dans la seconde moitié du premier siècle de notre ère, à une époque où le christianisme, inaperçu ou méprisé par l'élite des intellectuels, n'était représenté que par des embryons d'églises, prédisent son extension sur toute la terre avec une assurance qui, justifiée par les événements, ayant elle-même un

caractère supranormal, a dû prendre naissance dans des faits supranormaux. Ainsi procèdent actuellement les spirites qui n'ont aucun doute sur le succès de la nouvelle science, malgré les railleries de docteurs destinés au ridicule pour avoir tranché avec morgue des questions qu'ils n'avaient pas étudiées.

Il faut que la religion, pour triompher des difficultés de l'heure présente, se débarrasse des langes de la vieille dogmatique et s'élance dans les voies du monde moderne. Le psychisme peut lui rendre le service de lui en faciliter sur certains points le moyen.

## X

Nous assistons à la décomposition de croyances qui, pendant des siècles, ont régné sur les âmes. Les Églises fondées sur elles ont encore de la vitalité, parce qu'elles représentent une tradition, des intérêts et le besoin d'adoration toujours latent, quand il semble disparu. L'ultramontanisme marche néanmoins par enjambées vers la décadence. Son clergé est atteint par le modernisme contre lequel les encycliques du pape ne prévaudront

pas; les savants en général lui sont hostiles; les bourgeois, qui ne sont plus la classe dirigeante, souvent conservateurs sans avoir la foi, lui donnent l'argent, non le pouvoir; l'ouvrier des villes est incrédule, le paysan tend à le devenir; les vieux qui disparaissent ne sont pas remplacés dans les lieux de culte par autant de jeunes, et les pratiquants se demandant avec anxiété ce qui restera de fidèles, dans une vingtaine d'années, à part un certain nombre de femmes, si ce mouvement de décroissance continue.

A quoi tient cette décrépitude? Il plaît aux orthodoxes d'en découvrir la cause dans l'immoralité de notre génération. On est plus pervers, donc on est moins croyant : telle est la logique du prêtre qui le dispense de faire un retour sur soi-même pour se demander s'il ne serait pas en partie responsable de son malheur. Il s'obstine plus que jamais à poser son autorité devant des gens qui n'en veulent pas, et, comme il ajoute à des dogmes très discrédités une politique très impopulaire, en essayant de refouler le courant de notre civilisation, sur un mot d'ordre venu de Rome, il prend presque des allures d'étranger au sein de la patrie qu'il aime pourtant à sa manière.

En face de l'Église se dresse la libre pensée jeune, vigoureuse, hardie, d'autant plus irréductible dans son animosité qu'elle est passionnément convaincue de la supériorité de ses principes et des dangers que son ennemie fait courir à notre société établie sur la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Elle est si éprise de la laïcité qu'il faudrait, pour l'en détacher, bouleverser totalement son âme.

Il existe donc entre ces deux puissances une incompatibilité dont les nécessités de la politique émoussent quelquefois les pointes, mais qui est toujours prête à s'aigrir au moindre heurt.

Malheureusement la libre pensée laisse au cléricalisme un avantage dont il se prévaut. Celui-ci représente seul la religion, tandis qu'elle est, par esprit d'opposition, de connivence avec le matérialisme qui vide l'âme de toute croyance. Non seulement elle s'acharne contre des dogmes très étranges, comme par exemple l'infaillibilité du pape; elle s'attaque même à l'idée de Dieu et à celle d'une vie à venir, de sorte que la Profession de foi du Vicaire savoyard lui paraît ridiculement démodée.

Il en résulte un malaise dont on voit percer çà et là les symptômes. Démolir un dogme où la raison ne peut plus habiter, c'est naturel. On ne saurait pourtant se résigner à camper indéfiniment sur des ruines et quel abri se propose-t-on de construire? Les architectes certes ne manquent pas; les masures qu'ils offrent avec une belle assurance sont ouvertes à toutes les intempéries. En attendant l'érection d'un édifice adapté à nos goûts, nous souffrons d'être mal logés, et, ce qui est pire, nous nous démoralisons. Nous tendons à n'être que des jouisseurs sans idéal.

Le cléricalisme, attentif aux imperfections de son ennemi qu'il est intéressé à dénigrer en ne lui reconnaissant aucun mérite, s'affirme avec orgueil comme le sauveur. Cette illusion le rend irrémédiablement incapable de se réformer. Il triomphe en un sens, mais il s'abuse. Il a des partisans très convaincus chez qui semble s'être concentré le zèle religieux, de même que le paganisme gréco-romain avait, avant de mourir, des défenseurs se promettant l'éternité pour leurs croyances au destin desquelles ils liaient celui de la morale. Mais les vieilles Églises,

après avoir rendu, en leur temps de prospérité, malgré des fautes enregistrées par l'histoire, des services incontestables, deviennent les principaux agents de la désorganisation spirituelle qu'elles déplorent avec tous les bons esprits. En rendant la religion solidaire de doctrines désormais inacceptables, elles lui font le plus grand mal. Quand le prêtre avait du prestige, la confiance qu'il inspirait, si elle s'étendait à des erreurs, rejaillissait du moins sur de précieuses vérités ; maintenant que ce prestige s'évanouit, la part de vérité est compromise par la part d'erreur et bien des gens, en voyant la religion sous cette forme surannée, disent : « C'est cela, la religion? Nous n'en voulons plus ! » On a tort assurément, car les religions diffèrent comme les gouvernements. Si l'on choisit parmi ceux-ci, pourquoi ne ferait-on pas un choix parmi celles-là? Mais le discernement est une qualité peu commune et la libre pensée a le tort d'englober indistinctement toutes les Églises dans une même réprobation. Le cléricalisme, par l'animadversion qu'il suscite, est devenu, sans s'en douter, un agent de démoralisation.

Le salut serait dans l'avènement d'une

religion s'accordant avec la civilisation moderne. La rénovation tant désirée, d'où viendra-t-elle ? Qui serait capable de le prophétiser? Le protestantisme toujours en voie de progrès, par la pratique du libre examen, s'adapte merveilleusement à nos institutions. S'il conserve, dans quelques-unes de ses sectes, des restes d'une orthodoxie qui lui donne un air de catholicisme, en remplaçant l'infaillibilité du pape par celle, non moins insoutenable, de la Bible, il n'est pas rivé néanmoins à des dogmes intangibles, ce qui lui permet d'utiliser toutes les conquêtes de la science. Il offre donc un terrain de culture sur lequel pourrait se développer avec vigueur le germe d'une nouvelle Réforme. Comment s'imposer à l'attention des masses, quand on vit ignoré dans un coin ? Il ne suffit pas d'être capable de rendre des services; il faut que les circonstances vous mettent en évidence. Que d'hommes d'un rare mérite à qui il n'a manqué, pour devenir utiles et illustres, qu'une occasion de se faire connaître !

Mais la vérité, dès qu'elle est en marche, se fraie toujours une voie. Sa force augmente par les digues, car plus on cherche à la retenir, plus elle s'accumule pour déborder en-

suite avec impétuosité. Elle s'annonce, elle grandit. Le matérialisme, qui est partout installé avec la fierté d'un triomphateur, ne tardera pas à baisser, parce qu'on commence à s'apercevoir de son insuffisance. En vidant les âmes, il y prépare une place pour le néo-spiritualisme arrivé, plein d'avenir, d'une région mystérieuse.

C'est par la démonstration expérimentale de la survivance que beaucoup d'âmes seront ramenées à la religion. Il y a dans l'homme un irrésistible besoin de vivre. On rencontre, il est vrai, des pessimistes qui, si on leur offrait la preuve de l'immortalité, seraient désagréablement impressionnés, l'anéantissement leur paraissant plus désirable que la possibilité de nouvelles épreuves dans l'au-delà. Ces craintifs sont une exception comme les suicides. L'amour de la vie est la règle et rien n'attire comme la perspective d'un autre monde où les déshérités du sort trouveront des compensations à leurs infortunes. Quand la science, secondée par la presse, se mettra au service de cette idée, celle-ci entrera avec d'autant plus de force dans les cœurs que le matérialisme les aura davantage ravagés.

Le spiritisme jouera inévitablement un rôle

dans la rénovation qui se prépare. Des ardents voient en lui la religion de l'avenir. L'humanité a passé par des phases si diverses que nul ne peut dire ce qui n'arrivera pas. Le besoin d'association, partout agissant, ne manquerait pas de susciter des organisations en vue de l'édification, de la bienfaisance et de l'apostolat. Les missionnaires de la nouvelle doctrine, hantés, eux aussi, par la chimère de l'unité, rêveront la conquête du monde. Cette illusion, commune à tous les enthousiastes, est une des conditions du succès, car, pour faire grand, il faut souvent tenter l'impossible. Mais, s'il est probable que le spiritisme donnera naissance à de nombreux groupements avec les établissements de diverse nature qui sont les organes de la vie, il est plus certain qu'il se répandra dans des Églises déjà existantes dont il utilisera les cadres en renouvelant leurs forces.

Quel que soit son genre de propagation, qui sait ce qui sortira de lui ? Lorsque Galvani, vers la fin du dix-huitième siècle, mit la science sur la voie de la découverte de l'électricité, personne au monde ne se doutait que cela menait à la télégraphie sans fil. Si un homme de génie avait l'intuition d'applica-

tions de l'électricité plus surprenantes encore, on le tournerait en ridicule, laissant à la postérité le soin de lui rendre justice. La nature, dans son inépuisable fécondité, contient des forces insoupçonnées dont la révélation est due fréquemment au hasard et qui, mises en action par le moyen d'instruments ingénieux, provoquent des phénomènes que des esprits, ignorants de leur origine, déclarent surnaturels. Nous voyons à l'œuvre la force psychique interprétée par le spiritisme. Elle ménage peut-être à nos arrière-neveux des surprises auprès desquelles toutes les inventions des cinquante dernières années ne seront que des jeux d'enfant. Il est fort avantageux de voyager en train rapide, de communiquer avec les antipodes grâce aux ondes hertziennes savamment utilisées, de circuler dans les airs comme un oiseau ou d'avoir la photographie de personnes tendrement aimées. Il nous importe bien plus de savoir que l'âme, quand on meurt, sort de sa prison de chair pour progresser dans l'au-delà où on retrouve de chers disparus et qu'il y a, par les conséquences de nos œuvres, une sanction à la loi morale. Les savants et les penseurs qui imprimeront à ces idées un caractère positif ren-

dront à notre pauvre espèce opprimée par tant de maux un service plus grand que ceux dont nous sommes redevables à un Edison ou à un Pasteur.

Quel contentement de porter avec soi, nette et profonde, la belle certitude! C'est posséder un trésor infiniment plus précieux que toutes les richesses d'un milliardaire incrédule. Celui-ci, comme tant de gens, d'ailleurs, n'aime pas qu'on lui parle, même pour l'affirmer, de la vie future, car cela le fait penser au moment où il lui faudra quitter ses biens. Le spirite se complaît dans la méditation de sa fin qui, au lieu de l'appauvrir, l'enrichira, puisque de l'espérance il passera à la possession. Ce n'est pas que sa foi soit absolument exempte de défaillances. A la hauteur où il est parvenu, quand le doute effleure parfois son âme, il se dit : s'il y a une autre vie, ce dont je suis intimement persuadé, quelle splendide perspective, et si, comme on le prétend, il n'y en a pas, bénie soit la mort par laquelle on sort d'un mauvais lieu! Le plus tôt serait le mieux. Notre monde, borné à ce que nous en apercevons, avec ses injustices et ses inquiétudes, est laid et le peu d'idéal qui y res-

plendit le rend encore plus misérable par le contraste.

Sans doute il n'est pas nécessaire d'adhérer au spiritisme pour professer la croyance à l'immortalité ; il faut néanmoins lui savoir gré d'en fortifier la démonstration.



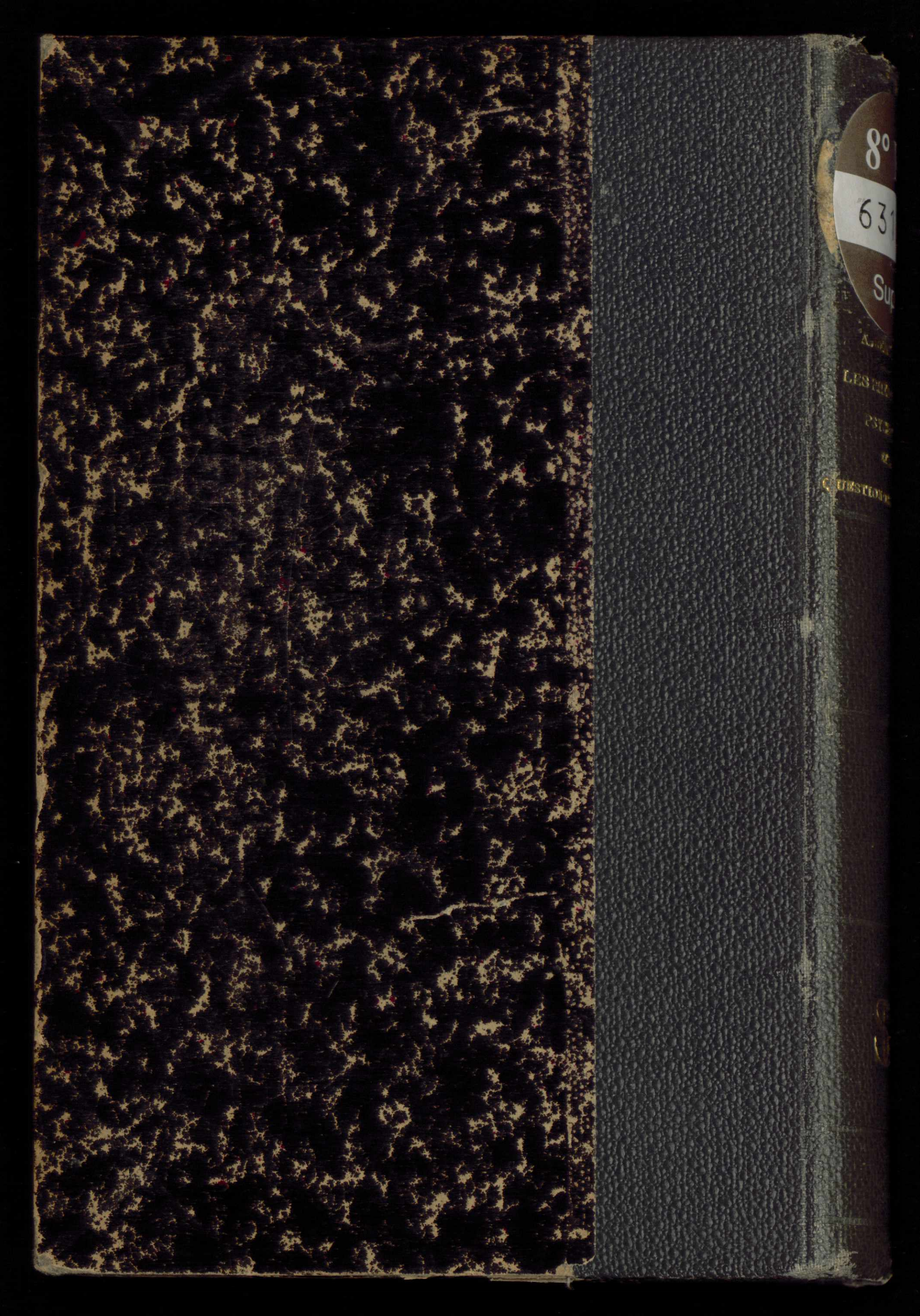
# TABLE DES MATIÈRES







3012. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.


8°
631



